



HAL
open science

Bulletin de patrologie

Matthieu Cassin

► **To cite this version:**

Matthieu Cassin. Bulletin de patrologie. Revue des sciences philosophiques et theologiques, 2022, 106 (1), pp.79-175. halshs-03799623

HAL Id: halshs-03799623

<https://shs.hal.science/halshs-03799623>

Submitted on 13 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Bulletin de patrologie

Matthieu Cassin (IRHT, CNRS)

Le lecteur fidèle trouvera dans ce Bulletin plusieurs éléments de continuité avec les livraisons précédentes, que je me suis souvent plu à souligner. Quelques figures patristiques s'en dégagent : Origène, de nouveau à propos des *Homélie sur les Psaumes*, Clément d'Alexandrie ou encore Cyrille d'Alexandrie, mais aussi plusieurs publications qui concernent des textes coptes, des textes hagiographiques et les chaînes exégétiques ou les commentaires qui en sont tirés. Je ne puis que redire, à l'orée de cette sixième livraison, le plaisir que j'ai à découvrir les travaux de tant de savants, et à parcourir avec eux les textes anciens ; mon souhait est que ce Bulletin, outre sa fonction proprement critique, joue un rôle similaire auprès de ses lecteurs, en leur faisant découvrir de nouveaux textes et de nouvelles perspectives de lecture, en ouvrant des chemins que l'on n'aurait pas forcément pensé à fouler.

Auteurs des II^e et III^e siècles

Clément d'Alexandrie

On ne peut dire que Clément d'Alexandrie soit un auteur délaissé par la critique, et ce d'autant moins qu'alors même que les manuscrits de ses œuvres sont rares et en nombre limité, les éditions et traductions ne manquent pas. En outre, étant donné la richesse de son témoignage sur les divinités antiques, la littérature et la philosophie, l'œuvre de Clément a souvent retenu l'attention bien au-delà du cercle des spécialistes du christianisme ancien. Pourtant, ici, c'est un autre type d'approche qu'a retenu Jane M. F. Heath dans son livre, *Clement of Alexandria and the Shaping of Christian Literary Practice*¹. En effet, l'auteur s'intéresse, dans cet épais et riche volume, à la forme littéraire des écrits de Clément, en particulier dans les *Stromates*, et à ses rapports avec les miscellanées non chrétiennes. J. M. F. Heath souligne d'emblée trois apports principaux d'une telle approche, qui cherche clairement à éviter une séparation stérilisante entre écrits chrétiens et non chrétiens : une meilleure compréhension des idées de Clément et de leur portée sociale ; un refus de la séparation entre disciplines ; une attention plus grande aux formes littéraires et textuelles du christianisme ancien. Le corpus retenu, pour Clément, est formé de l'ensemble *Protreptique, Pédagogue, Stromates I-VII* – on reviendra sur ce point – tandis que sont retenus comme points de comparaison, pour la pratique de l'écriture des *miscellanea*, Plutarque (*Propos de table*), Pline l'Ancien, Aulu-Gelle, Athénée – même si d'autres textes ou auteurs sont également inclus à plusieurs reprises dans la discussion. Tout le livre est fondé sur une comparaison constante des pratiques littéraires de Clément et des autres auteurs envisagés, qui fournissent cependant des points de comparaison et non un objet d'étude principal.

Après l'introduction proprement dite, les trois chapitres suivants jouent également un rôle introducteur : ils portent successivement sur les modalités antérieures d'étude de la forme littéraire chez Clément, qui a conduit selon J. M. F. H. à le séparer indûment des autres auteurs de miscellanées antiques, sur les définitions et le corpus des miscellanées antiques, et enfin sur le contexte social et institutionnel d'écriture et de lecture des miscellanées, tant celles de Clément que celles des autres auteurs envisagés. Les chapitres 5 à 7 étudient les marqueurs du genre des miscellanées ; le premier d'entre eux traite de l'auto-représentation de l'auteur comme *miscellaniste*, si l'on nous passe le néologisme, tandis que les deux

¹ Jane M. F. HEATH, *Clement of Alexandria and the Shaping of Christian Literary Practice: Miscellany and the Transformation of Greco-Roman Writing*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 2020 ; 23,5 × 16, relié, VIII + 428 p., 75 £. ISBN : 978-1-108-84342-3.

chapitres suivants concernent les titres, tant celui de l'ouvrage concerné que les listes de titres de miscellanées fournies par les auteurs de telles compositions. Les trois chapitres suivants (8-10) tournent autour du thème de la dissimulation : le chapitre 8 concerne les Muses et le Christ-Verbe qui en tient lieu chez Clément ; le chapitre 9, la relation dialectique entre Dieu caché et révélé, et les éléments littéraires qui y répondent ; le chapitre 10, le chemin d'initiation et d'éducation, au monde et à la lecture que met en place l'œuvre de l'Alexandrin. Le dernier chapitre se concentre autour de la notion de *poikilia*, et de la beauté propre à une telle esthétique, qui est étroitement liée à la représentation du Bien et, partant, de la Sagesse divine. Un appendice d'une dizaine de pages cherche à montrer comment les trois écrits principaux, *Protreptique*, *Pédagogue* et *Stromates*, forment les trois étapes successives d'un unique projet littéraire. Une bibliographie et un index complètent l'ensemble.

Sans doute les spécialistes de Clément ne manqueront-ils pas de noter que toutes les critiques adressées à ses prédécesseurs ne sont pas également fondées² et que le propos de l'auteur n'est pas toujours aussi neuf qu'elle le prétend souvent. Cependant, le choix d'approcher l'œuvre de Clément sous l'angle de sa forme littéraire et de chercher à en comprendre la logique interne, y compris théologique, à partir de l'écriture même de ses textes ainsi que de leur rapport aux textes non chrétiens de forme similaire paraît particulièrement fructueux, et ce d'autant plus que Clément est particulièrement conscient de cette dimension littéraire de son écriture. En outre, une telle approche permet de rendre compte de l'entrelacement étroit des différents types de textes que cite ou utilise Clément, bibliques, mais aussi philosophiques et littéraires, lesquelles sont articulés ensemble et offrent différentes facettes d'une même réalité, qu'il convient d'apprendre à lire et à déchiffrer. Apparaît ici une argumentation fondée sur l'extrait et le rapprochement des textes, tout autant que sur leur interprétation, qui n'est pas sans postérité dans la littérature chrétienne ultérieure.

Bien sûr, le livre aurait pu être amélioré sur des points de détail³, ainsi que sur certains points plus fondamentaux⁴ ; demeure également une certaine ambiguïté sur ce que recouvre exactement les miscellanées de Clément : seulement les *Stromates*, ou tout le triptyque, dont les *Stromates* forment la troisième partie ? – mais cette ambiguïté est peut-être volontaire. On aurait aussi aimé que la réflexion sur les *kephalaia* et l'usage d'une lecture en extrait soit poussée un peu plus loin que l'esquisse rapide de la conclusion, vu l'importance qu'ont pris par la suite ces deux modalités d'écriture et de pensée⁵. Mais ce sont là davantage des prolongements que font souhaiter la richesse de l'ouvrage, plutôt que des limites proprement dites. La lecture d'une telle étude ne peut qu'être stimulante, tant pour l'intelligence de l'œuvre de Clément que pour celle d'autres textes chrétiens antiques ; on peut espérer aussi que le livre contribuera sinon à faire naître un dialogue entre spécialistes des textes classiques

² Voir par exemple certaines remarques de Matyáš HAVRDA, « MISCELLANISM – (J.M.F.) Heath, *Clement of Alexandria and the Shaping of Christian Literary Practice. Miscellany and the Transformation of Greco-Roman Writing* », *The Classical Review* 71 (2021), p. 362-364, qui discute également les conceptions de l'éducation par Clément.

³ Par exemple, p. 51-52 n. 86, la bibliographie sur la question de l'ordre de lecture des textes philosophiques, en particulier platoniciens, dans l'Antiquité est gravement déficiente et limitée presque totalement à quelques références en langue anglaise. On note en outre que plusieurs titres sont absents de la bibliographie finale, alors même que les notes emploient le système auteur-date.

⁴ Dans le dernier chapitre, on s'étonne de ne rien trouver ou presque sur les usages hellénistiques et romains, et sur les usages chrétiens du terme et du concept de *poikilia*.

⁵ On pense tant aux usages assez anciens (voir par exemple S. MORLET (éd.), *Lire en extraits : lecture et production des textes de l'Antiquité à la fin du Moyen Âge*, Paris [coll. « Cultures et Civilisations médiévales », 63], 2015) qu'à la pratique ultérieure des florilèges doctrinaux et spirituels. Sur les *kephalaia* dans un contexte spirituel, il aurait été utile de renvoyer à P. GEHIN, « Les collections de *kephalaia* monastiques. Naissance et succès d'un genre entre création originale, plagiat et florilège », dans A. RIGO (éd.), *Theologica minora. The Minor Genres of Byzantine Theological Literature*, Turnhout [coll. « Byzantios. Studies in Byzantine History and Civilization », 8], 2013, p. 1-50.

et spécialistes des textes chrétiens – car ce dialogue existe déjà en bien des lieux – du moins à le renforcer.

Clément d'Alexandrie bénéficie depuis les débuts de la collection Sources chrétiennes d'une attention continuée : on rappellera que le *Protreptique* avait constitué le deuxième volume de la collection. Les *Stromates*, eux aussi, ont retenu l'attention depuis longtemps, puisque le *Stromate* I a formé le trentième volume des Sources chrétiennes, paru en 1951, et la traduction en était due à Marcel Caster, décédé en 1949. C'est au même traducteur que revient la première traduction du *Stromate* III, ici présentée ; elle a cependant été revue par plusieurs savants : C. MONDESERT, s.j. (†), Patrick DESCOURTIEUX, Alain LE BOULLUEC et Yves TISSOT, tandis que l'introduction et les notes sont dues à Alain LE BOULLUEC, les index à Patrick DESCOURTIEUX⁶. Le livre comprend donc une courte introduction, sur laquelle je reviendrai, le texte grec et la traduction annotée du *Stromate* III, une série de notes complémentaires et des index : scripturaire, auteurs cités par Clément, noms propres, mots grecs. Ce troisième livre des *Stromates* porte pour l'essentiel sur la question du mariage, ses déviations et son interprétation chrétienne.

L'ouvrage s'ouvre par un rappel, assez émouvant, de l'histoire de ce volume et sur la personne de son premier traducteur, Marcel Caster (1897-1949) ; il se ferme d'ailleurs sur la reproduction en couleur d'un dessin de celui-ci, qui représente, sous forme d'une affiche de jazz-band, les Heretic Bros (Marcion, Basilide, Valentin et Carpocrate), le thème de ce *Stromate*, et porte une note rappelant les étapes de la traduction. L'introduction proprement dite rappelle brièvement les travaux de M. Foucault sur ce texte, dans le cadre de ses études sur la sexualité et le souci de soi, puis présente de manière succincte le contenu de l'ouvrage et son rapport avec quelques autres textes de Clément sur le mariage (*Pédagogue*, II, 10, en particulier, et fin du *Stromate* II). Une brève note sur le texte grec rappelle les modalités de sa transmission, qui tient à un unique manuscrit (Firenze, Biblioteca Medicea Laurenziana, plut. 5.3 [Diktyon 15952])⁷, et les écarts du texte ici édité avec l'édition de référence des GCS ; les traducteurs ont en effet fait le choix de revenir, à plusieurs reprises, au texte du manuscrit, contre les conjectures de leurs prédécesseurs. La bibliographie qui clôt l'introduction comprend en outre une ample liste des traductions des *Stromates* dans quinze langues différentes.

Le texte de Clément, dont le plan est sinueux, comme le titre l'indique, tente de tracer une voie moyenne entre deux extrêmes également rejetés : un rigorisme extrême, attribué à Marcion, à Tatien ou à Jules Cassien, et un laxisme extrême, chez les disciples de Carpocrate et ceux qui se nomment « gnostiques ». Le *Stromate* III abonde en citations, qui conservent les rares fragments d'œuvres perdues, dont l'index des auteurs cités par Clément permet de prendre une vue d'ensemble : Basilide et Isidore, Tatien, Jules Cassien, Valentin, etc. La traduction est précise et élégante, les notes fort riches et bien utiles tant pour reconstituer le contexte de discussions dont l'œuvre de Clément est souvent le seul témoin, que pour éclairer la pensée de Clément lui-même, qui est tout sauf linéaire et déroute souvent le lecteur par sa

⁶ Alain LE BOULLUEC et Patrick DESCOURTIEUX, *Clément d'Alexandrie, Les Stromates, Stromate III*, trad. Marcel CASTER, révisée par C. MONDESERT, s.j. (†), Patrick DESCOURTIEUX, Alain LE BOULLUEC et Yves TISSOT, intro. et notes Alain LE BOULLUEC, index Patrick DESCOURTIEUX, Paris, Éditions du Cerf (coll. « Sources Chrétiennes », 608), 2020 ; 19,5 × 12,5, 427 p., 40 €. ISBN : 978-2-204-13647-1.

⁷ Avec une étrange erreur sur la cote, indiquée comme « Phiteus V, 3 ». On notera aussi que le manuscrit doit être daté non du XI^e siècle, mais du deuxième quart ou du deuxième tiers du X^e siècle ; on a en outre reconnu récemment dans son copiste la main du scribe C du ms. Modena, Bibl. Estense, α.S.5.9 (Diktyon 43399), copie immédiate du célèbre ms. Paris, BnF, grec 451 (Diktyon 50025), le manuscrit d'Aréthas des Apologistes ; voir en dernier lieu C. GIACOMELLI, « Clemente di Alessandria e gli apologeti greci fra Areta e Basilio Minimo (?). Il Mutinense a.S.5.9 », *Medioevo Greco* 20 (2020), p. 95-117.

subtilité. Les notes complémentaires, au nombre de neuf, viennent compléter les éléments fournis en bas de page.

On ne peut pas dire que le *Stromate* III soit un texte délaissé ou méconnu, bien au contraire ; cependant, il est extrêmement précieux de pouvoir disposer aujourd'hui, grâce au travail d'A. Le Boulluec et de P. Descourtieux, mais aussi de leurs prédécesseurs, de ce volume qui rassemble une traduction précise et une abondante documentation sur le texte. Vu son thème, le mariage, on ne peut douter qu'il attirera des lecteurs encore nombreux.

Origène

Après Clément, il est naturel de se tourner vers Origène. Et après des textes connus, lus et étudiés depuis longtemps, vers un texte récemment redécouvert, mais déjà amplement travaillé. Il n'est pas utile de rappeler ici le contenu et les circonstances de la découverte exceptionnelle faite par Marina Molin Pradel en 2012 dans la collection des manuscrits grecs de la Bayerische Staatsbibliothek de Munich : 29 homélies d'Origène sur les Psaumes, qui n'étaient plus connues que par une traduction latine pour certaines d'entre elles, et par des extraits, plus ou moins remaniés, dans les chaînes exégétiques⁸. Après l'édition parue en 2015, Lorenzo PERRONE vient de publier, en deux volumes, une traduction italienne annotée de ces homélies, accompagnée du texte grec⁹. C'est la première traduction en langue moderne de ces homélies, qui paraît de manière concomitante avec la traduction anglaise qui sera présentée ci-dessous¹⁰. L. Perrone était sans aucun doute le mieux à même de mener à bien une telle tâche, car il a consacré, depuis leur découverte, une part considérable de son travail à ces homélies nouvelles et publié de nombreuses études à leur sujet¹¹.

Le premier volume comporte d'abord une ample introduction (près de 80 p.), extrêmement précieuse. Elle s'ouvre par un rappel des circonstances de la découverte des *Homélies sur les Psaumes* par Marina Molin Pradel, puis offre une claire synthèse sur le dossier ô combien complexe des différentes œuvres exégétiques qu'Origène a consacrées au Psautier (commentaires, homélies, scholies et *excerpta*, etc.) ; elle fournit aussi un utile tableau récapitulatif des tomes et homélies consacrés à chacun des psaumes commentés¹² – car il ne faut pas oublier que tous ne l'ont pas été, loin de là. L. Perrone rappelle en outre que les homélies du manuscrit de Munich représentent environ un quart des homélies origéniennes sur le Psautier dont nous avons connaissance par les sources anciennes. Le choix de ces homélies dont témoigne le manuscrit (2 sur le Ps 15 ; 4 sur Ps 36 ; 2 sur Ps 67 ; 3 sur Ps 73 ; 1 sur Ps 74 ; 1 sur Ps 75 ; 4 sur Ps 76 ; 9 sur Ps 77 ; 2 sur Ps 80 ; 1 sur Ps 81) n'obéirait pas à un ou plusieurs critères identifiables et formerait une anthologie sans orientation claire qui aurait pu présider à sa constitution ; les homélies auraient été transmises de manière d'abord séparée, ou par petits groupes. Si un air de famille se dégage clairement de cet ensemble d'homélies d'un même auteur, c'est surtout d'un point de vue thématique : L. Perrone y isole en particulier le thème de la déification de l'homme, qui en constituerait l'une des clefs et l'un

⁸ Voir sur ce point les éléments rappelés lors de la présentation de l'édition critique de ces homélies, dirigée par L. Perrone, et parue dans la collection GCS : « Bulletin de Patrologie », *Rev. Sc. ph. et th.* 100 (2016), p. 459-462.

⁹ Lorenzo PERRONE, *Origene, Omelie sui Salmi. Codex Monacensis Graecus 314. I, Omelie sui Salmi 15, 36, 67, 73, 74, 75*, Roma, Città Nuova (coll. « Opere di Origene », IX/3a), 2020 ; 23,5 × 15, relié ; 603 p., 100 €. ISBN 978-88-311-9537-9 ; II, *Omelie sui Salmi 76, 77, 80, 81* (coll. « Opere di Origene », IX/3b), 2021 ; 23,5 × 15, relié ; 600 p., 100 €. ISBN 978-88-311-9538-6. Je remercie Lorenzo Perrone qui m'a aimablement fait parvenir ces deux importants volumes, afin que je puisse en rendre compte.

¹⁰ Voir *infra*, p. ***.***.

¹¹ L'auteur a réuni les plus importantes d'entre elles dans : Lorenzo PERRONE, « *Meine Zunge ist mein Ruhm* ». *Studien zu den neuen Psalmenhomilien des Origenes*, Münster (coll. « Adamantina », 20), 2021.

¹² On notera en passant la remarque de L. Perrone selon laquelle les chaînes ont puisé directement et largement aux homélies du ms. de Munich, ce qui contredit l'opinion courante selon laquelle les caténistes auraient pour l'essentiel recouru aux commentaires sur les Psaumes, non aux homélies.

des fils conducteurs, sans pour autant qu'on puisse affirmer qu'on tient ainsi la clef de sélection des textes. L'étude de la pratique homilétique et exégétique mise en œuvre dans les homélies conduit l'auteur à isoler les rares cas où le psaume faisait partie des lectures du jour, et à étudier au contraire le découpage des psaumes en sections, et la longueur du commentaire qui est consacré à chacune d'elle, ainsi que l'usage et la répartition des lemmes. L. Perrone fournit également une analyse de la langue et du style des homélies, en s'arrêtant en particulier à leurs prologues. Une longue section est ensuite consacrée à l'herméneutique des Psaumes par Origène, section qui en étudie tant la méthode que le contenu (sont en particulier traités : les titres, les personnages qui parlent), avant que L. Perrone ne présente la théologie biblique et spirituelle dont témoignent les homélies.

Les deux volumes reproduisent ensuite le texte grec de l'édition des GCS, modifié par quelques corrections¹³, mais sans apparat autre que biblique¹⁴, accompagné d'une traduction qui se veut aussi littérale et régulière que possible. Le traducteur note le caractère oral qu'ont conservé les homélies : il ne semble pas qu'elles aient été soumises à un véritable processus de révision. Les notes, souvent très abondantes et riches, privilégient la mise en contexte des homélies au sein de l'œuvre origénienne, en particulier de ses exégèses de versets psalmiques (avec de nombreuses et longues traductions), ainsi que la langue d'Origène ; elles fournissent parfois une sorte de petit commentaire du texte, par section et se placent d'ailleurs souvent en fin de paragraphe, quitte à regrouper plusieurs points. Si ces notes sont très riches, elles ne font cependant pas double emploi avec l'apparat des parallèles et *testimonia* de l'édition des GCS. Chaque homélie est en outre pourvue d'une introduction de quelques pages, qui en dégage le plan et les éléments de contenu essentiels. Le premier volume renferme les homélies jusqu'au Ps 75, le second, les homélies sur les Ps 76-81. Chacun des deux volumes est pourvu d'un index (scripturaire, œuvres d'Origène, ainsi qu'un index des termes grecs dans le second volume).

Avec cette traduction italienne, L. Perrone offre donc un troisième élément essentiel pour l'étude de ces homélies retrouvées sur les Psaumes, après l'édition du texte et les nombreuses études qu'il leur a consacrées. C'est sans aucun doute lui qui était le mieux à même de le faire et la communauté scientifique doit le remercier d'avoir ainsi, en un si court laps de temps, offert tant de moyens d'accéder à ce texte majeur.

C'est un tout autre genre de livre que propose Joseph W. TRIGG, pour la traduction anglaise des mêmes homélies¹⁵. Chercheur indépendant, auteur de plusieurs publications sur Origène, le traducteur s'est rapidement lancé dans la préparation d'une traduction anglaise des homélies nouvellement découvertes, aidé et soutenu par L. Perrone et par d'autres chercheurs américains. Le volume qu'il publie ne comporte, conformément aux usages de la collection, que la traduction anglaise annotée, sans le texte original ; les notes, réduites, fournissent les références bibliques et des explications, en particulier terminologiques, ainsi que de rares parallèles origéniens, qui se limitent presque exclusivement aux autres *Homélies sur les Psaumes*, et quelques références philosophiques ou à des auteurs antérieurs, dont Philon d'Alexandrie. Si les notes du volume de Lorenzo Perrone fournissaient une ébauche de commentaire, par paragraphe, celles de J. W. Trigg correspondent davantage à la simple annotation d'une traduction. L'introduction du volume répond au même principe ; elle offre en effet une présentation d'ensemble des homélies, à travers les sections suivantes :

¹³ On trouve, p. 77-79, une utile liste de ces modifications.

¹⁴ Il aurait été utile au lecteur que les appels de note signalant les citations soient repris dans la traduction et ne figurent pas uniquement dans le texte grec, pour faciliter la lecture et éviter toute ambiguïté.

¹⁵ Joseph W. TRIGG, *Origen, Homilies on the Psalms: Codex Monacensis Graecus 314*, Washington (D.C.), The Catholic University of America Press (coll. « The Fathers of the Church: a New Translation », 141), 2020 ; 21,5 × 14, relié ; XIII + 486 p., 45 \$. ISBN 978-0-8132-3319-2.

découverte du manuscrit et de son contenu ; prédication ; grammaire ; principes d'interprétation ; ce que l'on peut apprendre des homélies ; présentation et justification de la traduction. Sans surprise, on y entend des échos assez nombreux de l'introduction de L. Perrone, non par décalque, mais parce que les deux traducteurs parlent du même texte. Cependant, la perspective de l'introduction de J. W. Trigg n'est, de nouveau, pas la même : il s'adresse clairement à un public plus large, moins érudit que celui de la traduction italienne, ce qui n'excuse cependant pas certaines approximations ou silences¹⁶. Ce n'est pas à un lecteur francophone d'évaluer la valeur d'une traduction anglaise, qui revendique une grande proximité au texte grec et des principes de traduction sains : quelques sondages, par exemple au début de la première homélie sur le Ps 77, ont cependant montré des inexactitudes assez nombreuses, et quelques erreurs et omissions. Sans doute cela était-il inévitable pour aboutir si rapidement à une traduction complète des homélies, mais une révision un peu plus serrée aurait été utile. Un index des termes et noms propres et un index biblique complètent utilement le livre.

Les lecteurs anglophones disposent ainsi d'un utile ouvrage, qui rassemble dans un format maniable la totalité des *Homélies sur les Psaumes* retrouvées dans le manuscrit de Munich. Il ne dispense pas du recours à l'édition critique, tant pour en vérifier le contenu détaillé que pour identifier les lieux parallèles origéniens – édition qui doit maintenant être complétée par les notes de la traduction italienne – mais facilitera certainement la découverte de ces textes si riches par un public assez large. Il reste à souhaiter que d'autres traductions, dans d'autres langues, paraissent rapidement, en particulier en français.

Faut-il aussi rendre compte des mauvais livres, voire des livres qui abandonnent, de manière plus ou moins explicite, une démarche scientifique pour emprunter les routes moins frayées de la libre construction, détachée du monde réel ? La réponse à cette question semble évidente, et on s'étonnera peut-être de voir mentionner dans ces pages le livre qui va y être présenté. Mais comme l'auteur de ce Bulletin n'a pas voulu juger cet ouvrage sur la seule réputation du nom de celui qui l'a commis mais en prendre connaissance par lui-même, il lui faut bien, ici, en faire au moins mention¹⁷. Panayiotis TZAMALIKOS a fait paraître un gros ouvrage (près de 900 pages) dans lequel il prétend faire connaître de « nouveaux fragments » du *Commentaire sur Matthieu* d'Origène¹⁸. Les textes qu'il publie sous le nom d'Origène proviennent, pour l'essentiel, du ms. Jérusalem, Patriarchikè Bibliothèkè, Hagiou Saba 232 – et secondairement du ms. Jérusalem, Patriarchikè Bibliothèkè, Timiou Stavrou 104¹⁹, pour un court extrait.

¹⁶ Ainsi de l'affirmation, sans nuance ni bibliographie, qu'Origène a eu le même maître que Plotin, à savoir Ammonius Saccas. Sur cette question, voir par exemple mes remarques dans le précédent Bulletin : *Rev. Sc. ph. et th.* 104 (2020), p. 302-303, 307, avec la bibliographie. Les photographies numériques du ms. disponible sur le site de la Bayerische Staatsbibliothek sont dues au service photographique de la bibliothèque, non à la catalogueuse, M. Molin Pradel.

¹⁷ Pour l'une de ses précédentes interventions, tout aussi problématique, voir par exemple : Augustin CASIDAY, « Panayiotis Tzamalikos, *A Newly Discovered Greek Father: Cassian the Sabaite Eclipsed by John Cassian of Marseilles and The Real Cassian Revealed: Monastic Life, Greek 'Paideia', and Origenism in the Sixth Century* », *Journal of Medieval Monastic Studies* 3 (2014), p. 119-125 ; Roberto ALCIATI, « Il Cassiano greco di Panayiotis Tzamalikos », *Rivista di Storia del Cristianesimo* 11 (2014), p. 451-478 ; Columba STEWART, « Another Cassian? », *The Journal of Ecclesiastical History* 66 (2015), p. 372-376.

¹⁸ Panayiotis TZAMALIKOS, *Origen: New Fragments from the Commentary on Matthew, Origen. Codices Sabaiticus 232 & Holy Cross 104, Jerusalem, Paderborn, Brill: Ferdinand Schöningh, 2020 ; 24 × 16, relié ; CXCIV + 686 p., 199 €. ISBN : 978-3-506-70380-7.*

¹⁹ Sur ce dernier, voir en particulier A. LORRAIN, « Der Fall Jerusalem, Timiou Stavrou 104 (12. Jh.): Eine Untersuchung zur Herkunft patristischer Exzerpte in den Tetraevangelien », *Zeitschrift für Antikes Christentum* 24.2 (2020), p. 355-388, qui fournit la bibliographie antérieure.

Les quelques deux cents pages de l'introduction donnent le ton : la bibliographie est sélectionnée de manière très surprenante et partielle²⁰, les savants qui ont pu émettre des idées différentes de celles de l'auteur sont disqualifiés et agrémentés de noms d'oiseaux, la tradition manuscrite du texte considéré n'est pas étudiée – il aurait fallu au moins prendre en considération les autres manuscrits de chaîne du même type²¹ – aucune démonstration probante n'est fournie pour l'attribution à Origène d'extraits multiples transmis sous le nom d'autres auteurs, y compris lorsqu'ils existent aussi en tradition directe. Toute cette entreprise vise ultimement à réhabiliter Origène, qui aurait été injustement qualifié d'hérétique depuis l'Antiquité : seul P. Tzamalikos connaît le véritable Origène, et peut le révéler à qui veut bien lui accorder foi.

Je ne m'étendrai pas davantage sur cet ouvrage, sinon pour en regretter l'existence : il ne peut qu'induire en erreur ceux qui le consulteront sans précaution, et il témoigne certes du labeur immense de son auteur, mais mené en vain faute de méthode. En effet, on trouve à coup sûr bien des éléments intéressants, dans les détails du livre, mais il faudrait avoir beaucoup de temps et d'énergie à y perdre pour s'y affronter. Ce n'est point ainsi qu'on fera progresser la connaissance des chaînes exégétiques et des textes patristiques.

Grégoire le Thaumaturge

À la suite d'Origène, on passera naturellement à celui que la tradition a considéré comme son disciple, Grégoire le Thaumaturge. Francesco CELIA a consacré sa thèse de doctorat, à la Vrije Universiteit d'Amsterdam, à sa personne et à ses écrits²². On ne peut que se réjouir de disposer d'une synthèse à jour sur cette question si complexe et si souvent débattue. La lecture du livre m'a ramené quelques années en arrière, puisque j'avais naguère rendu compte, dans une autre revue, d'un ouvrage collectif important sur ce même personnage et auteur²³. Le livre ici présenté offre une toute autre forme et une toute autre approche, puisqu'il s'agit du travail d'une seule personne et d'une perspective unifiée. Pour le dire très rapidement, avant d'entrer dans le détail de l'ouvrage, F. Celia tend à adopter une position globalement favorable aux traditions hagiographiques et aux attributions à Grégoire le Thaumaturge. Non certes pour tous les textes qui circulent sous son nom, et dont il donne une utile présentation, quoique trop brève peut-être, mais au moins pour les œuvres auxquelles il consacre une étude plus détaillée, comme on le verra ci-dessous. En outre, il tient pour l'identité entre l'auteur du *Discours de remerciement à Origène*, le destinataire de la *Lettre* d'Origène conservée dans la *Philocalie* et l'évêque de Néocésarée. Sans aller, donc, jusqu'à une position maximaliste, F. Celia adopte une position assez ouverte aux données de la tradition. Son étude se caractérise en deuxième lieu par une assez grande attention portée à la tradition historiographique : l'auteur remonte en effet volontiers jusqu'au 19^e siècle, et souvent plus haut, afin de donner un panorama d'ensemble des positions prises sur les

²⁰ On s'étonne par exemple de ne trouver aucune mention des travaux, pourtant fondamentaux sur le sujet, de L. BOSSINA, « Le diverse redazioni del Commento a Matteo di Origene. Storia in due atti », dans T. PISCITELLI CARPINO (éd.), *Il Commento a Matteo di Origene: atti del X Convegno di studi del Gruppo italiano di ricerca su Origene e la tradizione alessandrina*, Napoli, 24-26 settembre 2008, Brescia (coll. « Adamantius, Supplementi », 2), 2011, p. 27-97 ; « Tagli e trasposizioni. Addenda et corrigenda sul commento a Matteo di Origene », *Quaderni di storia* 38 (2013), p. 289-304 ; « Réduire Origène. Extraits, résumés, réélaborations d'un auteur qui a trop écrit », dans S. MORLET (éd.), *Lire en extraits* (cité n. **), p. 199-216.

²¹ Voir Georgi R. PARPULOV, *Catena Manuscripts of the Greek New Testament: A Catalogue*, Piscataway (NJ) (coll. « Texts and Studies [Third Series] », 25), 2021, p. 113, ainsi que la bibliographie de CPG IV, C112.4.

²² Francesco CELIA, *Preaching the Gospel to the Hellenes: The Life and Works of Gregory the Wonderworker*, Leuven, Paris, Bristol, Peeters (coll. « Late Antique History and Religion », 20) 2019 ; 24,5 × 16,5, relié ; IX + 378 p., 105 €. ISBN 978-90-429-3816-8.

²³ Benedetto CLAUSI et Vicenza MILAZZO (éd.), *Il giusto che fiorisce come palma : Gregorio il Taumaturgo fra storia e agiografia. Atti del convegno di Staletti (CZ), 9-10 novembre 2002*, Roma (coll. « Studia Ephemeridis Augustinianum », 104), 2007, dans [Revue des études grecques 124.2 \(2011\), p. 595-596](#).

différentes questions évoquées – parfois en accordant une place un peu trop importante à des manuels ou encyclopédies dont les auteurs n’apportent que rarement une argumentation neuve et tendent simplement à confirmer une position acquise, souvent proche de celle que défend *in fine* F. Celia. Il ne néglige cependant pas l’étude des textes eux-mêmes et propose en particulier une étude sous forme de résumé commenté ou paraphrasé des œuvres de Grégoire qu’il étudie. Cette approche paraît parfois un peu scolaire et ne permet pas toujours de dégager les points les plus saillants, même si l’auteur discute régulièrement les propositions interprétatives de ses prédécesseurs.

Après une introduction qui présente l’ensemble du dossier, biographie, textes anciens et grandes questions historiographiques, l’ouvrage est formé de deux parties. La première porte sur la biographie de Grégoire le Thaumaturge et consiste principalement en une étude des sources anciennes. La deuxième, qui est environ deux fois plus longue, traite successivement des œuvres suivantes : *Discours de remerciement à Origène* (CPG 1763), *Métaphore de l’Ecclésiaste* (CPG 1766), *À Théopompe* (CPG 1767), *À Gédalios* et *Profession de foi* (CPG 1764) figurant dans l’*Éloge de Grégoire le Thaumaturge* de Grégoire de Nysse. Cette liste, à l’exception de la *Lettre canonique* (CPG 1765) évoquée par l’auteur mais écartée de son étude, recoupe très exactement les œuvres qui sont classées dans la rubrique *Genuina* de la *Clavis Patrum graecorum*. Dans le cas de la *Profession de foi*, dont l’authenticité est difficilement défendable depuis l’étude de L. Abramowski, F. Celia cherche cependant à montrer que les deux premiers articles (sur le Père et le Fils) peuvent remonter à Grégoire le Thaumaturge, voire que le troisième, sur l’Esprit, comporte des éléments authentiques. De même, à propos de l’*Éloge* nysséen, premier texte hagiographique conservé qui soit consacré à l’évêque de Néocésarée, F. Celia introduit une distinction entre les faits historiques et biographiques, qu’on pourrait détacher des éléments légendaires et miraculeux. Une telle approche ne convainc pas vraiment, comme d’autres l’ont déjà rappelé. Ainsi, Mark Edwards se montre très critique dans sa recension du *Journal of Ecclesiastical History*²⁴, et R. Van Dam était également assez réservé²⁵. Il en va de même dans l’étude du *Discours à Origène* et de la *Lettre origénienne*, ainsi que du témoignage d’Eusèbe : F. Celia cherche à remonter le courant et à montrer que toutes les données peuvent concorder et se rassembler en un seul personnage, disciple d’Origène, malgré les études critiques de P. Nautin, M. Simonetti et M. Rizzi, en particulier. Dans l’étude des œuvres de Grégoire, on relèvera en particulier le plaidoyer de l’auteur en faveur d’une lecture de la *Métaphore de l’Ecclésiaste* comme une exégèse réelle, remplie de traits origéniens.

L’auteur de ces lignes, sans doute orienté par sa lecture de l’*Éloge* du Thaumaturge par Grégoire de Nysse et par ses rencontres avec de nombreux textes mis à tort sous le nom du Thaumaturge, est peu convaincu par les tentatives de l’auteur de remonter le courant critique pour reconstituer la figure de l’évêque de Néocésarée, disciple d’Origène et évangéliste du Pont et de la Cappadoce, auteur de textes ayant eu une postérité non négligeable y compris d’un point de vue doctrinal. Peut-être à tort, mais le manque de cohérence dans de nombreux aspects du personnage, l’absence de parallèle probant à cette époque pour justifier le changement de nom que suppose le témoignage d’Eusèbe, de même que les utilisations à des fins de controverse théologique de la figure et des écrits du Thaumaturge dans la seconde moitié du 4^e siècle me conduisent à penser que l’étude de F. Celia, malgré ses mérites, ne suffit pas à lever les doutes qui pèsent sur l’homme et l’œuvre qui lui est attribuée.

Quelques défauts mineurs viennent également entacher la démonstration de l’auteur, tant du point de vue de la bibliographie²⁶ que du raisonnement. Ainsi (p. 10-11), quand F. Celia

²⁴ Mark J. EDWARDS, *The Journal of Ecclesiastical History* 71.4 (2020), p. 837-839.

²⁵ Raymond VAN DAM, *Church History* 89.4 (2020), p. 902-904.

²⁶ On s’attendrait à voir citer, par exemple, les éditions de B. Daley et de P. T. R. Gray pour Léonce de Byzance et Léonce de Jérusalem ; pour la *Kata méros pistis* d’Apolinaire, il faudrait au moins citer la thèse de

affirme que l'absence de corpus connu des œuvres du Thaumaturge à date ancienne a facilité leur transmission séparée, il semble que ce soit une pétition de principe ; on serait tenté soit de penser que c'est un indice que les œuvres à lui attribuées sont de provenance et de dates diverses, soit du moins qu'il n'y a pas eu de corpus dans l'Antiquité pour cet auteur, comme c'est aussi le cas pour bien d'autres, sans pour autant entraîner une multiplication des textes pseudépigraphes. De même, l'épisode d'arbitrage entre deux frères évoqué par F. Celia à partir de l'*Éloge* nysséen n'a rien à voir avec le contenu de la *Lettre canonique* attribuée au Thaumaturge – or c'est le seul parallèle qu'apporte l'auteur pour cette *Lettre*. Certaines discussions sont également un peu en porte à faux, ainsi sur la forme que prend le nom de l'auteur dans le titre du *Discours* : jamais celle-ci n'est auctoriale, pour les œuvres chrétiennes de l'Antiquité, et la mention de la sainteté et du caractère thaumaturgique n'a rien à voir avec la question de l'authenticité du titre lui-même. De même, on trouve une étrange confusion entre calcul antique des lignes et lignes d'une édition moderne (p. 143 n. 53).

On pourrait certes multiplier de telles remarques ; là n'est pas l'essentiel dans cet ouvrage, qui a le grand mérite de proposer une vue d'ensemble des traditions anciennes sur Grégoire le Thaumaturge et de discuter l'attribution de ses œuvres les moins problématiques. Si, comme on l'a vu, tout lecteur ne sera pas convaincu par la tentative de l'auteur, cette étude présente cependant un intérêt réel, à condition de la prendre comme une contribution au débat (ou plutôt aux débats), et non comme une solution définitive.

La présentation de la thèse de F. Celia conduit tout naturellement à mentionner la parution en version brochée du volume de traduction que Michael SLUSSER avait consacré, en 1998, à la personne de Grégoire le Thaumaturge et aux textes qui lui sont rattachés²⁷. Ce petit volume, maniable et commode, rassemble, après une introduction sur laquelle je reviendrai, les textes suivants : Grégoire de Nysse, *Éloge de Grégoire le Thaumaturge* (CPG 3184) ; textes attribués à Grégoire le Thaumaturge : *Discours de remerciement à Origène* (CPG 1763), *Métaphore de l'Écclésiaste* (CPG 1766), *Lettre canonique* (CPG 1765), *À Théopompe* (CPG 1767), *À Philagrius sur la consubstantialité* (CPG 1774 = 3222 = 3032.243) ; y sont adjoints trois autres textes (« Associated Works ») : *À Tatien sur l'âme* (CPG 1773, cf. 7717), *Lexique d'Ézéchiel* (CPG 3060) ; *Lettre d'Origène à Grégoire* (CPG 1490), transmise par la *Philocalie*. Deux brefs index (général et biblique) complètent le livre. Il avait été entrepris, comme le rappelle l'auteur, à l'occasion de la préparation de l'article consacré au Thaumaturge de la *Theologische Realenzyklopädie*.

Comme le traducteur le rappelle lui-même, le livre adopte une position maximaliste pour l'ampleur du corpus attribué à Grégoire, plus encore que ce que nous avons vu dans le volume de F. Celia (à la liste de ce dernier, il ajoute en effet le traité *À Philagrius*, et place trois traités dans les *dubia*, qui ont été clairement écartés par F. Celia). En revanche, il considère la *Profession de foi* (CPG 1764) comme d'attribution douteuse et ne la traduit pas à part de la

L. McCarthy Spoerl (1991), qui en reste la meilleure étude à ce jour. Il aurait été utile, dans l'étude sur la Cappadoce, de citer Sophie METIVIER, *La Cappadoce (IV^e-VI^e siècle). Une histoire provinciale de l'Empire romain d'Orient*, Paris, 2005, même si l'étude porte sur une période un peu plus tardive. Sur les dépouilles d'Égypte et leur relations avec le savoir profane (n. 155, p. 55), on se serait attendu à une référence aux études classiques de Ch. Gnilka. Pour la question de l'auteur de la *Philocalie* (n. 178, p. 59), il faudrait aussi citer le dernier article sur cette question d'Éric JUNOD, « Questions au sujet de l'anthologie origénienne transmise sous le nom de *Philocalie* », dans S. MORLET (éd.), *Lire en extraits* (cité n. **), p. 149-166. Le traité *Sur le Saint-Esprit* a bénéficié d'une édition bien plus riche que celle de B. Pruche : Charles F. H. JOHNSTON, *The Book of Saint Basil the Great, Bishop of Caesarea in Cappadocia, on the Holy Spirit, Written to Amphilochius, Bishop of Iconium, Against the Pneumatomachi*, Oxford, 1892.

²⁷ Michael SLUSSER, *St. Gregory Thaumaturgus, Life and Works*, Washington D.C., The Catholic University of America Press (coll. « The Fathers of the Church: a New Translation », 98) 2019 (1998¹) ; 21,5 × 14, XIX + 199 p., 45 \$. ISBN : 978-0-8132-2765-8.

Vie par Grégoire de Nysse. M. Slusser, au contraire de F. Celia, n'évoque pas les doutes qui ont été soulevés sur l'identification de l'auteur du *Discours de remerciement*, de l'évêque de Néocésarée et du destinataire de la lettre d'Origène, sinon dans les notices relatives à chaque texte ; sa biographie du Thaumaturge, qui ouvre l'introduction, en reste à la *doxa*. Après une brève présentation de la théologie de Grégoire, il introduit rapidement chacun des textes traduits dans le livre. La traduction de la *Vie* par Grégoire de Nysse a été faite sur le texte de l'édition de 1638, dans sa reproduction par la *Patrologia graeca*, en tenant compte autant que possible de l'édition critique parue en 1990. On préférera donc la traduction française, malheureusement trop peu annotée, de P. Maraval²⁸, faite sur le texte critique. De manière très surprenante, M. Slusser ne traite pas clairement, dans son introduction ni dans ses notes, de l'authenticité de la *Profession de foi* que la *Vie* nysseenne attribue au Thaumaturge. Le *Discours de remerciement*, au sujet duquel M. Slusser rappelle brièvement les débats, à une date où manquaient encore une part conséquente des arguments, est traduit à partir de l'édition d'H. Crouzel (SC 148, 1969). La *Métaphore de l'Ecclésiaste*, traduite à partir du texte de la *Patrologia graeca*²⁹, est présentée comme un protreptique, ce qui n'est pas sans rappeler l'une des facettes de l'interprétation qu'en donne F. Celia. Pour la *Lettre canonique*, M. Slusser dit utiliser un texte « collated from all the above editions » – il en énumère quatre – ce qui ne peut que laisser perplexe le lecteur ; l'authenticité du texte n'est pas mise en doute par le traducteur, qui évoque cependant quelques discussions antérieures sur certaines de ses sections. La traduction du traité *À Théopompe*, conservé uniquement en syriaque, est faite à partir de traductions latine et allemande antérieures, et revue sur le syriaque par S. Brock. Enfin, le traité *À Philagrius* est rattaché par le traducteur au Thaumaturge, bien qu'il admette l'existence de nombreuses difficultés à ce sujet ; on rappellera que le texte est aussi transmis sous l'autorité de Grégoire de Nazianze (*Ep.* 243) et de Grégoire de Nysse (*Ep.* 26), et adressé dans les deux cas à Évagre³⁰. Le traducteur n'apporte pas vraiment d'argument probant pour réattribuer le texte à Grégoire le Thaumaturge. Il traduit PG 46 (Grégoire de Nysse), avec un œil sur l'édition mauriste de Grégoire de Nazianze ; dans ce cas encore, une édition critique manque toujours. Le traité *À Tatien sur l'âme*, également attribué, sous une forme proche, à Maxime le Confesseur – mais aussi à Grégoire de Nysse et à Grégoire de Nazianze, est présenté avec doutes par le traducteur ; on attendra l'édition critique annoncée par Bart Janssens pour se prononcer, mais il est peu probable que les tentatives pour le rattacher, en tout ou en partie, à Grégoire le Thaumaturge soient probantes. L'attribution de la *Significatio in Ezechielem* au même auteur est tout aussi peu fondée sur des arguments solides et repose principalement sur des rapprochements faibles. De manière assez surprenante, F. Slusser refuse de reconnaître le Thaumaturge dans le Grégoire destinataire de la lettre d'Origène, en s'appuyant sur un argument d'Éric Junod qui n'est plus valable à partir du moment où l'on rejette, avec le même auteur³¹ et d'autres, l'attribution de la *Philocalie* à Basile de Césarée et Grégoire de Nazianze.

Je ne dirai mot de la traduction anglaise, que je ne puis que difficilement évaluer ; les notes qui l'accompagnent sont réduites, comme toujours dans la collection, mais souvent utiles. Le

²⁸ Pierre MARAVAL, *Grégoire de Nysse, Éloge de Grégoire le Thaumaturge, Éloge de Basile*, Paris (coll. « Sources chrétiennes », 573) 2014.

²⁹ On peut aujourd'hui presque doubler le nombre de témoins manuscrits par rapport à ceux que connaissait M. Slusser : <https://pinakes.irht.cnrs.fr/notices/oeuvre/9327/>. Une nouvelle édition du texte reste un *desideratum*.

³⁰ L'argument de tradition manuscrite avancé par M. Slusser pour attribuer le texte à Grégoire le Thaumaturge n'est pas probant, à propos des témoins qui l'attribue à Grégoire de Nysse : si le texte se trouve, dans le ms. Milano, Bibl. Ambrosiana, C 135 inf., à proximité immédiate de l'*Éloge de Grégoire le Thaumaturge*, ce n'est le cas ni dans le ms. Città del Vaticano, BAV, Vat. gr. 1907, ni dans le ms. London, British Library, Royal 16.D.1, deux des principaux corpus Grégoire de Nysse, de peu postérieurs au manuscrit de Milan et indépendants de lui.

³¹ Voir l'article d'É. JUNOD cité *supra*, n. **.

volume a donc le mérite de proposer les traductions anglaises des différents textes évoqués et permet au lecteur de se faire une idée du cœur des textes attribués à Grégoire le Thaumaturge et qui ont circulé le plus souvent sous son nom ; l'apparat critique qui les accompagne est en revanche maintenant daté et était déjà, lors de la parution initiale du livre, limité et discutable, comme on l'a vu. Quant au dossier hagiographique du Thaumaturge, le seul *Éloge* nysséen n'en constitue qu'une facette, il est vrai centrale. Si le livre de M. Slusser n'est donc pas la somme qu'on pourrait attendre sur le personnage et l'auteur largement problématique qu'est Grégoire de Néocésarée, il constitue cependant une aide utile et un outil pratique.

Auteurs grecs du IV^e au VI^e siècles

Eusèbe de Césarée

Après Origène et Grégoire de Néocésarée, on en vient presque naturellement à Eusèbe de Césarée, à travers l'une de ses œuvres les plus fameuses. La *Chronique* d'Eusèbe de Césarée est sans doute l'un des textes les plus importants pour l'écriture de l'histoire dans l'Antiquité, mais aussi l'un de ceux dont la transmission a été particulièrement chahutée, du fait même de la forme que lui a donnée son auteur. Une équipe de cinq membres, coordonnée par Aude Cohen-Skalli, en a fait paraître la première traduction française, la deuxième dans une langue moderne après celle de J. Karst (1911), pourvue d'une ample annotation, pour sa première partie³². En effet, la *Chronique* est composée de deux sections : la première est une compilation d'auteurs antérieurs et fournit une histoire universelle jusqu'à son époque ; la deuxième, appelée d'ordinaire « canons », présentait sous forme de colonnes parallèles et synchroniques les dates relatives aux différents événements et règnes, pour les divers peuples, que la première partie avait permis d'établir. La première partie est uniquement connue par une traduction arménienne, tandis que la seconde est transmise à la fois en arménien et dans la traduction latine de Jérôme ; pour l'une et l'autre partie, on dispose également d'extraits et fragments en grec. Le présent ouvrage, s'il paraît dans une collection dédiée aux traductions seules, constitue cependant un important outil de travail. J'en présenterai brièvement le contenu, avant de revenir sur son intérêt pour les spécialistes de patristique.

Le livre comporte une ample introduction due à A. Cohen Skalli, coordonatrice de l'ensemble (62 p.) ; elle présente successivement l'auteur, son œuvre historique (*Chronique* et *Histoire ecclésiastique*), avant de la situer dans la tradition de l'historiographie antique, y compris chrétienne. A. Cohen-Skalli étudie ensuite plus en détail la nature de ce texte eusébien, sa structure, qui fait se succéder Chaldéens, Assyriens, Mèdes, Lydiens, Perses, Hébreux, Égyptiens, Grecs, puis Romains, et ses sources. Une dernière section présente un aperçu sur l'histoire de la circulation et de la réception du texte ; la traduction repose sur le texte de l'édition de J.-B. Aucher (1818)³³, complétée par un épitomé arménien identifié par G. Abgaryan. L'auteur signale qu'une nouvelle édition est en préparation pour les GCS : peut-être aurait-il été sage de l'attendre, même si on ne sait que trop qu'on peut parfois attendre longtemps une édition annoncée. La traduction proprement dite occupe 157 pages et est suivie de plus de 200 pages de notes, d'une abondante bibliographie et d'index³⁴.

³² Aude COHEN-SKALLI (éd.), *Eusèbe de Césarée, Chronique*, I, intro. Aude COHEN-SKALLI, trad. Agnès OUZOUNIAN, notes Sergio BRILLANTE, Sydney Hervé AUFRÈRE, Sébastien MORLET et Agnès OUZOUNIAN, Paris, Les Belles Lettres (coll. « La Roue à livres »), 2020 ; 21 × 13,5, 574 p., 37 €. ISBN : 978-2-251-45079-7.

³³ Les autres éditions, entre autres celle de J. Karst parue dans les GCS en 1911, reposent sur des stemmas fautifs, alors que toute la tradition directe arménienne remonte ultimement à un unique témoin (Erevan, Matenadaran, 1904). Le texte d'Aucher a parfois été modifié à partir d'autres sources ou par conjecture, ce qui est signalé en note.

³⁴ Il aurait été utile de fournir une bibliographie pour les éditions des œuvres anciennes citées ; cela aurait été d'autant plus nécessaire que les renvois à la tradition indirecte, essentiels et abondants, se font de manière abrégée.

En l'état, cet épais volume présente un visage un peu hybride : il ne s'agit pas d'une nouvelle édition ni d'une traduction totalement commentée, mais ce n'est pas non plus une lecture pour le grand public, même cultivé – du moins au vu de l'apparat imposant des notes. Le livre rendra cependant de grands services, entre autres par sa traduction de l'arménien et ses notes, même si ces dernières sont d'une nature éminemment variable en fonction de leur auteur et de la civilisation concernée (S. Brillante : Assyrie, Grèce, Rome ; S. Aufrère : Égypte ; S. Morlet : Hébreux ; A. Cohen-Skalli : Babylone, Hébreux, Rome). On notera en particulier qu'une note, placée au début de chaque section, signale la tradition indirecte, et éventuellement les sources. Si les principes retenus pour la traduction des noms propres pourront être discutés, chose inévitable vue la complexité de la situation – on rappelle qu'il s'agit d'un original grec, accessible uniquement ou presque par une traduction arménienne, et qui traite de noms issus de nombreuses langues et civilisations – la présence d'index et de notes relatives aux différents personnages devrait largement aider les utilisateurs du livre.

Il reste quelques erreurs et imprécisions, dont un spécialiste d'Eusèbe, par exemple, aurait aisément corrigé le plus grand nombre³⁵, mais aussi des prises de position plus surprenantes, qui tracent une figure d'Eusèbe qu'on pensait maintenant obsolète (opposition entre apologiste et historien, p. 42) ou qui intègrent incomplètement des résultats récents³⁶. On aurait aussi aimé en savoir davantage sur la date et l'origine des titres de chapitres (p. 65), surtout quand on sait qu'Eusèbe a lui-même pourvu plusieurs de ses traités de tels titres ; c'est plutôt à ce modèle qu'il aurait fallu se référer pour comprendre l'annonce du plan de l'ouvrage, plutôt qu'à celui de Diodore de Sicile (n. 20 p. 238). Cependant, malgré ces remarques de détail, il importe aux spécialistes des auteurs chrétiens de prendre connaissance de ce texte d'Eusèbe : en effet, il constitue l'une des facettes de son œuvre, et une facette qui est loin d'être sans rapport avec sa pensée, tant dans le domaine de l'apologie que de la théologie proprement dite. Même si le contenu de ce premier livre de la *Chronique* ne concerne qu'à la marge l'histoire de l'Église – davantage, mais parmi celle d'autres peuples, l'histoire des Hébreux – il est en lien étroit, tant par sa méthode que par sa vision de l'histoire universelle, avec l'approche d'ensemble qui est celle d'Eusèbe. On peut certes regretter que l'introduction, et les notes, ne mettent pas mieux en évidence ces liens ; le lecteur éclairé ne manquera toutefois pas de les rétablir, ou plutôt de les faire émerger à nouveau.

Athanase d'Alexandrie

Le texte dont je présenterai maintenant la traduction appartient à un tout autre genre littéraire et théologique. Les *Traité contre les ariens* d'Athanase d'Alexandrie sont en effet l'un des textes majeurs de la grande controverse trinitaire du IV^e siècle, même s'il serait trop réducteur de résumer ces débats à cette seule œuvre. Ces traités ont bénéficié, en 1998 et 2000, d'une édition critique dans la collection des Athanasius Werke : on attendait au moins depuis cette date une traduction française dans la collection Sources chrétiennes. Ce sont cependant les éditions Lessius qui ont d'abord publiée, en 2004, une traduction d'Adelin Rousseau (sans le texte grec), qui était depuis lors restée la seule traduction française disponible³⁷. Sont parus, en 2019, dans la collection Sources chrétiennes, deux volumes qui présentent une traduction des trois *Traité* par Charles KANNENGISSER (décédé en 2018),

³⁵ Ainsi, p. 17 n. 30, l'édition de référence de l'*Histoire ecclésiastique* est celle d'E. Schwartz dans les GCS, tandis que G. Bardy n'a fait qu'en reprendre le texte et quelques éléments de l'apparat, dans la collection Sources chrétiennes. P. 31, la formulation suivante laisse dubitatif : « Sa chronologie [celle d'Eusèbe] est originale avant tout parce qu'elle n'accepte pas le millénarisme – ce qui fut aussi l'une des causes de la perte du texte, car personne par la suite ne l'approuva », dans la mesure précisément où le millénarisme est loin d'être une position dominante dans l'Église à partir du 4^e siècle.

³⁶ Ainsi, p. 43 et n. 89, sur la date la plus tardive d'une attestation de la *Chronographie* à Byzance.

³⁷ Adelin ROUSSEAU, *Athanase d'Alexandrie, Les trois Discours contre les ariens*, Bruxelles, Lessius (coll. « Donner raison », 15), 2004.

revue par Adriana BARA, face au texte grec de l'édition de K. Metzler et K. Savvidis (Athanasius Werke), avec une introduction et des notes de Lucian DINCA³⁸ ; on doit à Bernard Meunier, précédent titulaire de ce Bulletin, d'avoir revu l'ensemble, tâche dont on peut supposer l'ampleur vu les circonstances. Les connaisseurs du dossier athanasien trouveront peut-être que ce volume ne manque pas de sel, puisque son traducteur principal a longtemps nié la paternité athanasienne du *Contre les ariens* III et n'était revenu que partiellement sur ses positions, y voyant au mieux des notes rassemblées tardivement par Athanase ou plutôt par un proche³⁹. Ce n'est pas la position qui est retenue par L. D., responsable de l'introduction et des notes⁴⁰, et le traducteur a certes pris en compte la totalité de l'œuvre – même s'il reste quelques traces de sa thèse première. L'introduction propose de retenir, pour les deux groupes de traités, les dates suivantes : 339/340 pour les deux premiers traités, date qui fait largement consensus, et 361/362 pour le troisième. Cette date est moins assurée : X. Morales, par exemple, préfère 357-359, avec de bons arguments⁴¹.

Le tableau d'histoire des doctrines présenté dans l'introduction garde encore assez largement une tonalité un peu datée, parfois apologétique et hérésiologique, qui ne peut s'empêcher de reprendre et de prolonger des thèses – ou plutôt des hypothèses – anciennes, tant sur Arius et l'arianisme que sur la personne et l'action d'Athanase ou encore sur le synode de Nicée, ses buts et ses effets. L'emploi constant du terme « ariens », sans précaution aucune ni discussion, est caractéristique de cette absence de distance par rapport à la reconstruction de l'histoire des dogmes, et en particulier d'Athanase ; les réflexions sur ce sujet n'ont pourtant pas manqué ces dernières décennies. La bibliographie sur Athanase comme sur ses adversaires est presque infinie ; on aurait cependant aimé y trouver certaines études importantes, qui n'y figurent pas⁴². La présentation du contenu et de la structure des trois traités n'est pas sans intérêt, même si elle me semble moins convaincante que celle qu'avait proposée A. Rousseau dans sa traduction, centrée autour des différents lieux bibliques discutés ; on résiste davantage encore au vocabulaire employé à propos du troisième *Traité* (« catéchèse », « catéchèse biblique »), qui fait peut-être trop peu de cas du genre polémique du texte, pourtant flagrant, et du contexte de controverse avec tel ou tel auteur, en particulier Astérius.

La traduction française de Ch. Kannengiesser se lit assez aisément, même si elle manque souvent de précision⁴³ ; on pourrait sans difficulté lui préférer celle d'A. Rousseau, qui me

³⁸ Charles KANNENGIESSER, Adriana BARA et Lucian DINCA, *Athanase d'Alexandrie, Traités contre les ariens*. I, *Traité I*, Paris, Éditions du Cerf (coll. « Sources chrétiennes », 598), 2019 ; 19,5 × 12,5, 316 p., 32 €. ISBN : 978-2-204-13154-4. II, *Traité II-III* (coll. « Sources chrétiennes », 599), 2019 ; 19,5 × 12,5, 514 p., 45 €. ISBN : 978-2-204-13155-1.

³⁹ Charles KANNENGIESSER, « The Dating of Athanasius' Double Apology and Three Treatises Against the Arians », *Zeitschrift für Antikes Christentum* 10.1 (2006), p. 19-33.

⁴⁰ Voir sa thèse, Lucian DINCA, *Le Christ et la Trinité chez Athanase d'Alexandrie*, Paris 2012, avec la recension de Xavier MORALES, « Lucian Dîncă, *Le Christ et la Trinité chez Athanase d'Alexandrie*, préface de Charles Kannengiesser », *Revue des études augustiniennes et patristiques* 60 (2014), p. 155-156.

⁴¹ Xavier MORALES, *La théologie trinitaire d'Athanase d'Alexandrie*, Paris (coll. « Études augustiniennes, série Antiquité », 180), 2006, p. 564.

⁴² Par exemple Winrich LÖHR, « Arius reconsidered », *Zeitschrift für Antikes Christentum* 9-10 (2005-2006), p. 524-560, 121-157. À propos de la *Thalie* (p. 30-31 n. 4), voir Mark DELCOGLIANO, « How Did Arius Learn from Asterius? On the Relationship between the Thalia and the Syntagma », *The Journal of Ecclesiastical History* 69 (2018), p. 477-492, peut-être paru trop tard pour qu'il puisse en être tenu compte. Sur le nombre des Pères de Nicées, voir aussi Henry CHADWICK, « Les 318 Pères de Nicée », *Revue d'histoire ecclésiastique* 66 (1966), p. 808-811.

⁴³ Certains choix sont déroutants ou peu satisfaisants ; ainsi de la traduction « les juifs contemporains » (τῶν νῦν ἰουδαίων, CA II, 1, 5 ; on voit d'ailleurs mal pourquoi le terme a la majuscule dans le texte grec), quand l'expression désigne les « ariens ». Le terme οὐσία est traduit par « essence » ; dans ce contexte, et chez Athanase entre autres, on lui préfère généralement « substance ». Il aurait été bon, au moins, d'expliquer et justifier ce choix.

semble généralement plus proche du texte grecque et plus exacte, moins encline à ajouter ou modifier les formulations de la langue d'origine⁴⁴. Les notes qui accompagnent la traduction sont de valeur très variable. Nombre d'entre elles ne font que paraphraser ou expliciter le texte, et on y retrouve les mêmes travers que dans l'introduction : le discours hérésiologique est pris pour argent comptant, l'histoire des doctrines est lue de manière téléologique. D'autres sont plus intéressantes et fournissent un peu de contexte ou des références utiles, mais bien des sections du texte sont laissées sans commentaire. On regrettera, en particulier, qu'un travail de mise en parallèle des *Traité contre les ariens* avec les autres textes de la controverse n'ait pas été mené – mais sans doute est-ce trop demander à ces volumes, déjà épais. En quelques lieux (une trentaine, listés dans le premier volume), le traducteur⁴⁵ a choisi un texte différent de celui de l'édition critique, généralement celui de l'édition de Montfaucon, et le plus souvent à la suite d'A. Rousseau ; cependant, le lecteur ne dispose d'aucun élément critique pour évaluer ces différents choix, et en particulier d'aucun aperçu de l'état de la tradition directe et indirecte en ces lieux. Chacun des deux volumes est pourvu d'un index scripturaire, mais le second récapitule les données pour les trois *Traités*, ce qui est fort bienvenu.

Au bout du compte, on ne peut que se réjouir de disposer d'une nouvelle traduction des *Traité contre les ariens* d'Athanase, qui est qui plus est pourvue du texte grec en regard, contrairement à la traduction d'A. Rousseau. Cependant, cette traduction n'est pas exempte d'erreurs et d'inexactitudes, d'une part, et est d'autre part accompagnée d'un appareil critique, introduction et notes, qui est loin d'être satisfaisant. Il semble refléter un état daté des connaissances, qui plus est marqué par une approche de théologie confessante, plutôt qu'une démarche de spécialiste de l'Église ancienne. Au contraire de ce qu'on aurait pu attendre de la collection Sources chrétiennes, le lecteur devra donc se méfier de la présentation du dossier qui est donnée et chercher ailleurs une mise à jour plus critique sur le texte.

Grégoire de Nysse

C'est à une autre controverse du IV^e siècle qu'est consacré le livre suivant, qui porte sur la divinité de l'Esprit. Rares ont été les œuvres de Grégoire de Nysse qui ont, jusqu'à ce jour, fait l'objet d'un commentaire linéaire assez détaillé ; il est vrai que les actes des colloques Grégoire de Nysse pallient partiellement ce manque, mais sous une forme quelque peu différente. La thèse de doctorat de Piet Hein HUPSCH, soutenue en 2018 à la KU Leuven sous la direction de Johan Leemans, et traduite en anglais pour la publication, propose une telle démarche pour le petit traité *Sur le Saint-Esprit contre les macédoniens, les pneumatomaques*⁴⁶. Ce texte n'est pas sans avoir déjà suscité des travaux, tant dans le cadre du colloque de Tübingen de 2008⁴⁷, que dans le contexte des études, récentes ou non, sur la pneumatologie de l'évêque de Nysse⁴⁸. Cependant, jamais une étude d'une telle ampleur ne lui avait été consacrée.

⁴⁴ On comparera aussi avec profit les traductions des extraits dans l'ouvrage de X. Morales (cité *supra* n. **) qui, si elles ne sont pas toujours dépourvues d'inexactitudes, auraient pourtant dû être prises en compte.

⁴⁵ À moins que l'auteur de l'introduction ne soit intervenu dans ces choix ? Aucune information ne semble disponible à ce propos.

⁴⁶ Piet Hein HUPSCH, *The Glory of the Spirit in Gregory of Nyssa's Adversus Macedonianos: Commentary and Systematic-Theological Synthesis*, Leiden, Boston, Brill (coll. « Vigiliae Christianae, Supplements », 163) 2020 ; 24 × 16, relié ; XVI + 408 p., 138 €. ISBN 978-90-04-42227-5.

⁴⁷ Giulio MASPERO, « The Fire, the Kingdom and the Glory : the Creator Spirit and the Intra-Trinitarian Processions in the *Adversus Macedonianos* of Gregory of Nyssa », dans V. H. DRECOLL et M. BERGHAUS (éd.), *Gregory of Nyssa, The Minor Treatises on Trinitarian Theology and Apollinarism. Proceedings of the 11th International Colloquium on Gregory of Nyssa (Tübingen, 17-20 September 2008)*, Leiden, Boston (coll. « Supplements to Vigiliae christianae », 106), 2011, p. 229-276.

⁴⁸ Voir en dernier lieu Miguel BRUGAROLAS, *El Espíritu santo: de la divinidad a la procesión. El desarrollo pneumatológico en los escritos dogmáticos de los tres grandes Capadocios*, Pamplona (coll. « Colección

Le volume est composé de trois parties : une introduction d'une cinquantaine de pages, qui propose une première approche du traité et des questions qu'il soulève, y compris en termes de contexte et de date ; un commentaire suivi du texte, découpé en section d'une page environ, qui fait se succéder le texte grec de l'édition des *Gregorii Nysseni opera*⁴⁹, la traduction publiée il y a peu par A. Radde-Gallwitz, une courte paraphrase, puis un commentaire structuré par différentes questions ou rubriques. C'est cette deuxième partie qui occupe la plus grande part de l'ouvrage (un peu plus de deux cents pages). La troisième et dernière partie propose une vue synthétique du contenu et de la portée théologiques de l'œuvre, dans la perspective qu'a dégagée l'auteur (l'Esprit est celui de la puissance du Père qu'est le Fils). Une bibliographie et des index complètent le livre.

L'approche retenue par P. H. Hupsch est clairement théologique, ou du moins s'intéresse principalement au contenu théologique du traité, sans négliger pour autant sa forme rhétorique et son contexte polémique, qui sont traités de manière plus ponctuelle – les images, en revanche, si importantes chez Grégoire, sont largement laissées de côté. De ce fait, et du fait de la forme adoptée, qui traite des sections et des arguments de l'œuvre, le commentaire peut paraître parfois décevant au lecteur qui s'intéresse au texte de Grégoire de Nysse sous tous ses aspects, non à sa seule démarche théologique. L'auteur fournit des parallèles assez nombreux, pris principalement, mais pas uniquement, aux œuvres de Grégoire. Il cite également largement la littérature secondaire, d'une manière qui reflète encore, peut-être un peu trop, la forme de la thèse et tend à juxtaposer les opinions antérieures, sans que P. H. Hupsch prenne toujours clairement position. Ce dernier dégage trois mouvements principaux dans le texte, qui développent trois fils directeurs : les relations au sein de la Trinité, le déploiement de la Trinité dans le processus créateur et le salut des hommes qui permet leur remontée vers Dieu. Dans les trois cas, le rôle de l'Esprit est présenté en lien étroit avec celui des deux autres Personnes de la Trinité.

L'auteur propose de définir le texte comme une lettre, et d'en situer la rédaction immédiatement après le concile de Constantinople de 381 ; il reflèterait en particulier le rôle d'arbitre de la foi qui fut conféré à Grégoire de Nysse, parmi d'autres évêques, par l'édit impérial de juillet 381. Cependant, toutes ces affirmations sur la forme littéraire, le contexte et la date sont davantage avancées que démontrées – c'est en particulier le cas pour l'identification du traité avec une lettre : aucun élément propre au genre épistolaire n'est mis en avant, alors même que plusieurs autres des petits traités nysséens sont au moins adressés à un destinataire et ne sont pas sans analogie avec une lettre proprement dite, à défaut d'en avoir jamais été une. De même, les arguments avancés en faveur de la datation s'appuient pour l'essentiel sur le fait que, traitant de la divinité de l'Esprit, le texte doit être proche en date du concile de Constantinople, dont l'un des objets était précisément la question pneumatomaque⁵⁰ : c'est certes une affirmation courante, mais qui ne trouve cependant aucun écho précis dans le traité. De même, si les arguments de vraisemblance avancés par l'auteur pour soutenir que la composition est postérieure au concile et relève d'une justification par

Teológica », 127), 2012, mais aussi Andrew RADDE-GALLWITZ, *Gregory of Nyssa's Doctrinal Works: A Literary Study*, Oxford, New York (coll. « Oxford Early Christian Studies ») 2018, p. 61-75.

⁴⁹ Le texte n'est connu que par un seul témoin manuscrit (Città del Vaticano, BAV, Vat. gr. 1907 [S], 2nde moitié du 12^e s.) et ses copies. L'édition de F. Müller (1958) n'a été ici modifiée que pour en corriger les coquilles. Il aurait été bon, également, de préciser que les titres, dans S, sont très largement récrits et modifiés pour faire ressortir le contenu doctrinal ou polémique du texte. En outre, l'absence de mention d'auteur dans S est normale : le manuscrit est totalement consacré à Grégoire de Nysse.

⁵⁰ Il conviendrait d'ailleurs d'être plus prudent que ne l'est l'auteur sur le rattachement de la forme connue en Occident comme Nicée-Constantinople au concile de 381. Sur ce sujet, voir, dans le prochain Bulletin, la présentation du livre de Wolfram KINZIG, *Neue Texte und Studien zu den antiken und frühmittelalterlichen Glaubensbekenntnissen. II, Das Glaubensbekenntnis von Konstantinopel (381). Herkunft, Geltung und Rezeption*, Berlin, Boston (coll. « Arbeiten zur Kirchengeschichte », 147), 2021.

Grégoire de son rôle de référent doctrinal ne sont pas sans intérêt, ils ne suffisent en aucun cas à démontrer une telle datation⁵¹ – on attendrait, si l’argument valait vraiment, que tous les évêques concernés aient ainsi pris position, ce qui n’est bien sûr pas le cas. D’autre part, de manière générale, l’auteur tend trop souvent à reproduire et accepter des datations pour les œuvres nysséennes qui, si elles sont les seules disponibles, ne sont pas pour autant probantes, et il en va de même pour les généralités sur l’auteur, sa biographie et son œuvre – mais ces derniers points sont sans doute difficilement évitables.

Il serait facile d’énumérer les erreurs ponctuelles de l’auteur, sans qu’un tel dénombrement serve beaucoup le lecteur. On soulignera cependant quelques points d’étonnement, en particulier parce qu’ils reflètent la méthode globale de P. H. Hupsch. Ainsi le recours conjoint, par Grégoire, à l’Écriture et aux notions communes est bien relevé et rapidement commenté, mais sans être mis en relation avec les autres écrits où Grégoire recourt à une telle référence explicite⁵². Il aurait aussi été bon de rappeler que les notions communes sont précisément ce qui fonde la possibilité d’un raisonnement dialectique, dans lequel les prémisses sont admises par les deux parties. On s’étonne aussi que, dans le début du traité, la référence aux « doctrines des Pères » que suivent ceux qui confessent la divinité de l’Esprit ne soit ni relevée ni commentée. De même, il est surprenant de faire de *Maced.* une partie d’un tout, avec le *Contre Eunome*, alors même qu’*Eun.* s’achève sans répondre à la fin de l’*Apologie de l’apologie* eunomienne, qui réfutait précisément la partie du *Contre Eunome* de Basile qui traite de l’Esprit. Il aurait aussi fallu rappeler, dans le commentaire, que le refus d’un plus ou d’un moins dans le cas de la substance découlait directement de la position aristotélicienne des *Catégories*, dont Grégoire fait un large usage dans ses œuvres de controverse. Enfin, on s’étonne un peu de voir l’auteur répéter sans distance la présentation hérésiologique de Grégoire, qui réduit la thèse adverse à une innovation contraire aux sources de la foi (p. 311-313).

L’apport du livre, cependant, est autre : P. H. Hupsch, qui retrace de manière très touchante l’itinéraire qui l’a amené, sur le tard, à cette thèse et à ce livre, a su déployer le raisonnement théologique nysséen et présenter avec clarté l’argumentation de Grégoire en faveur de la divinité de l’Esprit. Il permet ainsi au lecteur de mieux comprendre la démarche de l’évêque de Nysse, ainsi que ses accents propres. La conclusion de l’ouvrage présente d’ailleurs une intéressante ouverture qui envisage la portée théologique actuelle de ce texte, tant dans la pneumatologie récente que dans les orientations nouvelles qu’il pourrait aider à mettre en œuvre. On en vient ainsi à rêver que tous les traités nysséens bénéficient d’une telle lecture menée pas à pas, qui pourrait peut-être, cependant, prêter davantage attention, chemin faisant, à l’écriture littéraire⁵³ et aux *realia*, tout autant qu’à la théologie.

Les *Homélie sur le Cantique des cantiques* sont parmi les textes les plus célèbres de Grégoire de Nysse, et elles ont reçu depuis le milieu du XX^e siècle une attention soutenue ; ce fut aussi le cas dès l’Antiquité tardive et pendant toute l’époque médiévale, comme en témoigne les nombreux manuscrits grecs conservés, les traductions dans presque toutes les langues de l’Orient chrétien et le rôle fondamental qu’elles ont joué dans les diverses chaînes exégétiques sur le Cantique. On attendait depuis longtemps une traduction de ce texte dans la collection Sources chrétiennes, dans laquelle Grégoire de Nysse est déjà si largement

⁵¹ L’usage de διόρθωσις, qui est considéré par l’auteur comme une allusion directe au rôle de l’arbitre de la foi (p. 30), est particulièrement peu probant, dans la mesure où le terme est aussi utilisé par Grégoire dans plusieurs autres œuvres, y compris doctrinales, et qui sont sans lien avec la constitution impériale de 381.

⁵² Voir par exemple *Eun.* I, 186 ; II, 11.319 ; *Op. hom.* 128B ; *Or. cat.* 15, 16-18. Sur ce point, voir en particulier Monique ALEXANDRE, « La théorie de l’exégèse dans le *De hominis opificio* et l’*In Hexaemeron* », dans M. HARL (éd.), *Écriture et culture philosophique dans la pensée de Grégoire de Nysse* (Chevetogne 22-26 septembre 1969), Leiden, 1971, p. 87-110, ici p. 107-108.

⁵³ Voir sur ce point, *infra*, la présentation de l’ouvrage de M. Ludlow, p. ***-***.

représenté, qui fasse pour ainsi dire pendant à l'autre texte essentiel de l'auteur sur l'Ancien Testament lu dans une perspective spirituelle, la *Vie de Moïse* – premier numéro de la collection : c'est désormais chose faite grâce à la traduction de Mariette CANEVET, accompagnée d'une introduction et de notes dues à la traductrice et à Françoise VINEL⁵⁴. Des traductions dans diverses langues, y compris en français⁵⁵, étaient certes déjà disponibles, mais le présent volume offre en outre le texte grec de l'édition d'H. Langerbeck dans les *Gregorii Nysseni opera* (1960), accompagné d'une ample introduction.

Cette dernière présente successivement le contexte et la date des *Homélie*s – point sur lequel je reviendrai –, la tradition des commentaires juifs et chrétiens sur le Cantique, la composition des Homélies, l'exégèse du Cantique par Grégoire, la nature humaine de l'épouse, la doctrine spirituelle des homélies, puis le texte grec et la traduction ; une courte bibliographie précède le texte grec et la traduction. Celle-ci est munie de notes, assez irrégulièrement réparties, et sans doute trop rares au goût du recenseur. Le volume est complété par un index biblique. Le point essentiel du livre est donc la traduction ; en effet, le texte grec est repris presque à l'identique de l'édition de référence, qui n'a été modifiée que très ponctuellement, en une petite vingtaine de lieux, utilement recensés dans l'introduction (p. 90). Certaines de ces modifications reprennent des suggestions d'A. Rousseau. Il aurait été utile au lecteur, en ces différents lieux, de disposer des données de l'apparat d'H. Langerbeck et non du seul résumé qui en est fourni en note. Si on la compare avec celle du savant cistercien et infatigable traducteur que fut A. Rousseau⁵⁶, la traduction de M. Canévet est incontestablement plus précise et plus attentive aux détails du texte ; elle se lit cependant parfaitement bien, y compris en lecture continue et sans comparaison avec le texte grec. On notera ici et là quelques erreurs de détail, inévitables⁵⁷, mais le lecteur dispose maintenant d'une traduction fiable et précise, ce dont la traductrice doit être remerciée.

On ne peut malheureusement pas en dire tout à fait autant de l'apparat scientifique qui l'accompagne. Ainsi, pour la date du texte, l'article fondamental de J.-B. Cahill n'est pas cité⁵⁸, ce qui conduit à une interprétation floue des données relatives à la dédicataire de l'ouvrage, Oympias, et à l'ignorance du *terminus post quem* de 391 – ces données pourraient être discutées et contestées, mais elles devraient pour cela être mentionnées. De même, si l'article fondamental de F. Dünzl sur la comparaison de la *Vie de Moïse* et des *Homélie*s sur le Cantique est bien cité, mais ce n'est étrangement pas le cas de sa monographie tout aussi essentielle sur les *Homélie*s⁵⁹ ; il en va de même de l'étude de G. I. Gargano⁶⁰ – de nouveau, on peut être en désaccord ou trouver l'étude sans intérêt, mais il aurait été utile au lecteur de disposer d'une bibliographie plus complète sur le texte traduit. De manière plus ponctuelle, on aurait pu citer et utiliser, pour la place de Paul dans l'explication du Cantique et dans le processus d'ascension de l'homme vers Dieu, l'étude d'Y. de Andia sur ce thème⁶¹.

⁵⁴ Mariette CANEVET et Françoise VINEL, *Grégoire de Nysse, Homélie*s sur le Cantique des cantiques. I, *Homélie*s I-V, trad. Mariette CANEVET, intro. et notes Mariette CANEVET et Françoise VINEL, Paris, Éditions du Cerf (coll. « Sources chrétiennes », 613), 2021 ; 19,5 × 12,5, 399 p., 39 €. ISBN : 978-2-204-14034-8.

⁵⁵ Adelin ROUSSEAU, *Grégoire de Nysse, Homélie*s sur le Cantique des cantiques, Bruxelles (coll. « Donner raison », 23), 2008.

⁵⁶ Voir également *supra*, p. ***.

⁵⁷ Ainsi, p. 125, § 7, au lieu de « les divines Écritures », lire « les mots divins » (τῶν θεῖων ῥημάτων) ; Grégoire emploie immédiatement après γραφή pour parler de sa propre œuvre.

⁵⁸ J. B. CAHILL, « The Date and Setting of Gregory of Nyssa's commentary on the Song of Songs », *Journal of Theological Studies* 32 (1981), p. 447-460.

⁵⁹ Franz DÜNZL, *Braut und Bräutigam: die Auslegung des Canticum durch Gregor von Nyssa*, Tübingen (coll. « Beiträge zur Geschichte der biblischen Exegese », 32), 1993.

⁶⁰ Guido I. GARGANO, *La teoria di Gregorio di Nissa sul Cantico dei cantici. Indagine su alcune indicazioni di metodo esegetico* (coll. « Orientalia Christiana Analecta », 216), Roma 1981.

⁶¹ Ysabel DE ANDIA, « Moïse et Paul, modèles de l'expérience mystique chez Grégoire de Nysse et Denys l'Aréopagite », *Studia Patristica* 48 (2010), p. 189-204.

L'introduction, dans ses sections consacrées à l'exégèse du *Cantique* par Grégoire et à sa place dans la théologie spirituelle de l'auteur, fournit un guide très utile et très éclairant au lecteur, qui témoigne de la profonde connaissance qu'ont M. Canévet et F. Vinel de l'œuvre et de son auteur. Au contraire, les sections sur le contexte des homélies, leurs relations avec la tradition des commentaires sur le Cantique et celle sur l'histoire du texte sont malheureusement beaucoup moins satisfaisantes. Le contenu du commentaire d'Hippolyte est à peine mentionné – si Grégoire ne semble pas le connaître, il aurait été intéressant d'en montrer les écarts ; Origène est traité beaucoup trop rapidement et le choix de ne pas inclure une comparaison détaillée des exégèses de Grégoire et d'Origène en note, s'il est partiellement justifié dans l'introduction, est extrêmement dommageable pour le lecteur, qui perd ainsi tout moyen de situer l'exégèse nysséenne par rapport à son principal prédécesseur, à la fois source majeure d'inspiration et interlocuteur intellectuel dont les positions ne sont jamais reçues sans discussion par l'évêque de Nysse, comme l'a bien montré F. Dünzl. La section sur la tradition manuscrite et l'histoire du texte a fait le choix de juxtaposer une première présentation issue de l'introduction d'H. Langerbeck, qui reproduit entre autres son choix de manuscrits et la datation qu'il en propose, puis un bref rappel des remarques que j'avais formulées en 2018⁶². Il aurait mieux valu présenter une synthèse à jour, et corriger les erreurs flagrantes : ainsi le ms. Athèna, EBE, 448, date du X^e s. et non du XV^e s. – la date fautive de Langerbeck, héritée du catalogue de Sakkalion, a été corrigée depuis longtemps⁶³.

On ne peut qu'encourager la traductrice et sa collaboratrice à faire paraître au plus vite les deux volumes suivants, qui contiendront les homélies 6-15 et permettront ainsi au lecteur d'acquérir une vue d'ensemble de l'œuvre, si importante. On peut aussi espérer que l'annotation des volumes à venir sera un peu augmentée, et permettra entre autres au lecteur de mieux comprendre les relations complexes entretenues par l'explication de Grégoire avec celle d'Origène⁶⁴.

Apolinaire de Laodicée (?)

C'est une œuvre d'un tout autre genre, même si elle concerne aussi un livre de l'Ancien Testament, que j'envisagerai maintenant, et une œuvre d'attribution fort problématique. Andrew FAULKNER⁶⁵, professeur à l'Université de Waterloo (Canada) a fait paraître un épais volume consacré à la métaphore des Psaumes attribuée à Apolinaire de Laodicée. Le volume comprend une assez ample introduction, suivie du texte grec et de sa traduction anglaise ; il ne s'agit pas d'une nouvelle édition critique, mais d'un travail mené à partir de l'édition de 1912, comme l'auteur le dit clairement. La traduction est dépourvue de toute annotation. Cette paraphrase, transmise par moins de quarante manuscrits, la plupart fort récents – le plus ancien est datable du 13^e siècle, tandis que l'immense majorité des témoins remonte au plus tôt au 16^e siècle – a suscité depuis des décennies de nombreux débats sur son auteur (Apolinaire, ou un poète égyptien dépendant de Nonnos de Panopolis), sur sa date, mais moins sur la nature de la paraphrase poétique et sur sa portée littéraire et exégétique. Le présent volume demeure dans cette ligne, comme on le verra.

⁶² M. CASSIN, « D'Origène à l'édition de 1615 : sources et postérités des *Homélies sur le Cantique* de Grégoire de Nysse », dans G. MASPERO, M. BRUGAROLAS et I. VIGORELLI (éd.), *Gregory of Nyssa: In Canticum Canticorum: Analytical and Supporting Studies. Proceedings of the 13th International Colloquium on Gregory of Nyssa (Rome, 17-20 September 2014)*, Leiden, Boston (coll. « Supplements to Vigiliae Christianae », 150), 2018, p. 77-118.

⁶³ Voir les éléments donnés dans M. CASSIN, « D'Origène à l'édition de 1615 », p. 97.

⁶⁴ Peut-être la consultation de l'article suivant y aidera-t-elle : Franz DÜNZL, « Die Canticum-Exegese des Gregor von Nyssa und des Origenes im Vergleich », *Jahrbuch für Antike und Christentum* 36 (1993), p. 94-109.

⁶⁵ Andrew FAULKNER, *Apollinaris of Laodicea Metaphrasis Psalmorum*, Oxford, New York, Oxford University Press (coll. « Oxford Early Christian Texts »), 2020 ; 24 × 16, relié, XIII + 473 p., 120 £. ISBN : 978-0-19-959982-0.

Dans la première section de l'introduction, l'auteur cherche à montrer que la métaphore doit être attribuée à Apollinaire ; pour cela, il examine d'abord le témoignage supposé de Grégoire de Nazianze, dans la *Lettre* 101 à Clédonios, et secondairement dans la *Lettre* 102 au même. Il étudie ensuite les possibles liens de dépendance qui unissent les poèmes de Grégoire et la *Métaphore*, et ceux qui pourraient rapprocher la *Métaphore des Psaumes* et celle de l'évangile selon saint Jean par Nonnos de Panopolis. A. Faulkner conclut, de manière générale, qu'il est impossible de préciser ces dépendances et, quand ils existent, le sens de ces liens. Dans la section suivante, il considère l'adéquation (ou non) entre la christologie et la pneumatologie de la *Paraphrase* – et en particulier de son Prologue – et celles d'Apollinaire ; ces explications sont loin d'être toutes convaincantes, en particulier à propos des v. 40-41 du prologue et de la présentation des liens entre l'Égypte et le poète qu'ils contiennent. La discussion de l'identification du dédicataire, Markianos, ne permet d'aboutir à aucune conclusion, ni dans un sens ni dans l'autre. A. Faulkner propose de dater le texte dans les suites immédiates des décisions de l'empereur Julien sur l'enseignement, donc en 362-365. Dans la deuxième section, il replace le texte dans le contexte des paraphrases bibliques chrétiennes et juives et de la production poétique chrétienne dans l'Antiquité tardive, tandis que la troisième section se propose trois objectifs : replacer l'auteur dans la tradition poétique grecque, étudier sa technique de paraphrase et prendre en considération son exégèse – on relèvera en particulier l'étude de parallèles avec les *Homélies sur les Psaumes* d'Origène. La dernière section de l'introduction justifie brièvement le texte tel qu'il est édité ; l'auteur reconnaît avec sincérité qu'il reprend le texte de Ludwich (1912), en allégeant l'apparat et en consultant ponctuellement les manuscrits lorsqu'un doute apparaît. A. Faulkner a également utilisé les travaux de ses prédécesseurs, dont l'édition du Ps 21 par F. Gonnelli (1989) ; il propose six nouvelles conjectures (liste p. 58). L'éditeur écarte les titres métriques (de mètres variables) présents dans la tradition manuscrite, sans en donner aucune trace dans l'apparat, les considérant comme des interpolations plus tardives, sans non plus fournir de justification autre que l'absence d'uniformité métrique. L'auteur propose une liste mise à jour des cotes de manuscrits contenant la *Métaphore*, sans référence bibliographique ni aucun élément sur la datation ou l'histoire de ces livres. Leur étude permettrait sûrement de préciser le classement pour le moins vague de Ludwich. En outre, il aurait été plus qu'intéressant d'indiquer l'éventuelle attribution du texte à Apollinaire dans les différents témoins, puisqu'elle n'est pas systématique. Une brève section présente ensuite les principales « interpolations », ou plutôt les versions alternatives de Psaumes (1, 2, 136, 137) ou de vers qui figurent dans tel ou tel témoin.

Le texte grec, qui est donc pour l'essentiel celui de Ludwich (1912), est accompagné par un apparat restreint, ainsi que par le texte des Psaumes dans l'édition de Rahlfs (1931). Il est accompagné d'une traduction anglaise, mais totalement dépourvu de toute annotation, quel qu'en soit l'objet. On ne peut que regretter ce fait : il aurait été éminemment utile de commenter au moins la méthode de paraphrase et le rapport au texte biblique, d'une part, et d'autre part la langue poétique employée ainsi que les particularités métriques. Le livre est complété par une bibliographie et deux index (lieux cités ; index général, qui est presque uniquement un index des noms propres).

La bibliographie fournie et utilisée n'est pas exhaustive⁶⁶, et on regrette vivement que l'étude des modalités de composition de la paraphrase, de son écriture poétique, n'aient pas fait l'objet d'un commentaire plus développé, synthétique ou analytique.

⁶⁶ Il aurait fallu, par exemple, mentionner aussi deux études de Marco UGENTI : « La "Protheoria" della *Metafrasi dei Salmi*: traduzione e note di commento », dans *Auctores nostri: studi e testi di letteratura cristiana antica*. 2, Bari, 2005, p. 205-218 ; « La parafrasi del Salmo 1 nella *Metafrasi dei Salmi* attribuita ad Apollinare e nel Carme 7 di Paolino di Nola: due tecniche a confronto », *Rudiae: Ricerche sul Mondo Classico* 20-21 (2008), p. 339-356 (repris dans M. E. CONSOLI (éd.), *Società diritto letteratura nel tardoantico: atti della I Giornata di*

Revenons un instant sur le principal témoignage cité par A. Faulkner en faveur d'une attribution de la *Métaphrase* à Apollinaire : il s'agit d'un passage de la *Lettre* 101 à Clédonios de Grégoire de Nazianze (§ 73). L'interprétation qu'en fournit l'auteur ne va pas sans difficulté, mais elle a été contestée récemment par un recenseur dont les propositions me semblent pour le moins contestables⁶⁷. Il s'agit du sens de deux termes, dont le premier est discuté par l'un et l'autre auteur. Tout d'abord, ψαλτήρια : A. Faulkner le traduit par « psautier », ce que rejette K. Lygouris, qui considère que seul le sens d'« instrument de musique » est attesté. Or l'interprétation proposée par K. Lygouris dans sa recension est incompatible avec la suite du texte, où Grégoire dit καὶ ἡμεῖς ψαλμολογήσομεν καὶ πολλὰ γράψομεν καὶ μετρήσομεν. En outre, le terme désigne aussi, clairement, y compris au pluriel, le livre du Psautier⁶⁸. En revanche, le sens d'ἀντιφθέγγομαι aurait dû être serré de plus près par A. Faulkner : le terme indique soit la contradiction (voir *LSJ*), soit, en contexte liturgique, la réponse chantée (antiphonée), et non la simple réponse, comme le veut l'auteur. Le sens de réponse chantée, écarté par A. Faulkner comme un sens possible mais peu probable ou *a fortiori* (p. 4 et n. 18), paraît être le sens qui s'impose ici⁶⁹. Aussi le texte de Grégoire de Nazianze peut-il effectivement renvoyer au texte que nous connaissons comme *Métaphrase* ; dans ce cas, il confirmerait l'attribution à Apollinaire. Le débat en la matière est donc loin d'être terminé, et demanderait à être nourri avec des arguments plus nombreux et plus précis.

Si ce livre ne fournit donc ni l'étude décisive sur l'attribution de la *Métaphrase* qu'on attend depuis longtemps, ni une édition critique définitive, ni un commentaire ou une annotation d'ensemble, il a le mérite d'offrir une traduction du texte en langue moderne, un texte grec revu et une introduction riche, même si elle est imparfaite ou incomplète. On peut espérer que cette publication fera progresser les recherches sur ce texte d'abord difficile, voire ingrat.

Isidore de Péluse

Dans le Bulletin de 2018, j'avais présenté le troisième volume de l'édition des *Lettres* d'Isidore de Péluse, paru dans la collection Sources chrétiennes et publié, après le décès de Pierre Éviéux, par Nicolas Vinel⁷⁰. C'est un tout autre genre de livre dont il s'agit aujourd'hui à propos du même auteur : dans sa thèse de doctorat, soutenue en 2018-2019 à l'Université de Munich (faculté de théologie catholique), Stefan BERCKMÜLLER a en effet étudié

Studio (30 ottobre 2008), Galatina [coll. « Pubblicazioni del Dipartimento di Studi Storici dal Medioevo all'Età contemporanea / Università degli Studi di Lecce. Saggi e ricerche », 89], 2011, p. 79-93).

⁶⁷ Konstantinos LYGOURIS, « Apollinaris of Laodicea: *Metaphrasis Psalmorum* », *Bryn Mawr Classical Review* 2021.05.26 (en ligne : <https://bmcr.brynmawr.edu/2021/2021.05.26/>, consulté le 19/05/2021).

⁶⁸ Voir en outre CONSTANTIN EMPEREUR (?), *Oratio ad coetum sanctorum*, 12, 4, ὕμνοι δὴ μετὰ ταῦτα καὶ ψαλτήρια καὶ εὐφημῖαι καὶ πρὸς τὸν πάντων ἐπόπτην ἔπαινος ; voir aussi EUSEBE DE CESAREE, *In Psalmos*, 473C, ἐπειδὴ τὸ τέλος τοῦ πάθους τοῦ Σωτηρίου ὕμνων καὶ ψαλτηρίων, καὶ ᾠδῶν μετεῖχε τῆς τε ἀναστάσεως αὐτοῦ ἔνεκα καὶ τῆς σωτηρίας τῶν δι' αὐτῆς λελυτρωμένων. DIODORE DE TARSE, *In Psalmos*, VII, 14b, Ἔνια τῶν ψαλτηρίων ἔχει « τοὺς καιομένους ἐξείργασατο », qui désigne ici le livre des Psaumes ; ISIDORE DE PELUSE, *Ep.* 566, 3-5, ὅπερ ἐν τοῖς παλαιοῖς Ψαλτηρίοις κείμενον, ἐν τισὶ τῶν νέων ὡς ἀπερινόητον ἴσως οὐκ ἐνεγράφη ; HESYCHIUS DE JERUSALEM, *Prooemium in psalterium*, 157, 3-5, Ταῦτα, ὡς προεῖπον, διηγήσαντό τινες τῶν συγγραφέων, ὡς καὶ ἐν τισὶ τῶν ψαλτηρίων εὕρισκονται ἐγκείμενα ταῦτα ὑπ' ἐκείνων ἐκδοθέντα, etc.

⁶⁹ Voir, au sujet de l'usage des psaumes et des hymnes à l'époque, en particulier en contexte polémique, Philippe. BERNARD, « La dialectique entre l'hymnodie et la psalmodie, des origines à la fin du VI^e siècle : bilan des connaissances et essai d'interprétation », *Rivista internazionale di Musica sacra* 26 (2005), p. 11-165, qui ne cite cependant pas ce passage de Grégoire de Nazianze, dans la mesure où il ne mentionne que le Psautier. Le passage n'est pas non plus pris en compte dans J. MCKINNON, *Music in Early Christian Literature*, Cambridge 1987 (trad. fr. Turnhout, 2006).

⁷⁰ Voir *Rev. Sc. ph. et th.* 102 (2018), p. 323-325.

l'interprétation de l'Écriture et l'usage des images dans l'ensemble de la correspondance d'Isidore⁷¹. Il propose ici une version revue de cette thèse.

Le livre comporte cinq sections de longueur et de fonction très inégales. La première présente l'ensemble du dossier d'Isidore de Péluse, tant pour la transmission et l'édition de ses *Lettres*, seule œuvre conservée ou réellement attestée, que pour la question non moins difficile de l'identification de leur auteur et de son existence historique. La seconde section, très brève, rappelle à grands traits les études antérieures et précise l'objectif de cet ouvrage. Ce sont les troisième et quatrième chapitres qui constituent proprement le corps de l'ouvrage. Le troisième est consacré aux fondements théoriques de l'exégèse d'Isidore et à la présentation de sa (ou ses) méthode(s) exégétique(s). L'auteur cherche entre autres à situer Isidore entre les deux pôles traditionnels de l'exégèse antique, Antioche et Alexandrie, mais adopte aussi une approche fondée sur la terminologie proposée par F. M. Young pour analyser les différents niveaux et types d'exégèse. Le quatrième chapitre occupe plus de la moitié du livre ; il est consacré à une analyse systématique de toutes les lettres où figurent une exégèse ou l'usage d'images, au sein du corpus isidorien. L'auteur s'est appuyé sur un recensement complet des lettres de ce type, dont il cite et traduit tous les extraits qui entrent dans le cadre de son enquête. Cette quatrième section offre donc au lecteur un florilège isidorien autour du thème de l'Écriture – on aurait souhaité que le texte grec, souvent cité, figure toujours aux côtés de la traduction allemande. Ces exemples sont présentés et classés de manière thématique, en distinguant une exégèse au niveau du texte et une autre qui transpose le texte biblique, et l'auteur décline différents aspects pour chaque niveau (parénèse, doctrine, explication des faits, incitation morale et ascétique, etc.). Une courte conclusion constitue la dernière section et récapitule les acquis du livre. Bibliographie et index complètent l'ouvrage – un index des notions et thèmes aurait sans doute été utile également, en complément de l'index des noms propres, des citations bibliques et des citations d'Isidore.

Après avoir rappelé les débats qui ont agité en particulier le XX^e siècle autour du corpus des *Lettres* transmises sous le nom d'Isidore, S. Berkmüller adopte clairement la position défendue par P. Évieux : Isidore est un personnage historique, qui a vécu à la fin du IV^e et dans la première moitié du V^e siècle à Péluse et dans ses environs ; il a terminé sa vie comme ascète à proximité de Péluse, a été prêtre mais non évêque. L'auteur nuance cependant l'interprétation de son prédécesseur en proposant que le corpus actuel ait été rassemblé et constitué à partir des archives (*Nachlass*) d'Isidore, par des gens de son entourage, et non sans interventions rédactionnelles, qui ont entre autres conduit à priver les lettres de nombreux éléments concrets. Si les hypothèses d'U./R. Riedinger, qui voyait dans les *Lettres* une forgerie effectuée à Constantinople à partir d'un simple collage de textes préexistants, dont les *Hypotyposes* perdues de Clément d'Alexandrie, sont écartées à juste titre, il me semble que la question de la nature du texte et de ses sources est trop rapidement considérée comme réglée. En effet, comme d'autres l'ont déjà rappelé, l'ancrage concret de cette supposée correspondance est extrêmement limité et il est difficile de ne pas se demander s'il ne s'agit pas plutôt d'un texte composé sous formes de lettres, dont Isidore n'est que le prête-nom. J'avais proposé en ce sens, en 2018, de rapprocher cette collection de celle du pseudo-Nil. L'enquête de S. Berkmüller ne répond pas pleinement à cette question – mais ce n'était pas son objet principal. La mise en évidence d'un profil exégétique et littéraire, s'il contribue à réfuter la position extrême de Riedinger, qui ne voyait dans la correspondance isidorienne qu'un collage d'extraits de provenances diverses, ne suffit pas à caractériser la nature du corpus, non plus que son origine géographique et temporelle. Le seul témoignage de Sévère d'Antioche au sujet du prêtre de Péluse paraît en effet trop isolé, et les rapprochements

⁷¹ Stefan BERKMÜLLER, *Schriftauslegung und Bildgebrauch bei Isidor von Pelusium*, Berlin, Boston, de Gruyter (coll. « Arbeiten zur Kirchengeschichte », 143), 2020 ; 23,5 × 15,5, relié, IX + 291 p., 99,95 €. ISBN : 978-3-11-068593-0.

suggérés par P. Évieux à partir de la correspondance bien fragiles. En effet, dans la mesure où S. Berkmüller conclut qu'Isidore n'est pas original dans sa conception de l'Écriture et ne fait pas usage d'un vocabulaire technique qui permettrait de le caractériser et de l'individualiser, il est difficile d'utiliser son étude pour préciser son ancrage géographique et temporel ; sans doute, en revanche, la thèse de l'unicité d'auteur sort-elle renforcée de cette enquête.

L'étude de S. Berkmüller est globalement bien fondée et appuyée sur une connaissance directe du texte grec et de la littérature secondaire, même si on pourrait combler encore quelques manques en ce domaine⁷². Elle rappelle également la nécessité qu'il y a à éditer l'ensemble de la correspondance d'Isidore, et à le faire en prenant en compte toutes les traductions anciennes conservées. Si le livre ne fournit pas une réponse définitive à la question de l'origine des *Lettres* et de l'identité de leur auteur, mais plutôt un argument supplémentaire en faveur de la thèse de P. Évieux, à laquelle S. Berkmüller apporte cependant quelques aménagements, il propose une intéressante lecture transversale du corpus des *Lettres* à travers un sujet essentiel, le rapport à l'Écriture. Sans doute l'ouvrage garde-t-il encore quelques traits qui trahissent sa forme d'origine, mais il se révèle, même en l'état, fort utile.

Cyrille d'Alexandrie

Restons sinon en Cyrénaïque, du moins à Alexandrie, avec l'un des correspondants du corpus isidorien. Après le livre d'Hauna T. Ondrey consacré en 2018 à une lecture comparée des commentaires sur les petits prophètes de Cyrille d'Alexandrie et de Théodore de Mopsueste⁷³, un autre livre est paru qui traite cette fois des commentaires sur les petits prophètes et sur Isaïe du seul Cyrille d'Alexandrie ; il s'agit de la reprise d'une thèse de doctorat soutenue en 2014 par Dimitrios Zaganas à l'École pratique des hautes études⁷⁴. Cet ample ouvrage est formé de trois parties, après une brève introduction. La première, intitulée « Cyrille exégète alexandrin », cherche à situer Cyrille dans la continuité de ses prédécesseurs au sein de la tradition exégétique alexandrine, et en particulier par rapport à Origène. Après un premier chapitre sans titre, qui présente le *De adoratione et cultu in spiritu et ueritate* et les *Glaphyres*⁷⁵, puis dresse un premier panorama, rapide, des exégètes qui ont précédé Cyrille, tant pour les Douze prophètes que pour Isaïe, l'auteur consacre deux chapitres aux relations de Cyrille à Origène à propos du métier de grammairien (mais aussi de l'obscurité biblique) puis du rapport à l'allégorie. Une deuxième partie, plus de deux fois plus longue, s'attache à mettre en évidence les transformations de la supposée tradition exégétique alexandrine dans la pratique de Cyrille, à travers les chapitres suivants : le premier, sans titre, s'attache à la théorie de l'exégèse proposée par Cyrille ; les deux suivants concernent l'*historia* et la *théoria* dans les commentaires de l'évêque d'Alexandrie, termes de Cyrille que le commentateur reprend pour rassembler l'étude du sens historique et littéral, d'une part, et des différentes facettes du sens figuré, d'autre part. Ces deux chapitres s'appuient sur de nombreux exemples et sur l'étude de textes pris aux divers commentaires, mais aussi sur la confrontation entre l'exégèse de Cyrille et celles d'autres auteurs (Origène, Didyme, Jérôme et les Antiochiens, par exemple, pour l'épisode du mariage d'Osée ; Eusèbe à propos de la portée eschatologique d'Isaïe, ou Didyme pour Za 1-6). La troisième partie, formée d'un seul chapitre, concerne les sources de Cyrille et envisage successivement Jérôme, Eusèbe, Origène (*In Ionam*), Athanase, Théophile d'Alexandrie, Isidore de Péluse. Une conclusion rassemble les principaux traits de ce que l'auteur définit comme une exégèse alexandrine post-

⁷² Par exemple, pour Léonce de Byzance, le recours à l'édition de B. Daley (Oxford, 2016), aurait permis d'ajouter la citation de la *Lettre* 303 par cet auteur.

⁷³ Voir *Rev. Sc. ph. et th.* 103 (2019), p. 183-186.

⁷⁴ Dimitrios ZAGANAS, *La formation d'une exégèse alexandrine post-origénienne. Les Commentaires sur les Douze Prophètes et sur Isaïe de Cyrille d'Alexandrie*, Leuven, Paris, Bristol, Peeters (coll. « Traditio Exegetica graeca », 17), 2019 ; 24,5 × 16,5, relié ; xvi + 426 p., 115 €. ISBN : 978-90-429-3826-7.

⁷⁵ Voir *Rev. Sc. ph. et th.* 104 (2020), p. 346-348, pour la présentation du texte et de sa traduction anglaise.

origénienne et revient sur les commentaires de Cyrille dans leurs rapports aux juifs, aux païens et aux « hérétiques ». Deux tableaux présentent la répartition des livres bibliques commentés (Isaïe et Douze prophètes) dans les différents livres et sections des commentaires de Cyrille ; une bibliographie, très courte, et des index complètent le livre.

L'ouvrage de D. Zaganas a le grand mérite de donner une image articulée et documentée de l'explication des textes prophétiques par Cyrille d'Alexandrie dans ses commentaires sur Isaïe et sur les Douze prophètes, tout en mettant en perspective cette exégèse avec celle que le même auteur donne du Pentateuque dans le *De adoratione* et dans les *Glaphyres*, même si c'est d'une manière plus succincte, comme de juste, de même que par rapport au prologue de son *In Psalmos*, connu seulement par l'intermédiaire des chaînes exégétiques. Le tableau qu'il trace de la position exégétique de Cyrille pourrait être résumé ainsi : il hérite d'Origène et d'Eusèbe de Césarée une attention à la lettre du texte, abordée y compris par l'intermédiaire des outils du grammairien (étymologie, *realia*, histoire, etc.), et une explication qui ne s'arrête pas au sens historique de l'Ancien Testament, mais y cherche un sens chrétien, tant typologique que plus largement moral et spirituel. Cependant, cet héritage serait marqué par une connaissance de la critique antiochienne contre les positions d'Origène : Cyrille abandonne presque totalement le terme d'allégorie, au profit de celui de *thêôria*, refuse une lecture des Prophètes qui y verrait partout une annonce du Christ – mais conserve une lecture messianique de certains passages – et rejette la lecture typologique totale de certains personnages, comme Jonas, abandonne l'affirmation du caractère absurde ou incompréhensible de la lettre de certains passages, justification d'une lecture allégorique, etc. Autrement dit, l'exégèse cyrillienne puiserait aux deux héritages, ou plutôt constituerait une étape ultérieure de la tradition alexandrine, qui prendrait en compte les reproches les plus importants qui lui ont été faits. Cependant, étrangement, dans son étude des sources de Cyrille, D. Zaganas affirme assez nettement que Cyrille ne connaît pas directement les textes antiochiens critiques d'Origène et qu'il s'appuierait plus largement sur la connaissance d'une tradition de critique, non sur des textes déterminés.

La lecture de ce riche ouvrage est donc intéressante et stimulante ; la forme du livre, pourtant, n'aide pas le lecteur, car le plan adopté conduit à de nombreuses redites et la langue est trop souvent imparfaite, allant du manque d'idiomatisme à la faute. On garde, au terme de la lecture, quelques questions : jamais l'auteur ne discute vraiment ce qu'il entend par tradition alexandrine (ou antiochienne), malgré les nombreuses remises en cause récentes de ces deux notions. Or Origène a œuvré largement en Palestine, et Eusèbe de Césarée, dont D. Zaganas montre l'importance pour Cyrille, en particulier dans son commentaire d'Isaïe, n'a jamais résidé à Alexandrie. Sans doute Didyme l'Aveugle et Piérius d'Alexandrie sont-ils, eux, alexandrins ; toutefois, D. Zaganas montre bien comment Cyrille soit les ignore largement (Didyme), soit les réfute (Piérius). Le lecteur est donc dubitatif devant l'affirmation d'une tradition alexandrine, fut-elle post-origénienne. De ce point de vue, l'ouvrage d'H. A. Ondrey était plus satisfaisant dans la discussion fine des dénominations et du contenu des exégèses. En revanche, D. Zaganas montre clairement que l'hypothèse d'une dépendance de Cyrille à Jérôme est illusoire et repose soit sur une méconnaissance de tout ou partie de l'héritage d'Origène (et entre autres du *Commentaire sur Isaïe* d'Eusèbe, dont la première édition intégrale remonte seulement à 1975), soit sur une surinterprétation des données disponibles. Les rencontres entre les deux auteurs sont beaucoup plus rares et beaucoup moins significatives qu'on a bien voulu le dire et l'écrire. On relèvera aussi qu'il rejette l'hypothèse d'une influence exégétique d'Isidore de Péluse sur Cyrille, et donc également l'hypothèse qui voit en lui un maître de Cyrille. On ne peut que s'accorder, sur ce point, avec l'auteur, et peut-

être pousser plus loin encore l'interrogation, devant les doutes qui persistent, malgré le plaidoyer de P. Évieux, sur la réalité du personnage d'Isidore⁷⁶.

Voilà donc un livre riche et utile, sans doute trop foisonnant, parfois aussi trop répétitif, mais qu'on aurait tort de négliger pour autant. On ne peut que regretter qu'il ait paru trop rapidement après le livre d'H. A. Ondrey pour pouvoir en tenir compte et en discuter les conclusions. Il reste à souhaiter que les différents commentaires bibliques de Cyrille, en particulier vétero-testamentaires⁷⁷, bénéficient rapidement d'éditions critiques et de traduction dans l'une ou l'autre des langues modernes.

Théodoret de Cyr

Passons maintenant du côté du monde dit « antiochien », avec Théodoret de Cyr, cette fois dans le domaine hérésiologique. Quand on sait le temps et l'énergie intellectuelle que demande la réalisation d'une édition critique, on ne peut retenir son admiration devant la publication quasi simultanée de deux éditions critiques par un même homme : Benjamin Gleede, outre son volume autour d'un pseudo-Justin, présenté plus bas⁷⁸, a en effet fait paraître, la même année, la première édition critique du texte généralement connu sous le titre de *Compendium des fables hérétiques*, de Théodoret de Cyr (CPG 6223), accompagnée de celle d'un texte pseudépigraphe, *Contre Nestorius à Sporakios* (CPG 6286), dans la collection des Griechischen christlichen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte⁷⁹.

Du premier traité, on attendait depuis longtemps de disposer d'une édition fiable, qu'a réalisé B. Gleede ; le premier point consiste à en corriger le titre reçu, puisqu'il faudrait plutôt comprendre, au vu du contenu, de diverses formulations internes de l'auteur et des titres individuels des cinq livres, *Distinction du mensonge et de la vérité, abrégé des mauvaises fables hérétiques et résumé des doctrines divines*. L'abrégé des fables hérétiques correspond en effet aux quatre premiers livres, le résumé des doctrines au cinquième. Après la discussion du titre, l'introduction propose une utile étude d'ensemble de l'œuvre, qui la situe dans l'usage que fait Théodoret des références hérésiologiques dans le cadre des controverses christologiques contemporaines et en analyse le contenu ainsi que la méthode. La datation du traité doit s'appuyer sur des éléments internes, relatifs en particulier aux affaires les plus récentes, autour d'Eutychès, et sur le ton adopté ; B. Gleede argumente en faveur d'une rédaction pendant ou juste après le concile de Chalcédoine. L'éditeur consacre également une section de l'introduction au texte biblique dont témoigne le traité, ainsi qu'aux techniques de citation ; l'analyse minutieuse qui est menée conduit à l'hypothèse de citations à partir de sources multiples, dont chacune doit être étudiée dans son contexte immédiat, sans chercher à reconstituer un texte biblique unique et cohérent, qui est ici hors de propos. L'autre moitié de l'introduction est consacrée à la justification de l'édition, qui s'appuie sur six témoins complets, six témoins partiels, et sur la tradition indirecte, assez abondante (chaînes ; florilèges doctrinaux – ou plutôt *panoplies dogmatiques*, ces recueils byzantins doctrinaux et hérésiologiques ; traités hérésiologiques ; compilation *De trinitate* attribuée à Théodoret, étudiée et éditée naguère par J.-N. Guinot). La tradition du texte est compliquée par la présence d'un faux, œuvre d'un chalcédonien pendant la querelle des trois chapitres, dans la première moitié du VI^e siècle, le *Contre Nestorius à Sporakios*, qui est inséré, en tout (S, Città

⁷⁶ Voir *supra*, p. ***-***.

⁷⁷ Pour le *Commentaire sur Jean*, voir la nouvelle édition et traduction française signalée dans *Rev. Sc. ph. et th.* 103 (2019), p. 179-182, et l'édition critique du premier livre du *De adoratione* par B. Villani, que je présenterai dans le prochain Bulletin.

⁷⁸ Voir *infra*, p. ***-***.

⁷⁹ Benjamin GLEEDE, avec la collaboration de Jonathan BIELER, *Theodoret von Kyros, Unterscheidung von Lüge und Wahrheit: Abriss über die üblen Märchen der Häretiker, Zusammenfassung der göttlichen Lehrsätze. Anhang: Pseudo-Theodoret, Gegen Nestorius an Sporakios*, Berlin, Boston, De Gruyter (coll. « Griechischen christlichen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte », NF. 26), 2020 ; 24,5 × 17,5, relié, VIII + 229 p., 99,95 €. ISBN : 978-3-11-067136-0.

del Vaticano, BAV, Vat. gr. 2210 ; en deux segments séparés) ou partie (quatre témoins) dans le texte de la *Distinction*. B. Gleede en fournit une rapide analyse et une édition séparée ; on notera que son titre le rattache, artificiellement, au personnage officiel, consul en 452, à qui est dédiée la *Distinction*.

La justification de l'édition et le classement des manuscrits sont menés avec soin et méthode, ainsi qu'avec une certaine prudence, en particulier du fait de rapprochements fautifs entre certains témoins dont l'interprétation n'est pas aisée (polygenèse des fautes ou apparentements, etc.). En effet, si une branche est nettement caractérisée, les trois autres manuscrits (S ; M, Moskva, GIM, Sinod. gr. 368 ; At, Athènes, EBE, 2429) sont plus difficiles à situer les uns par rapport aux autres et B. Gleede adopte finalement une position prudente. Seuls deux témoins, dont l'un est partiel, peuvent être éliminés comme des copies directes de manuscrits conservés. On notera toutefois un léger écart entre le stemma tracé (p. 54), où S, M et At remontent indépendamment à Ω , et le texte de l'introduction, qui les réunit sous le titre « α -Text » et les considère comme une branche unifiée, opposée à β ; c'est en tout cas le texte de ce groupe S, M, At, et en particulier celui de S, que privilégie l'éditeur. Chaque livre est pourvu d'une division en chapitre, dont l'éditeur ne discute qu'en passant (p. 64) la forme d'origine et l'authenticité auctoriale ; ces *kephalaia* figurent à la fois au début de chaque livre et dans le corps du texte, mais apparemment sans numérotation. Le lecteur aurait aimé en savoir davantage sur ce point, entre autres en comparaison avec les autres œuvres de Théodoret qui sont pourvues d'une telle structure. Sur le manuscrit de Wrocław, qui semble perdu, il aurait été utile de compléter la bibliographie, en mentionnant en particulier un article de M. Sosower⁸⁰, qui situe plus précisément le ms. Redhinger 240 comme une copie du Vat. gr. 624 (V), pour ce qui est de l'*Éranistès* – le ms. de Yale étudié par Sosower ne contient pas la *Distinction*, contrairement à son modèle, le Redhinger 240.

L'édition proprement dite est pourvue d'un appareil critique, ainsi que d'un autre qui mêle sources, en particulier bibliques, et parallèles. Il aurait d'ailleurs été utile de distinguer l'apparat biblique de celui des sources et parallèles, et de disposer d'une liste des abréviations utilisées dans l'apparat et des éditions citées – et non d'un simple renvoi aux listes des dictionnaires, surtout lorsque le texte de ces parallèles est cité. On y trouve même parfois des remarques grammaticales (voir par ex. p. 142, l. 16). Ce riche appareil révèle quelques surprises, ainsi d'un rapprochement avec un extrait du *Commentaire au Timée* de Porphyre (fgt 51 Sodano) à propos du caractère non inengendré des mauvais démons. L'ouvrage comporte également divers index : citations bibliques, autres auteurs importants (!), noms propres. On n'y trouve cependant pas trace du contenu de l'apparat des sources et parallèles, y compris lorsqu'y figurent des citations directes. C'est en particulier le cas pour le traité pseudépigraphe *Contre Nestorius à Sporacios*, dont les occurrences ne sont en outre pas signalées comme telles dans l'index biblique. Il aurait été souhaitable que le travail éditorial soit poussé un peu plus loin sur ce point, d'autant que les sources utilisées et citées par le petit traité ne sont pas sans intérêt (Basile de Césarée, Grégoire de Nazianze, allusions cyrilliennes, mais aussi citations et allusions à des textes de Nestorius).

On dispose donc maintenant, grâce à ce volume de B. Gleede – rappelons aussi la part prise à ce travail par J. Bieler, responsable d'une part importante des collations et corrections, comme le rappelle la préface – d'un outil solide pour étudier en détail le contenu et la méthode de ce traité de Théodoret et, secondairement, du faux qui lui a été adjoint contre Nestorius. On ne peut que remercier l'éditeur d'avoir fait œuvre si utile.

⁸⁰ Mark L. SOSOWER, « A New Manuscript of Theodoret in the Beinecke Library », *The Yale University Library Gazette* 66 (1992), p. 126-135.

Pseudo-Justin

Les textes transmis, en tout ou partie, sous le nom de Justin Martyr sont nombreux et divers. C'est trois collections de ce genre que le volume de Benjamin Gleede donne à lire en édition critique⁸¹. Connues sous les titres *Quaestiones gentilium ad christianos* (CPG 1088), *Quaestiones contra gentiles de relatis* et *Capita contra theopaschitas* – les deux dernières ne figurent pas dans la CPG – ces trois œuvres sont encore, ou auraient été à l'origine, des collections de questions et réponses. Toutes trois proviendraient d'un même auteur, nestorien de langue grecque, et auraient été composés entre 480 et 520, soit à une date très éloignée de celle du Justin historique. Appartiendraient au même groupe, avec la même origine, trois autres textes : *Confutatio Aristotelis* (CPG 1086), *Quaestiones christianorum ad gentiles* (CPG 1087), ainsi que les *Quaestiones et responsiones ad orthodoxos* (CPG 6285), comme l'avait proposé dès 1901 Adolf von Harnack. Si la plupart de ces textes ont déjà reçu une édition, plus ou moins satisfaisante, les *Quaestiones contra gentiles de relatis* et les *Capita contra theopaschitas* étaient jusqu'ici inédits⁸². Les trois textes édités dans le volume, à en croire B. Gleede, étaient à l'origine tous munis d'une préface et consistaient chacun en une collection de questions et réponses. Ils sont cependant parvenus jusqu'à nous dans des formes variables, marquées par des mutilations et des réécritures, plus ou moins amples.

L'édition proprement dite des trois textes, qui occupe moins de la moitié du volume (les textes font respectivement 16, 13 et 8 pages), s'appuie sur un nombre fort limité de témoins : trois pour les deux premiers, un seul pour le dernier texte. Elle est accompagnée d'un appareil critique et d'un appareil des sources et parallèles, qui est riche mais n'est pas toujours de lecture aisée. Un index des lieux cités et un index des noms propres complètent le livre.

Il s'ouvre par une ample introduction, qui envisage successivement, l'auteur, la datation, le contenu et la structure de chacun des trois textes, la tradition (manuscrits et tradition indirecte), avant de fournir les principes d'édition. Toute la première partie de l'introduction, sur l'unité d'auteur du corpus, sa situation doctrinale et sa datation, a également fait l'objet d'une publication du même auteur en anglais, sous une forme légèrement différente dans un volume collectif récent, que je présenterai dans le prochain Bulletin⁸³. Les *Quaestiones gentilium ad christianos*, sont divisées en 11 questions et réponses, dont la 11^e est particulièrement longue et articulée. Elles sont précédées d'un premier énoncé des mêmes questions et d'une forme d'introduction. Comme leur titre grec l'indique, elles portent sur l'incorporel, Dieu et la résurrection des corps (1-4 incorporel, 5-9 Dieu, 10-11 résurrection). La présentation en est très technique, appuyée sur syllogismes et définitions. Les *Quaestiones contra gentiles de relatis* sont munies d'une préface, attestée par une part seulement de la tradition manuscrite, et comptent 21 questions, dont la dernière échappe de nouveau au rythme d'ensemble, puisqu'il s'agit non plus de questions des Grecs aux chrétiens, mais des chrétiens aux Grecs. Elles portent sur les thèmes suivants : relations entre Dieu et Verbe, entre Père et Fils, entre vieux et jeune, entre Dieu et le monde (1-6), entre bien et mal (7-9), théologie du langage (11-12), Création et éternité (13-14), bien et mal, de nouveau (15-16), perfection du monde (17), Dieu et création (18-20), avant la série d'aporées du chrétien au

⁸¹ Benjamin GLEEDE, *Ps-Justinus Martyr, Philosophische Erotapokriseis und theologische Kapitel. Quaestiones gentilium ad Christianos, Quaestiones contra gentiles de relatis, Capita contra theopaschitas*, Berlin, Boston, De Gruyter (coll. « Die Griechischen Christlichen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte », N.F. 29), 2020 ; 24,5 × 17,5, relié, LIX + 47 p., 69,95 €. ISBN : 978-3-11-071593-4.

⁸² Le projet initial incluait également l'édition des *Quaestiones et responsiones ad orthodoxos*, par Peter Tóth, mais B. Gleede n'a finalement pas attendu ce collègue. On ne sait, en revanche, pourquoi l'édition des autres textes n'a pas été réalisée dans le même volume.

⁸³ Benjamin GLEEDE, « The Ps.-Justinian Corpus of Erotapokriseis and Apologetical Treatises. In Search of an Author and a Historical Setting », dans B. DEMULDER et P. VAN DEUN (éd.), *Questioning the World: Greek Patristic and Byzantine Question-and-Answer Literature*, Turnhout (coll. « Lectio », 11), 2021.

païen. Les *Chapitres contre les théopaschites* sont, en leur état actuel, formé d'une série de définitions, d'apories et d'arguments théologiques.

Le témoin manuscrit principal est un manuscrit de provenance athonite aujourd'hui à Moscou, GIM, Sinod. gr. 394, copié pour Aréthas de Césarée en 932. Il contient les trois textes édités ici, anonymes. Le Paris, BnF, grec 450, daté de 1363, célèbre corpus des œuvres de Justin (et du Pseudo-Justin), ne contient que le premier texte ici édité. Sont également utilisés trois autres manuscrits (outre les *descripti* que je ne rappelle pas ici) : Città del Vaticano, BAV, Vat. gr. 1097, 15^e s. (*Quaestiones gentilium ad christianos*) ; Escorial, Real biblioteca, X.II.12 et Roma, Bibl. Casanatense, 1357 (16^e s., atelier de Darmarios, *Quaestiones contra gentiles de relatis*, dont ils ont seuls conservé le prologue). L'auteur a également enquêté sur les rares citations et allusions connues. Selon B. Gleede, l'archétype de la tradition comportait déjà les textes dans un état remanié et/ou mutilé, avec déplacement de questions ou d'éléments de réponse, lacunes, etc.

Si l'apparat des sources et parallèles fournit déjà de premiers éléments de commentaire, de même que la première partie de l'introduction, il est évident qu'il faudra traduire et commenter en détail ces textes pour les exploiter pleinement, les mieux situer dans leur contexte d'écriture et approfondir leur compréhension. Le présent volume, avec deux éditions *princeps*, offre déjà un très utile moyen d'approcher ces textes, en attendant de plus amples études : il convient donc de remercier chaleureusement son éditeur, en souhaitant qu'il donne rapidement, seul ou en collaboration, les autres textes attribués au même auteur.

Auteurs latins du IV^e au VI^e siècles

Chromace d'Aquilée

Parmi les auteurs chrétiens latins de la fin du IV^e et du début du V^e siècle, Chromace, évêque d'Aquilée de 388 à 408 environ, n'est sûrement pas le plus célèbre, surtout si l'on rapproche de lui ses contemporains et amis Jérôme de Stridon et Rufin d'Aquilée. En effet, son œuvre a été transmise pour l'essentiel de manière anonyme ou sous des noms d'emprunts, qui plus est souvent de manière fragmentée, voire réécrite. Marianna CERNO a réalisé, dans deux épais volumes de la collection *Fonti per la storia della Chiesa in Friuli. Serie medievale*, une riche étude de la transmission des sermons de Chromace et une nouvelle édition de ceux-ci⁸⁴. Le premier de ces deux volumes fournit la justification de l'édition, qui figure seule dans le deuxième volume, avec une traduction italienne.

M. Cerno, dans le premier volume, commence par retracer l'histoire de la redécouverte des sermons de Chromace, œuvre du bénédictin Joseph Lemarié (1917-2008), relayée et complétée par l'éditeur des *Tractatus* du même auteur sur l'évangile de Matthieu, Raymond Étaix (1926-2004) et par quelques autres savants. L'histoire de cette redécouverte et de la reconstruction de l'œuvre oratoire de Chromace, à partir du bréviaire de Ripoll (Paris, BnF, Latin 742) et d'un autre manuscrit de même provenance (Latin 5132), puis par de patientes recherches dans les homéliaires médiévaux, en particulier carolingiens, est passionnante. Elle permet en outre à l'auteur de présenter l'histoire complexe de l'édition de ces sermons par J. Lemarié : en effet, ce dernier a donné des éditions successives, en revues, et publié également divers volumes dans la collection des *Sources chrétiennes* (154 et 164, 1969 et 1971), dans le *Corpus christianorum, series latina* (9A, 1974, avec un supplément, 9A Suppl., 1977), un volume où est repris le texte de Lemarié, revue, avec une traduction italienne (1989), avant une ultime édition de Lemarié, de nouveau avec traduction italienne, parue en

⁸⁴ Marianna CERNO, *Cromazio di Aquileia in mezzo ai Padri. Il destino medievale dei sermoni*, Roma, Istituto Storico Italiano per il Medioevo (coll. « Fonti per la storia della Chiesa in Friuli. Serie medievale », 22), 2019 ; 24 × 17, 460 p., 49,30 €. ISBN : 978-88-87948-47-9. Marianna CERNO, *Cromazio di Aquileia, I Sermoni. Nuova edizione con traduzione a fronte*, Roma, Istituto Storico Italiano per il Medioevo (coll. « Fonti per la storia della Chiesa in Friuli. Serie medievale », 23), 2019 ; 24 × 17, 347 p., 49,30 €. ISBN : 978-88-87948-48-6.

2004. Au fur et à mesure de ces publications, le nombre et la forme des sermons ont varié, avec de nouvelles découvertes, mais aussi une valeur différente accordée aux différents témoins de la tradition. En effet, comme le montre très clairement M. Cerno dans son étude, plusieurs sources doivent être mises à profit pour tenter de reconstituer le texte des sermons de Chromace : les manuscrits catalans, en particulier les deux volumes de Ripoll identifiés par Lemarié ; les homéliaires médiévaux, au premier chef bavarois, mais aussi italiens et français, entre autres. En outre, ces sermons sont, dans nombre d'homéliaires, transmis dans un état textuel plus ou moins remanié, voire sous forme d'extraits utilisés, avec d'autres sources, pour compiler de nouveaux sermons. C'est donc un patient travail de puzzle qu'il a fallu pour reconstituer ces textes, mais aussi une véritable chasse dans une tradition qui, si elle est maintenant assez bien connue et analysée, est loin d'avoir été encore intégralement publiée pour elle-même. Ainsi, des 43 numéros, auxquels il faut ajouter les numéros 17A, 18A, 20A, 34A, l'un est réduit à un simple incipit (7) tandis que plusieurs sont des fragments et que le statut du discours 39, une sorte de centon, est problématique.

Après avoir présenté l'état de la recherche, M. Cerno propose une étude d'ensemble de la tradition manuscrite, en prêtant une attention particulière au type de compilation et aux modalités d'insertion des sermons de Chromace dans ces recueils que sont les homéliaires. Sont successivement envisagés : les deux recueils catalans identifiés par J. Lemarié ; les homéliaires bavarois du début du IX^e s. ; les homéliaires italiens médiévaux (XI^e-XIII^e s.) ; l'homélaire d'Aimon d'Auxerre (milieu du IX^e s.) ; l'homélaire de Raban Maur (1^{re} moitié du IX^e s.) ; l'homélaire italien carolingien (1^{er} quart du IX^e s.) ; homéliaires et passionnaires d'Aquilée (IX^e-XIII^e s.). Un court chapitre propose ensuite une reconstruction d'ensemble de l'histoire du texte, où Rufin d'Aquilée joue un rôle central : M. Cerna fait en effet l'hypothèse que Rufin aurait emporté avec lui le recueil des sermons de Chromace en quittant Aquilée en 408 sous la menace des invasions, pour Rome puis pour la Sicile. C'est de Rome, selon l'auteur, que se seraient diffusés, par des canaux divers, les sermons de Chromace, et non directement d'Aquilée vers la Bavière, comme l'avait un temps pensé J. Lemarié. Vient ensuite une ample section dans laquelle l'auteur propose une série d'études philologiques sur différents sermons, qui lui permettent en particulier de comparer les différentes traditions attestées pour un même texte. La dernière section est intitulée « Ripensare i sermoni di Cromazio d'Aquileia ». M. Cerna y présente les critères d'attribution, puisque les textes sont transmis de manière anonyme ou pseudépigraphe ; l'auteur envisage en particulier la question des sources et modèles de Chromace et cherche à définir son profil intellectuel, religieux et rhétorique, puisqu'on ne peut s'appuyer presque que sur des critères internes pour attribuer les textes à Chromace. Une deuxième partie rassemble des notes philologiques sur le texte des sermons – la position de cette section dans le livre est quelque peu surprenante, et aurait peut-être été mieux à sa place en appendice au deuxième volume. Une très brève conclusion générale est intégrée au chapitre. Ce premier volume est complété par divers appendices, fort utiles : présentation sommaire de tous les manuscrits connus ; tableau synoptique des sermons et de leurs attestations dans les différents recueils ; distribution chrono-géographique des témoins manuscrits des sermons ; incipitaire. Plusieurs index ferment le livre.

Le second volume renferme l'édition et la traduction italienne des sermons de Chromace, précédé chacun de la liste de ses témoins. Les notes sont réduites à l'identification des citations bibliques – le seul index de ce second volume est d'ailleurs celui des références bibliques. À défaut de présenter une analyse du contenu de chacun des sermons, on rappellera simplement la liste de leurs titres, afin de guider les recherches des lecteurs : 1. Sur le passage des *Actes* dans lequel les apôtres guérissent un boiteux (Ac 3) ; 2. Sur Simon le Mage (Ac 8) ; 3. Sur le centurion Corneille et Simon Pierre (Ac 10) ; 4. Sur les marchands chassés du Temple (Mt 21) ; 5. Sur la parole du Seigneur : « Heureux les pauvres en esprit » (Mt 5, 3) ; 6. Sur le passage de l'évangile qui dit : « La lumière de ton corps est ton œil, etc. » (Mt 6, 22-

23) ; 7. Pour la fête des martyrs Félix et Fortunatus ; 8. L'Ascension du Seigneur ; 9. Sur le Ps 13, sur les sots et les insensés ; 10. Sur le roi qui organise les noces de son fils (Mt 22, 3-6) ; 11. Sur Marie qui oint les pieds du Seigneur (Jn 12, 3) ; 12. Sur la *Lettre aux Romains* (Rm 14, 2) ; 13. Sur le passage de l'évangile selon Matthieu qui dit : « Jérusalem, Jérusalem, qui tue les prophètes... » (Mt 23, 37) ; 14. Sur le baptême (1) ; 15. Sur la Cène du Seigneur (Jn 13) ; 16. Pour la vigile pascale ; 17. Pour la Grande Nuit ; 17A. Pour le saint jour de Pâque ; 18. Sur Nicodème (Jn 3) ; 18A. Sur le baptême (2) ; 19. Sur la Passion du Seigneur ; 20 et 20A. Sur la Passion (2 fragments) ; 21. Sur saint Jean, apôtre et évangéliste (1) ; 22. Sur saint Jean, apôtre et évangéliste (2) ; 23. Sur Caïn et Abel ; 24. Sur le saint patriarche Joseph ; 25. Sur saint Élie ; 26. Pour la dédicace de l'Église de Concordia ; 27. Sur la résurrection de Lazare ; 28. Sur les paroles de l'apôtre Paul sur la couronne de gloire (1 Co 9, 24) ; 29. Comment saint Pierre fut libéré de prison (Ac 12, 1-17) ; 30. Sur les débuts de la jeune Église ; 31. Sur les apôtres guérissant les malades (Ac 2, 1-13) ; 32. Sur la naissance du Seigneur ; 33. Sur « Alléluia » ; 34. Sur l'Épiphanie du Seigneur ; 35. Sur Suzanne ; 36. À la louange du Seigneur ; 37. Sur la tempête apaisée (Mt 8, 23-24) ; 38. Sur le passage qui dit : « Dieu fit à Adam et à sa femme des tuniques de peau » (Gn 3, 21) ; 39. Sur les Béatitudes ; 40. Introduction au Notre Père ; 41. Sur les huit Béatitudes ; 42. Sur la passion de saint Pierre ; 43. Sur la victoire de la croix du Christ.

Il faut lire ces sermons pour en comprendre tant l'intérêt que l'orientation pastorale et rhétorique ; on note cependant, à la seule lecture de cette liste, la présence importante des *Actes des Apôtres* dans les sujets de prédication de Chromace dont nous avons gardé la trace, ainsi que quelques éléments d'une prédication liée au temps pascal. Si ces volumes ne prétendent pas offrir une analyse approfondie de la prédication de Chromace, bien au contraire, ils paraissent en revanche offrir une base solide pour une telle étude ; le lecteur y trouvera, en revanche, un texte critique et une histoire du texte qui permet de s'orienter dans un dossier particulièrement complexe.

Bachiarus

Certains auteurs sont fort célèbres et bien connus ; pour d'autres, on manque de tout renseignement assuré et il faut s'en remettre à l'analyse de leurs seules œuvres, ou presque. C'est le cas d'un certain Bachiarus, que Gennade de Marseille ne connaissait déjà, dans sa continuation des *Hommes illustres* de Jérôme, que par son petit traité *Sur la foi*. Jose Carlos MARTIN-IGLESIAS donne ici la première édition critique de toutes les œuvres de Bachiarus ou à lui attribuées, avec une contribution historique et historiographique de Roger COLLINS⁸⁵. Sans entrer dans les vicissitudes d'une historiographie complexe, qui est assez clairement résumée dans la première partie de l'introduction due à R. Collins, on présentera sommairement les positions sur lesquelles presque tous s'accordent, ou plutôt qui servent de base aux discussions : Bachiarus serait espagnol et aurait été actif à la fin du IV^e et au début du V^e siècle ; il serait à rattacher au mouvement priscillaniste, et le *De fide* viserait à le disculper d'une telle appartenance. La préface de l'ouvrage est très éclairante : dans un premier temps, l'éditeur et l'historien s'étaient accordés pour conclure qu'il n'y avait pas de preuves suffisantes pour rattacher Bachiarus ni à l'Espagne, ni au mouvement priscillaniste. Puis, à la suite de remarques des relecteurs de la collection, l'éditeur a remis son ouvrage sur le métier et conclut maintenant à une origine espagnole et à des liens étroits avec le mouvement de Priscillien ; au contraire, R. Collins n'a pas jugé bon de modifier sa position, malgré les nouveaux éléments apportés par J. C. Martín-Iglesias (parallèles et possible origine espagnole de l'une des branches de la tradition du *De fide*, d'après un indice paléographique).

⁸⁵ Jose Carlos MARTIN-IGLESIAS et Roger COLLINS, *Bachiarrii opera, De fide necnon Epistula ad Ianuarium, quibus accedunt epistulae duae quae eidem attributae sunt*, éd. J. C. MARTIN-IGLESIAS, intro. historique R. COLLINS, Turnhout, Brepols (coll. « Corpus christianorum, Series Latina », 69C), 2019 ; 25 × 16, relié, 186* + 140 p., 195 €. ISBN : 978-2-503-58538-3.

On comprendra aisément que l'auteur du présent Bulletin, qui n'est pas spécialiste de ces textes ni de ces régions, ne prenne pas partie en la matière et présente simplement le contenu de l'ouvrage.

La première partie de l'introduction, soit une trentaine de pages, due à R. Collins, situe les textes dans leur contexte possible d'écriture, en soulignant la double défense contre des accusations liés au mouvement priscillaniste et à l'origénisme dans le *De fide*, et retrace l'histoire des études sur Bachiarus, entre autres à travers un complexe romain insulaire forgé par John Bale au XVI^e siècle – et qui n'est pas sans intérêt, même s'il apporte peu, en fait, à la connaissance de Bachiarus. Cette partie forme une sorte de prologue à l'ouvrage, fort bienvenu, même si l'on aurait aimé qu'il dialogue de manière plus étroite et plus directe avec la suite du livre. L'introduction philologique, en effet, due à Jose Carlos Martín-Iglesias, adopte une tout autre démarche. Elle présente successivement les quatre textes attribués à Bachiarus : *De fide* (CPL 568), transmis intégralement par deux manuscrits, et partiellement par deux autres ; *Epistula ad Ianuarium* (CPL 569), transmis par au moins trente-six manuscrits, dont vingt-deux sont utilisés pour l'édition (ceux qui sont antérieurs au XIII^e s.) ; deux lettres (CPL 570), connues par un unique manuscrit, et que G. Morin, en 1914, avait proposé d'attribuer à Bachiarus, sur la foi de parallèles étroits, alors qu'elles sont anonymes dans le manuscrit. Le traité *De fide* paraît contenir des allusions à Rome, voire au Pontife romain, sans que cela soit tout à fait assuré, et présente la profession de foi de l'auteur, en réponse à des accusations déjà évoquées ; l'œuvre, qui regorge de citations et d'explications bibliques, devrait être datée après la *Lettre à Ianuarium*, mais avant la version révisée du symbole du Concile de Tolède, qu'on date de 447. L'auteur montre que le texte du manuscrit de Milan (Biblioteca Ambrosiana, O 212 sup.) doit être préféré à l'autre branche, représentée par deux témoins partiels et par un manuscrit de Ripoll (Barcelona, Archivo de la Corona de Aragón, Ripoll 151). La *Lettre à Ianuarium*, qui devrait dater de 409-410, en particulier du fait du contexte supposé des invasions germaniques, porte sur la pénitence et la rédemption, à l'occasion d'un cas concret : un membre d'une communauté ascétique a fauté avec une vierge consacrée ; la première partie est adressée à Ianuarium, le supérieur, tandis que la seconde l'est au fautif, chassé de la communauté. Les deux lettres anonymes présentent une situation complexe : la première se présente comme si elle était écrite par une jeune femme à une autre, plus âgée, qui l'a instruite dans l'interprétation des Écritures ; la seconde mentionne un jeûne hivernal, en décembre-janvier, de trois semaines ; comme les autres écrits, elle comporte une grande part de citations et d'explications bibliques.

Une abondante bibliographie précède l'édition des quatre textes, qui est accompagnée d'un apparat critique, d'un apparat biblique et d'un apparat des sources et parallèles, qui souligne en particulier les rapprochements avec les textes liées au priscillanisme, pour le *De fide*, mais aussi les emprunts, assez nombreux, au *Liber interpretationis Hebraicorum nominum* de Jérôme. Trois *indices* (Bibles, textes anciens, manuscrits) ferment le livre. Il faut encore signaler que, pour chacune des œuvres, l'éditeur a mené un assez large recensement de la tradition indirecte, qui n'est souvent pas sans intérêt pour éclairer l'histoire et la réception du texte. Peut-être aurait-il été intéressant de faire figurer ces citations ou reprises dans un apparat dédié, sous le texte.

Comme le montre la dualité des positions de R. Collins et de J. C. Martín-Iglesias, le dossier de Bachiarus n'est pas clos ; grâce au labeur du second, on dispose cependant maintenant d'une édition critique, particulièrement précieuse pour la lettre *À Ianuarium* dont la tradition est complexe et abondante, et d'un utile répertoire des réutilisations du texte, qui fournit quelques clefs pour situer les œuvres qui réutilisent Bachiarus, et dont certaines sont anonymes ou pseudépigraphes. L'introduction offre déjà d'amples matériaux sur ces textes, dont on peut espérer qu'ils soient maintenant étudiés pour eux-mêmes, entre autres pour leur exégèse, et non plus seulement pour tenter de situer leur auteur.

Quodvultdeus

Le livre de David VOPRADA ici présenté est consacré à une figure pour le moins difficile à cerner parmi les auteurs africains du 5^e siècle, Quodvultdeus, évêque de Carthage⁸⁶. Si l'auteur rappelle l'ensemble du dossier et des débats relatifs à ce personnage, dans son deuxième chapitre ainsi que dans l'introduction, ce n'est cependant pas l'objet de son enquête : comme il le définit lui-même, il s'agit en effet d'étudier le ministère d'un évêque dans la métropole d'Afrique, à travers le prisme des catéchèses pré-baptismales de Quodvultdeus, dans une perspective théologique – ce qui le distingue de l'ouvrage de M. Pignot que je présenterai plus loin⁸⁷. L'auteur fait d'autre part le choix de se concentrer sur les textes d'un seul auteur, même s'il compare bien entendu à d'autres auteurs légèrement antérieurs (Augustin), contemporains ou postérieurs, sans chercher à reconstituer la pratique d'Afrique du Nord : son objet est volontairement limité au seul Quodvultdeus, afin d'éviter tout amalgame et généralisation hasardeux. Il s'appuie en particulier sur neuf sermons catéchétiques : *De cantico nouo* ; *De symbolo* I-III ; *Contra iudaeos, paganos et arianos* ; *De ultima quarta feria* ; *De cataclysmo* ; *De accedentibus ad gratiam* I-II.

Le livre comporte trois parties. La première pose le cadre géographique et historique (l'Afrique du Nord, Carthage et les invasions vandales) et présente l'auteur étudié ainsi que les œuvres qui lui sont attribuées – la question est particulièrement épineuse, nous y reviendrons – avant de proposer une vue d'ensemble des traditions africaines relatives à la préparation au baptême. La deuxième partie présente en détail les catéchèses pré-baptismales attribuées à Quodvultdeus et tente de reconstituer les différents éléments du catéchuménat qui en émergent, tant du point de vue de l'enseignement que des rites. Le chapitre quatre, en particulier, étudie successivement chacun des sermons catéchétiques, en fournit un plan et analyse son contenu. La troisième partie prend davantage de hauteur pour étudier la mission que se donne Quodvultdeus dans ces catéchèses, à travers deux dimensions principales, toutes deux liées à l'ecclésiologie : la construction de la communauté, à travers l'exégèse typologique et la mystagogie, et la défense de l'Église contre ses différents adversaires, en particulier doctrinaux.

Le travail de D. Vopřada fournit un utile guide de lecture pour ces catéchèses, à condition d'admettre sa prémisse, qui en fait un corpus unifié et attribué à un auteur unique, position qui est loin d'être unanimement admise. En outre, ses tentatives pour mettre en contexte et dater les différentes catéchèses paraissent fondées sur des arguments particulièrement fragiles, qui sollicitent beaucoup trop les textes. Une attaque, même nette, contre les ariens doit-elle être lue comme un indice clair de la présence des Vandales ? Dans le contexte d'une explication du *Credo* à cette période, il semble que le chose prête pour le moins à discussion. Il aurait d'ailleurs été utile à l'auteur de prendre en compte l'ouvrage récent de M.-Y. Perrin présenté naguère dans ce Bulletin⁸⁸, qui, s'il s'arrête avant Quodvultdeus, traite largement de la question de la place des controverses doctrinales dans l'enseignement préalable au baptême et de l'*ethos* hérésiologique que visent à faire naître nombre de catéchèses pré-baptismales chez leurs auditeurs. En outre, la notion de mystagogie est présentée de manière succincte, sans même souligner le décalage – sans doute volontaire – qu'implique l'usage du terme dans un contexte pré-baptismal, alors qu'il est appliqué plus précisément aux catéchèses qui suivent le baptême et visent à expliquer les rites eux-mêmes, en particulier l'eucharistie. On s'étonne

⁸⁶ David VOPRADA, *Quodvultdeus: a Bishop Forming Christians in Vandal Africa. A Contextual Analysis of the Pre-baptismal Sermons attributed to Quodvultdeus of Carthage*, Leiden, Boston, Brill (coll. « Supplements to Vigiliae Christianae », 154), 2020 ; 24 × 16, relié, XII + 367 p., 127 €. ISBN 978-90-04-41238-5.

⁸⁷ Voir *infra*, p. ***.***.

⁸⁸ Michel-Yves PERRIN, *Ciuitas confusionis. De la participation des fidèles aux controverses doctrinales dans l'Antiquité tardive (début III^e s. – c. 430)*, Paris, Pékin, Philadelphie, 2017 ; voir *Rev. Sc. ph. et th.* 102 (2018), p. 349-352.

d'ailleurs de ne pas voir cités les colloques récents sur ce sujet⁸⁹, que ce soit pour manifester un accord ou un désaccord avec la compréhension de la mystagogie dont ils témoignent. De même, sur la relation de l'initiation chrétienne avec les cultes à mystères, la littérature mentionnée et l'état des positions critiques sont fort limités et un peu datés. On notera également quelques incohérences : ainsi de l'usage des termes attestés chez Augustin pour les différentes étapes du catéchuménat, alors que l'auteur souligne qu'ils ne se trouvent pas dans les textes qu'il étudie – ce qui semble en contradiction avec son approche générale, qui vise à ne pas fusionner le témoignage d'Augustin et celui des textes qui font l'objet de son enquête. Plus largement, l'auteur oscille toujours entre le traitement des seuls textes attribués à Quodvultdeus et la présentation plus large de pratiques africaines ; il tend ainsi à considérer que des rites attestés par ailleurs (comme l'*exsufflatio*), s'ils ne sont pas directement mentionnés, existaient bien dans la pratique de Carthage. On aimerait le suivre, mais il manque souvent les arguments pour pouvoir le faire en toute sûreté.

Le livre aurait pu bénéficier, en particulier de la part de son éditeur, d'une relecture un peu plus soignée, qui aurait pu éliminer aisément nombre des coquilles restantes. Tel qu'il est, et avec les limites rappelées ci-dessus, l'ouvrage de D. Vopřada offre une utile analyse du contenu des sermons catéchétiques attribués à Quodvultdeus, qu'on admette ou non l'unité d'auteur et l'identification de celui-ci à l'évêque de Carthage. Si certaines analyses sont un peu limitées dans leur portée, en particulier du fait d'une conceptualisation un peu courte, qui aurait pu être largement améliorée par le recours à un certain nombre de publications plus ou moins récentes, le livre constitue cependant une contribution intéressante, qui aurait sans doute pu être un peu resserrée pour en faciliter la lecture.

Césaire d'Arles

Après l'Afrique et la catéchèse, venons-en à l'exégèse, de l'autre côté de la Méditerranée. Roger GRYSOY a publié en 2019 l'édition critique du commentaire sur l'Apocalypse de Césaire d'Arles⁹⁰. Dans le Bulletin de 2018, j'avais rendu compte de l'édition des œuvres de Victorin de Poetovio par le même éditeur, dont le texte majeur était précisément le *Commentaire sur l'Apocalypse*⁹¹ ; R. Gryson avait déjà la tâche difficile de reconstituer une œuvre qui ne nous était transmise que dans des conditions complexes. L'édition du commentaire de Césaire sur le même livre biblique méritait également d'être reprise, après l'édition de G. Morin (1942), qui ne reposait que sur une petite partie de la tradition manuscrite et dépendait trop encore, et de manière non critique, des éditions anciennes.

R. Gryson montre d'abord comment le texte qu'ont transmis les manuscrits, et qui est plus ou moins artificiellement divisé en dix-neuf sections, baptisées homélies à date tardive, résulte d'un travail très imparfait d'édition mené à partir de deux rédactions, l'une plus longue, l'autre plus brève, d'une même matière originelle. Cette matière aurait résulté d'un commentaire de Césaire, probablement devant un public restreint et choisi, et les deux rédactions résulteraient de deux séries de notes, d'auditeurs plutôt que de l'auteur lui-même, transmises d'abord sur des supports non reliés (cahiers, feuillets) et réunies de manière rapide et avec un certain désordre, variable suivent les sections du texte, et non sans lacunes. On comprend mieux, à lire la présentation de R. Gryson, que les lecteurs et éditeurs précédents aient été pour le moins déçus par ce texte, dans l'état dans lequel il nous est parvenu.

⁸⁹ Voir par exemple Paul VAN GEEST (éd.), *Seeing Through the Eyes of Faith: New Approaches to the Mystagogy of the Church Fathers*, Leuven (coll. « Late Antique History and Religion », 11), 2016 ; Hans VAN LOON, Giselle DE NIE, Michiel OP DE COUL et Peter VAN EGMOND (éd.), *Prayer and the Transformation of the Self in Early Christian Mystagogy*, Leuven (coll. « Late Antique History and Religion », 18), 2018.

⁹⁰ Roger GRYSOY, *Caesarii Arelatensis Expositio de Apocalypsi sancti Iohannis*, Turnhout, Brepols (coll. « Corpus christianorum, Series Latina », 105), 2019 ; 25 × 16, relié, 265 p., 165 €. ISBN : 978-2-503-58613-7.

⁹¹ « Bulletin de patrologie », *Rev. Sc. ph. et th.* 102 (2018), p. 299-375, ici p. 301-302.

Une fois les deux rédactions mises ensemble, le résultat a été divisé en sections, pourvues de manière plus ou moins habile et non systématique, d'introductions et de doxologies pour les faire ressembler à des homélies. Il faut enfin préciser qu'une partie non négligeable du commentaire découle, plus ou moins directement, des deux commentaires antérieurs sur le même livre biblique de Tyconius (deuxième moitié du IV^e s.) et de Victorin de Poetovio (deuxième moitié du III^e s.), qu'il cite et démarque.

Ce texte de Césaire est connu par une tradition manuscrite assez ample (25 manuscrits identifiés par l'éditeur, dont un détruit, auxquels il faut ajouter deux autres manuscrits détruits au XX^e siècle), où il est soit anonyme (branche α), soit placé sous le nom d'Augustin (branche β), ce qui lui a assuré une fortune certaine. Dans la branche α , qui n'est représentée que par deux manuscrits, fort anciens (VIII^e s.), le texte est plus complet : le prologue authentique et le début du texte, ainsi que la charnière des sections 16-17, sont omis dans la branche β , où figure un prologue apocryphe et un début de commentaire maladroitement raccordé, très probablement du fait d'une lacune matérielle du modèle de cette branche. Les deux branches de la tradition ont une physionomie fort différente l'une de l'autre : la première, donc, n'est plus représentée que par deux manuscrits anciens, dont l'un, celui de Chartres (BM, 41), a brûlé lors de l'incendie de 1944 et n'est plus connu que par des photographies ; la seconde, au contraire, comprend tous les autres manuscrits, que l'éditeur a pu rassembler en plusieurs groupes, sur des critères tant philologiques qu'historiques. La justification du classement des manuscrits de cette branche aurait pu être un peu plus détaillée et fournir au lecteur une démarche plus explicite – sans que cela remette en cause, pour autant, les conclusions de R. Gryson.

L'ample introduction (un tiers de l'ouvrage), outre la description et le classement des manuscrits, accompagné d'un vaste stemma, décrit et analyse l'état du texte et dégage la présence des deux rédactions d'origine. R. Gryson y reprend également, en les complétant, les arguments qui ont été proposés depuis l'époque moderne pour rattacher le commentaire à Césaire d'Arles. Le texte latin est accompagné de trois apparats : citations et allusions bibliques, apparat critique, et un troisième apparat qui indique tout à la fois les versets de l'Apocalypse commentés, la rédaction (A ou B) de la matière d'origine, et les sources utilisées (Tyconius ou Victorin). Suivent l'édition d'une capitulation, présente dans un unique manuscrit (Sankt Gallen, Stifsbibliothek, 181, du milieu du IX^e s.) et celle de la réfection du début du texte dans la branche β . Figurent enfin un index des citations scripturaires et un autre des sources utilisées par Césaire. Il aurait été utile de présenter également un tableau récapitulatif des deux rédactions, A et B, aujourd'hui fondues de manière si complexe dans le texte du commentaire, afin d'en reconstituer, autant que faire se peut, l'ordonnement au regard du texte de l'Apocalypse.

Voici donc une édition précieuse, dont les quelques lignes qui précèdent auront fait mesurer la complexité ; à n'en pas douter, vu le caractère si tortueux du texte de Césaire, une traduction et un commentaire plus détaillé seront nécessaires pour que les lecteurs qui ne sont pas spécialistes de ce dossier puissent en tirer parti. L'essentiel, à savoir un texte fiable, est cependant acquis grâce au travail infatigable de R. Gryson.

Hagiographies

Comme de coutume dans ce Bulletin, j'accorderai une place à des textes hagiographiques, qu'ils soient ou non rattachés à un auteur patristique au sens usuel du mot, mais contemporains de ceux-ci. On verra que le syriaque, cette année, tient une place de choix dans ce domaine, complété plus loin par le copte.

Barsauma

Parmi les saints et ascètes, la figure de Barsauma n'est sans doute pas celle qui attire d'emblée le plus de sympathie : étroitement liée au Brigandage d'Éphèse (449), participant

violent aux querelles christologiques et faiseur de miracles qui n'hésite pas à faire mourir, en nombre, ses contradicteurs, l'archimandrite né dans le nord de la Syrie n'apparaît en outre que de manière limitée dans les sources de l'époque. Une Vie était connue depuis assez longtemps, sans pour autant avoir jamais pu être étudiée en sa totalité, faute d'édition et de traduction. On y avait accès jusqu'alors, pour l'essentiel, soit à partir des manuscrits eux-mêmes, soit à partir de plusieurs études de F. Nau, qui en avait en particulier édité, traduit et étudié des extraits dans le premier quart du XX^e siècle. Johannes HAHN et Volker MENZE obtinrent (2010-2013) un financement de la Deutsche Forschungsgemeinschaft pour étudier et éditer ce texte. Les deux livres ici présentés sont le résultat, tardif et incomplet, mais fort intéressant de ce projet. En effet, l'édition du texte, confiée à Andrew N. Palmer, n'a toujours pas vu le jour ; on dispose seulement, à ce jour, d'un volume d'études, né du colloque organisé par le projet mentionné⁹², et d'une publication séparée de la traduction de la Vie, par A. N. PALMER⁹³ – on notera que le volume collectif contient également la même traduction. Le livre qu'ont fait paraître les deux promoteurs du projet comprend, outre cette traduction, sept contributions, ainsi qu'une introduction et une conclusion qui ne sont pas de simple *parerga*⁹⁴.

La *Vie de Barsauma* est connue de manière intégrale par un manuscrit (Damas, Patriarcat syro-orthodoxe, 12/17, daté de 1185/1186), qui a été utilisé comme base par A. N. Palmer pour sa traduction ; d'autres témoins partiels ou intégraux, semblent exister, mais aucune liste n'en est fournie, non plus qu'aucune étude de leurs relations. On dispose donc d'une simple traduction, sans édition du texte d'origine ni justification du texte traduit. L'annotation de la traduction est extrêmement réduite. Je n'ai pas la compétence pour évaluer cette traduction, ce que d'autres ont déjà fait⁹⁵. On notera simplement que le texte, très ample, est divisé en sections numérotées, de divers types (distinctions, miracles, pèlerinages), dans le manuscrit ; un tableau synoptique, présent seulement dans le petit volume de traduction, donne un très utile aperçu de la structure et du contenu du texte, qui est en particulier organisé autour des quatre voyages à Jérusalem et de la section liée à Constantinople et au Brigandage d'Éphèse – tandis qu'il n'est pas question, de manière surprenante, de la présence de Barsauma à Chalcédoine. L'introduction du petit volume qui ne contient que la traduction, dû à A. N. Palmer, est très largement polémique, contre les méchants catholiques qui ont tout fait pour entacher la réputation du héros de la foi qu'est Barsauma, et en offre une présentation qui ne laisse à aucun moment discerner les éléments historiquement fondés et les constructions de l'auteur, ou des auteurs de la Vie. A. N. Palmer souligne également à

⁹² Johannes HAHN et Volker MENZE (éd.), *The Wandering Holy Man. The Life of Barsauma, Christian Asceticism, and Religious Conflict in Late Antique Palestine*, Oakland (CA), University of California Press (coll. « Transformation of the Classical Heritage », 60), 2020 ; 23,5 × 16, relié, x + 307 p., 95 \$. ISBN : 978-0-520-30414-7.

⁹³ Andrew N. PALMER, *The Life of the Syrian Saint Barsauma. Eulogy of a Hero of the Resistance to the Council of Chalcedon*, Oakland (CA), University of California Press (coll. « Transformation of the Classical Heritage », 61), 2020 ; 19,5 × 12,5, 140 p., 24,95 \$. ISBN : 978-0-520-30417-8.

⁹⁴ Volker MENZE, « Introduction », p. 1-24 ; Simon CORCORAN, « Barsauma and the Emperors », p. 25-49 ; Cornelia B. HORN, « Ascetic History and Rhetoric in the *Life of Barsauma* », p. 50-72 ; Günter STEMBERGER, « Barsaumas's Travels to the Holy Land and Jewish History », p. 73-88 ; Jan Willem DRIJVERS, « Barsauma, Eudocia, Jerusalem, and the Temple Mount », p. 89-103 ; Reuven KIPERWASSER et Serge RUZER, « Cleansing the Sacred Space. The Holy Land and its Inhabitants in the Pilgrimage Narrative of Barsauma », p. 104-120 ; Johannes HAHN, « 'It is not lawful for Samaritans to have dealings with Christians!' Samaritans in the *Life of Barsauma* », p. 121-148 ; Daniel F. CANER, « Wandering Monks Remembered. Hagiography in the *Lives of Alexander the Sleepless and Barsauma the Mourner* », p. 149-170 ; Johannes HAHN, « Conclusion. Barsauma between Hagiography and History », p. 171-185 ; Andrew N. PALMER, « The Life of Barsauma. Translation », p. 187-271.

⁹⁵ S. P. BROCK, « *The Life of the Syrian Saint Barsauma: Eulogy of a Hero of the Resistance to the Council of Chalcedon*. Translated by Andrew N. Palmer », *The Journal of Theological Studies*, 2021 (DOI : [10.1093/jts/flab128](https://doi.org/10.1093/jts/flab128)).

plusieurs reprises que la Vie telle qu'elle est aujourd'hui connue est le fruit d'interventions et d'ajouts ultérieurs à sa rédaction, sans en donner aucune démonstration.

On retrouve un tel postulat sur l'existence de strates multiples, sans davantage de démonstration, dans le volume collectif. Cependant, celui-ci, au contraire de l'introduction de la traduction seule, prend à bras le corps la question de la nature du texte et de sa relation aux événements historiques dont il est question dans la Vie. Celle-ci mentionne en effet des événements qui ont largement retenu l'attention des savants : destruction par le feu de la synagogue de Rabbat Moab ; montée à Jérusalem d'un grand nombre de juifs avec la permission de l'impératrice Eudocie, châtement de ceux-ci par Barsauma et ses disciples, et rencontre du saint avec l'impératrice ; rencontres multiples entre Théodose II et Barsauma, et privilèges ecclésiastiques accordés à l'ascète par l'empereur ; rencontres et discussions avec des samaritains ; etc. Les différentes communications du livre envisagent successivement les domaines principaux que couvre le récit : relation aux empereurs, relation aux représentations de l'ascétisme, voyages en Terre sainte et histoire juive, le quatrième voyage à Jérusalem et l'affaire des juifs et d'Eudocie, une approche narratologique des voyages de Barsauma, les relations avec les samaritains, tandis que le dernier chapitre lit en parallèle les Vies d'Alexandre l'Acémète et de Barsauma, dans la mesure où toutes deux présentent des ascètes itinérants. On signale, à cette occasion, la publication en version brochée de l'ouvrage devenu classique de Daniel CANER, *Wandering, Begging Monks*, qui est aussi l'auteur de cette contribution⁹⁶. L'introduction et la conclusion, dues aux deux éditeurs et coordinateurs du projet de recherche, adoptent des perspectives légèrement différentes l'une de l'autre sur le rapport du texte à l'histoire : l'introduction de V. Menze est assez prudente, tandis que la conclusion de J. Hahn, de même que son article dans le volume (sur les relations avec les samaritains) adoptent une position plus encline à trouver des fondements historiques, certes amplifiés et déformés, dans le récit hagiographique. J. Hahn note en particulier que le récit des rencontres et discussions avec les samaritains témoignerait d'une connaissance de première main de leurs croyances, mais aussi des lieux, en particulier de l'aqueduc de Sébastée ; il en déduit que ces récits appartiendraient à une couche ancienne de la rédaction et auraient été peu modifiés par la suite : on retrouve ici l'hypothèse des couches rédactionnelles multiples, dont l'histoire du texte ne semble pas porter trace et dont l'origine semble se trouver dans l'existence de deux colophons successifs à la fin de la Vie, l'un anonyme et dû au rédacteur principal, l'autre nommant ce rédacteur (Samuel) et l'identifiant comme un disciple du saint. Mais une telle représentation peut être littéraire et n'indique pas nécessairement l'existence de plusieurs couches rédactionnelles dans le texte. L'enjeu d'une telle hypothèse est également de situer la rédaction à la date la plus haute possible, juste après la mort de Barsauma (456), et de rejeter comme des additions ultérieures tous les traits qui pourraient entrer en contradiction avec une telle datation ; il aurait été utile, cependant, de relever ces traits et de dresser un tableau clair des indices pour la datation du texte.

Il n'en reste pas moins que la majorité des contributions montre le caractère littérairement construit, et largement fictif, des différents épisodes de la Vie ; les rares éléments attestés par ailleurs (une rencontre avec Théodose II, la présence au Brigandage d'Éphèse) sont largement amplifiés et redoublés, l'intertexte biblique est également utilisé pour ces amplifications, par exemple avec le motif du don de l'anneau par le souverain, reprenant l'épisode de Joseph et du pharaon, mais sans ancrage institutionnel possible dans l'empire romain tardif. Pour les relations avec les juifs, motif qui reprend et amplifie le fort antijudaïsme des textes syriaques, par exemple en transposant sur le personnage d'Eudocie le rappel supposé des juifs à

⁹⁶ Daniel CANER, *Wandering, Begging Monks. Spiritual Authority and the Promotion of Monasticism in Late Antiquity*, Oakland (CA), University of California Press (coll. « Transformation of the Classical Heritage », 33), 2020 ; 23 × 15,5, xv + 325 p., 34,95 \$. ISBN : 978-0-520-34456-3. Le livre contient en appendice une traduction anglaise de la Vie d'Alexandre l'Acémète, qui fait l'objet du quatrième chapitre.

Jérusalem dont était accusé l'empereur Julien, R. Kiperwasser et S. Ruzer proposent certes de voir dans des textes proches l'attestation d'un mouvement de réveil populaire juif, auquel répondrait l'épisode d'Eudocie à Jérusalem, mais il s'agit dans ce cas d'une transposition complète de ce qui est perçu par un chrétien comme une menace latente en une réalisation de cette menace, contrée par le saint. Aussi les auteurs, à bon droit, montrent-ils souvent comment la Vie nous informe tout autant sur son contexte d'écriture et de réception que sur les événements qu'elle prétend raconter. On notera aussi comment plusieurs des auteurs montrent que les sources auxquelles recourt l'hagiographe sont principalement syriaques, et qu'il ne semble par exemple pas avoir accès aux Actes de Chalcedoine, au contraire des textes liés au Brigandage d'Éphèse, rapidement traduits. Au bout du compte, certains traits du personnage de Barsauma se dégagent : une forme extrême d'ascétisme, peut-être pratiquée depuis l'enfance par un orphelin, une position christologique radicale et marquée par un fort antagonisme contre les tenants des autres courants, un usage massif de la violence contre les adversaires de tout type. En revanche, la relation de la Vie au monastère fondé par Barsauma paraît faible et l'écrit tourné bien davantage vers un public large que vers la justification d'une fondation monastique, même s'il peut y trouver son origine.

Le dossier est donc loin d'être refermé : on attend toujours l'édition critique de la Vie, qui prenne en compte tous les témoins et en éclaire l'histoire ; de même, au vu des affirmations répétées qu'il existerait des couches rédactionnelles diverses, une étude serrée du texte syriaque s'impose, afin de valider ou d'invalider une telle hypothèse ; enfin, comme l'esquisse la conclusion, il serait intéressant de comparer plus étroitement la Vie de Barsauma à celle d'autres saints et ascètes contemporains ou proches, comme Rabbula ou encore Chénouté. Autrement dit, l'étude de ce texte hagiographique gagnera à le resituer, plus largement encore, dans son contexte littéraire, et non plus à l'étudier comme un *unicum*.

Vie de Jean l'aumônier

La *Vie de Jean l'aumônier* de Léonce de Néapolis (CPG 7882, BHG 886-886d), datable du milieu du VII^e siècle, est un texte hagiographique fort célèbre et longuement étudié, entre autres par Vincent Déroche. Sa tradition textuelle est complexe et les différents états du texte, nombreux. L'édition et traduction italienne de la version syriaque de la Vie, que vient de publier Guido Venturini, est donc une fort bonne nouvelle⁹⁷, et on peut espérer qu'elle sera suivie rapidement de l'édition des autres traductions anciennes (arabe, géorgien, latin, slavon), puis d'une édition critique qui tienne compte des différents états du texte, en grec et dans les autres langues. En effet, certaines au moins des traductions correspondent très probablement à un ou des états plus ancien que le texte aujourd'hui conservé en grec – lequel est en outre transmis sous différents états – mais comportent également des modifications majeures qui altèrent la physionomie du texte hagiographique initial. Malgré le grand intérêt du texte lui-même et de son contenu, je n'en traiterai pas ici, dans la mesure même où le double ouvrage recensé en fournit certes l'édition et la traduction, mais ne cherche pas à en commenter le contenu, sinon dans ses écarts par rapport au grec, comme on le verra.

Les deux volumes publiés par G. Venturini, et issus de sa thèse de doctorat, présentent successivement, comme c'est l'usage dans le CSCO, l'édition (CSCO 679) et la traduction de la Vie (CSCO 680). Chacun des deux volumes comporte une introduction propre et des index particuliers ; je les présenterai donc successivement. L'introduction du premier volume, consacré à l'édition critique de la version syriaque, se présente de manière classique pour un tel ouvrage : l'auteur décrit les trois témoins principaux de la version longue du texte⁹⁸, ainsi

⁹⁷ Guido VENTURINI, *La versione siriaca della Vita di Giovanni il Misericordioso di Leonzio di Neapolis*, Leuven, Peeters (coll. « Corpus scriptorum christianorum orientalium », 679-680, Syr. 263-264), 2020 ; 24 × 16, XXXV + 165 p., XXIV + 94 p., 105 € et 95 €. ISBN : 978-90-429-4048-2 et 978-90-429-4047-5.

⁹⁸ London, BL, Add. 14645 (a. 936) ; Paris, BnF, syr. 235 (fin XII^e-début XIII^e s.) ; Dayr Mar Mattai, Patriarcat syro-orthodoxe, 27 (a. 1438) ; Sinäi, Monè tès hagas Aikatérinès, syr. 24, ff. 199-20 (milieu du IX^e s.),

qu'un fragment, et les classe ; ce classement des témoins aurait cependant gagné à être appuyé sur une réelle démonstration philologique, appuyée sur la prise en compte des fautes, et non sur de simples renvois à l'apparat en général, confortés par quelques considérations ponctuelles. G. Venturini étudie ensuite la version brève, connue par un seul manuscrit (Paris, BnF, syr. 234, a. 1221-1222), qui est non seulement un abrègement, mais une véritable réécriture, condensée, du texte. Cette version courte remonterait au même modèle (déjà traduit en syriaque) que celui de la version longue, mais avant certaines des modifications qu'a subies cette version longue – et dépendrait aussi, par contamination, du *Paris. sir. 235*. Enfin, un chapitre (20), consacré à Pierre le Publicain, est transmis à part dans sept témoins, à nouveau sous la forme d'une recension complète et d'une recension abrégée ; la tradition de cet extrait remonterait à la même traduction syriaque intégrale que la version longue et la version courte du texte, mais de manière indépendante de l'une et de l'autre. Cette introduction, sans doute suffisante, aurait pu être complétée en plusieurs points ; ainsi la démonstration que les différents états textuels remontent à une seule et même traduction, élément décisif, est repoussée à une autre publication ; de même, il faut attendre la p. XXXI pour disposer d'un stemma où la position des témoins est cohérente avec leur date⁹⁹ ; enfin, il aurait été plus clair de nommer VL, archétype de la « version longue », autrement, dans la mesure où, si l'on suit l'auteur, la traduction complète (Σ) est la version longue proprement dite, tandis que le modèle de PLMS (VL) est déjà une révision de la traduction syriaque intégrale.

L'édition du texte est appuyée par un apparat critique qui inclut également la comparaison avec le texte grec édité ainsi qu'avec la version latine. La division en chapitres suit, pour l'essentiel, celle qui figure dans le manuscrit de Londres. Divers *indices* complètent le volume : citations et allusions bibliques, noms de personnes et de lieux (avec leurs équivalents grecs), termes syriaques d'origine grecque et latine, index sélectif et lemmatisé des formes syriaques¹⁰⁰ – il aurait été utile de fournir le ou les équivalent(s) grec(s) pour chaque terme syriaque, puisqu'il s'agit d'une traduction.

Le second fascicule, qui contient la traduction italienne de la version syriaque, comprend une introduction de nature assez différente, tournée cette fois vers l'étude de la nature de la traduction syriaque (version longue) et de ses rapports avec le grec. G. Venturini liste d'abord un certain nombre de traits de la traduction syriaque : absence de détails historiques et topographiques ; absence des sections rhétoriques et des interventions d'auteur ; suppression de plusieurs chapitres ou parties de chapitres ; modification de la structure des chapitres (fusions, changement d'ordre, etc.) ; deux fins de chapitres différentes de celles de la tradition grecque (§ 7 et 8) ; des variantes nombreuses, dont certaines tiendraient à une différence dans l'original grec utilisé par le traducteur. Si l'ensemble de la démonstration paraît probante, elle n'est pas sans quelques faiblesses : ainsi la démonstration de l'unicité d'origine des différents états connus de la traduction syriaque (longue, courte, chap. 20) est renvoyée à une autre publication ; plusieurs pétitions de principes auraient dû être démontrées, comme l'attribution à des accidents de transmission d'une part des écarts par rapport au grec, etc. Au terme d'un développement trop succinct, l'auteur fait l'hypothèse que la traduction date de la première moitié du VIII^e siècle, dans un milieu syro-orthodoxe. Une annotation accompagne la

bifolio qui appartient à un ms. aujourd'hui fragmenté, sur lequel voir P. GEHIN, *Les manuscrits syriaques de parchemin du Sinaï et leurs « Membra disjecta »*, Leuven (coll. « Corpus scriptorum christianorum Orientalium » 665, Subs. 136), 2017, p. 164-167. Il s'agit bien d'extraits de la Vie, et non de fragments, ce qui aurait peut-être dû conduire à une prise en considération un peu différente de ce témoin par rapport aux autres, qui n'apparaît pas clairement dans l'introduction de G. Venturini.

⁹⁹ On notera d'ailleurs que la position de la version latine dans ce dernier stemma est problématique, puisqu'elle correspond à la date du témoin manuscrit (Paris, BnF, lat. 3820) et non à la date de la traduction.

¹⁰⁰ Voir la concordance complète disponible intégralement et gratuitement en ligne : https://cdn.uclouvain.be/groups/cms-editors-ciol/gregori/LENE_LJM_SYC_CONC.pdf.

traduction italienne, qui fournit les références bibliques, ainsi qu'une discussion des principaux écarts par rapport au grec et entre les différents états de la traduction syriaque. Deux index (citations et allusions bibliques, et noms de lieux et de personnes) complètent la traduction, faisant double emploi avec ceux du premier fascicule.

Dans un article récemment paru, l'auteur a exploré plus en détail la question du modèle grec de la traduction syriaque¹⁰¹. Cet article comporte une liste des points où la traduction syriaque présente une position intéressante par rapport à tout ou partie des témoins grecs sélectionnés, à la suite de V. Déroche¹⁰² – liste davantage commentée et organisée que celle qui figure dans le volume publié, mais comportant fondamentalement les mêmes éléments. L'auteur dégage les conclusions suivantes : les écarts syriaque-grec sont à attribuer tantôt à la différence du modèle grec utilisé par rapport à la tradition conservée dans cette langue, tantôt à des interventions rédactionnelles en syriaque ; la répétition des conclusions du volume sur la date et l'origine de la traduction, sans arguments supplémentaires. On mentionnera encore une récente étude d'A. Binggeli, encore à paraître¹⁰³, qui apporte une étude plus complète de la traduction arabe du texte. Il montre que celle-ci a été réalisée à Saint-Sabas au VIII^e ou au IX^e siècle, soit sur le même modèle grec que la version syriaque, soit sur le syriaque, avec révision sur le grec ; elle présente en effet tous les traits caractéristiques du syriaque relevés par G. Venturini. Une telle reconstruction conduit à reconsidérer drastiquement les hypothèses historiques émises par l'éditeur du texte syriaque : cette traduction syriaque ne peut en effet venir d'un milieu syro-orthodoxe et les traits qu'elle comporte ne doivent donc pas leur existence à des motifs doctrinaux. C'est donc dans un contexte melkite, et peut-être palestinien, que ces traductions trouvent leur origine.

Copte : monachisme, hagiographie et pseudépigraphie

Les années passées, j'avais déjà accordé une place, plus ou moins grande, à l'Égypte et aux textes coptes. Cette année, les hasards des parutions font que cette place est plus vaste qu'à l'ordinaire, et pour des ouvrages plus variés.

Copte et grec

Les langues et leur histoire ne font pas partie des sujets de ce Bulletin ; pourtant, l'histoire d'une langue est indissociablement celle d'une culture et d'une littérature. Dans le cas du copte, qui est fondamentalement la langue d'une communauté chrétienne depuis l'Antiquité tardive, il me paraît plus justifié de rendre compte d'études qui ne concernent pas tant la grammaire que l'histoire de la langue et de son développement. C'est le cas du livre remarquable de Jean-Luc FOURNET, *The Rise of Coptic*, issu des Rostovtzeff Lectures qu'il a prononcées à New York en 2017¹⁰⁴. D'autres rendront mieux que moi compte du détail de l'ouvrage, de ses hypothèses et en discuteront les points qui doivent l'être. Aux lecteurs de ce Bulletin, je voulais simplement en signaler l'existence et attirer leur attention sur cette étude importante. En effet, la question de l'émergence du copte, de ses origines, de son rapport avec le grec et de ses fonctions, ainsi que de leur évolution, est fondamentale pour comprendre tout à la fois le christianisme d'Égypte mais aussi les dynamiques d'évolution des communautés

¹⁰¹ G. VENTURINI, « Quale modello greco? La versione siriana nella tradizione manoscritta della *Vita di Giovanni il Misericordioso* », *Adamantius* 25 (2019), p. 371-382.

¹⁰² Città del Vaticano, BAV, Vat. gr. 1669 ; Ott. gr. 402.

¹⁰³ A. BINGGELI, « Writing in Syriac and Christian Palestinian Aramaic at Mar Saba », dans D. GALADZA et J. VERHEYDEN (éd.), *The Lavra of St. Sabas: Liturgy and Literature in Communities and Contexts*, Leuven (coll. « Orientalia Lovaniensia Analecta, Bibliothèque du Byzantion »), sous presse. Je remercie vivement André Binggeli de me l'avoir communiquée avant sa parution et d'avoir bien voulu discuter avec moi de ce dossier.

¹⁰⁴ Jean-Luc FOURNET, *The Rise of Coptic: Egyptian Versus Greek in Late Antiquity*, Princeton, Woodstock, Princeton University Press (coll. « The Rostovtzeff Lectures »), 2020 ; 24,5 × 16, relié, XII + 206 p., 45 \$. ISBN : 978-0-691-19834-7.

chrétiennes dans l'Antiquité tardive, lorsqu'elles ne sont pas situées dans la zone où le grec continue à prévaloir. Voici comment l'auteur présente la tâche qu'il assigne à son livre (p. 2) : établir la chronologie et les mécanismes selon lesquels le copte est entré dans le domaine des écritures réglées, acquérant une dimension officielle et devenant un acteur de la culture écrite publique, dans le cadre d'un monopole de fait du grec. J.-L. Fournet rappelle que l'usage du copte dans un contexte littéraire, ou du moins non-documentaire, précède son usage en contexte documentaire. En particulier, les premières attestations ne sont pas des créations littéraires au sens propre, mais des interventions ponctuelles, des annotations au texte grec (glossaires, exercices bilingues, notes marginales, etc.). Le copte, en ses origines, demeurerait un langage privé, et en aucun cas un langage officiel ; seul le grec occupe cette place en Égypte pendant l'Antiquité. Loin de venir de milieux inaptes au grec, l'origine de la langue copte écrite serait au contraire à chercher dans des milieux urbains hellénophones, plutôt favorisés tant socialement que culturellement. On en voit également la trace dans le domaine liturgique, où les parties les plus essentielles sont demeurées en grec, de même que dans les documents, y compris après la conquête arabo-musulmane. En d'autres termes, il ne s'agit pas d'une langue destinée à toucher des populations non hellénophones, mais à construire, dans leur langue, une culture qui complète et prolonge la culture grecque – on se demande, cependant, pourquoi les traductions vers le copte ont été, dans ce cas, si importantes, mais peut-être correspondent-elles à un moment ultérieur de l'histoire que reconstitue J.-L. Fournet. Il s'agirait d'une langue de prestige, comme le grec, mais pour un domaine différent, situé non en compétition mais à côté du grec. Ce n'est que dans un deuxième temps, et plutôt dans le sud que dans le nord de l'Égypte, que le copte se serait développé dans le cadre d'une affirmation culturelle nouvelle, davantage détachée du grec. Devant le retrait progressif de l'État byzantin, le copte aurait gagné une place légale plus grande, qui aurait aussi correspondu avec la place croissante de l'Église dans l'administration de la société et en particulier de la justice.

Le livre est formé de quatre chapitres : *An Egyptian Exception ?*, *Why was greek preferred to Coptic ?*, *The rise of legal Coptic and the Byzantine State*, *The role of the church and monasticism in the growth of legal Coptic*. Il comporte également toute une série d'annexes très utiles : résumés coptes sur des textes grecs juridiques ; cinq exemples de lettres coptes du IV^e siècle (texte et traduction) ; liste des premiers documents juridiques en copte, jusqu'à la conquête arabe. Viennent ensuite une bibliographie, un index général et un index des sources anciennes. Sans doute aurait-il été utile au lecteur novice, ou pressé, de disposer d'une introduction – même si le premier chapitre en tient pour partie lieu – et surtout d'une conclusion qui reprenne et récapitule les acquis de la démonstration. En l'état, cependant, voici un livre important, qui ne manquera pas de susciter la discussion, et qui conduit à réfléchir sur les évolutions des pratiques linguistiques, tant dans le domaine littéraire que dans le domaine documentaire.

Les testaments du *topos* de Saint-Phoibammôn à Thèbes

Si j'ai à plusieurs reprises présenté dans ce Bulletin des études relatives au monachisme égyptien, c'était généralement soit des approches synthétiques, soit des travaux appuyés principalement sur des sources littéraires. Le livre d'Esther GAREL, consacré aux supérieurs du *topos* de Saint-Phoibammôn à Thèbes, s'appuie au contraire sur des sources documentaires, en l'occurrence sur une série exceptionnelle de quatre testaments des supérieurs du monastère, qui s'étalent sur l'ensemble du VII^e siècle¹⁰⁵. Cependant, par leur contenu et leur enchaînement même, ces quatre textes, ainsi que l'ensemble du dossier

¹⁰⁵ Esther GAREL, *Héritage et transmission dans le monachisme égyptien. Les testaments des supérieurs du topos de Saint-Phoibammôn à Thèbes* (P.Mon.Phoib.Test), Le Caire, Institut français d'archéologie orientale (coll. « Bibliothèque d'études coptes », 27), 2020 ; 28 × 20,5, relié, xv + 350 p., 62 €. ISBN : 978-2-7247-0760-1.

documentaire que l'auteur commente autour de ce noyau, offrent un éclairage remarquable sur le fonctionnement d'une institution monastique à cette période en Haute-Égypte, mais aussi sur l'usage des langues grecque et copte. Cette étude, issue d'une thèse de doctorat soutenue en 2015, peut aisément être mise en relation tant avec le livre du directeur de la thèse, J.-L. Fournet, que j'ai présenté ci-dessus et qui traite précisément de l'émergence de la langue copte¹⁰⁶, qu'avec le livre de R. Dekker que j'avais présenté dans un précédent Bulletin et qui étudiait les réseaux ecclésiaux, dont celui du premier supérieur du *topos*, Abraham¹⁰⁷.

L'ouvrage d'E. Garel est formé de deux parties principales, une ample et riche introduction, suivie de l'édition, traduction et commentaire des quatre testaments. La première partie présente d'abord le dossier des testaments du *topos* de Saint-Phoibammôn, connu sous le nom de Deir el-Bahari lorsqu'il était encore conservé en élévation, dans les ruines du temple d'Hatshepsout. L'auteur résume avec beaucoup de clarté l'histoire complexe et mouvementée de ces quatre papyrus, dont deux n'avaient encore jamais été publiés intégralement, même s'ils avaient été utilisés de manière plus ou moins complète, et avec plus ou moins d'erreurs ; l'un d'eux n'est plus connu que par des photographies et transcriptions anciennes. Dans un deuxième temps, E. Garel situe les quatre testaments dans l'histoire de ce type de documents, tant dans le domaine grec que copte, en prêtant une attention particulière à la fonction de ces textes en contexte monastique, mais aussi aux autres formes littéraires dont ils se rapprochent, en particulier le discours d'adieux. Un troisième chapitre traite de l'histoire du monastère et de ses institutions, avec des aperçus plus précis sur Victor le prêtre ou sur l'affaire de la fuite de deux moines, qui auraient dû succéder à Victor avec le troisième supérieur, Pierre, mais ont quitté la vie monastique, après plusieurs allers-retours entre le monde et le monastère. Si l'on aurait aimé pouvoir explorer davantage cette affaire, la présentation qu'en donne l'auteur offre déjà un aperçu intéressant sur ce type de problème. Le quatrième chapitre porte sur la paléographie – on rappelle que le premier testament, celui d'Abraham, est en grec, tandis que les trois suivants sont en copte. Le cinquième et dernier chapitre est consacré à la langue des documents, en particulier au copte et à la question du bilinguisme.

La deuxième partie du livre présente l'édition scientifique des quatre testaments (les dates données sont celles que propose l'auteur pour la rédaction des documents : deux seulement sont, en l'état actuel de conservation, datés ou datables avec précision) : Abraham (fin des années 610), Victor (4 décembre 634), Pierre (3 mai 675), Jacob (vers 695). Le texte, grec, copte, ou partiellement bilingue, est suivi d'un appareil, d'une traduction française (qu'on aurait aimé face au texte d'origine) et d'un commentaire linéaire, qui porte tant sur les aspects textuels et linguistiques que sur les *realia* et la dimension historique et monastique. Suivent divers outils : deux annexes, qui présentent l'édition, la traduction et le commentaire de deux documents liés aux testaments, la reconnaissance de propriété du monastère de Saint-Phoibammôn par le village de Djêmé, et une lettre de l'évêque Abraham, un index des textes (prosopographie, toponymes, mots égyptiens, mots grecs, titres et fonctions, citations et réminiscences bibliques, grammaire), une bibliographie et un riche dossier de planches.

L'étude apporte un éclairage bienvenu sur l'histoire juridique et institutionnelle des monastères de la région thébaine, puisque les testaments assurent la transmission du lieu saint et de ses biens au successeur légitime du fondateur, ou du prédécesseur. Ils témoignent également du passage en copte d'une tradition du droit romain, qui trouve là ses derniers échos. En outre, ils comportent une dimension spirituelle, voire parénétique, puisqu'il s'agit également du dernier enseignement du supérieur à sa communauté. La question du lien entre cette forme textuelle et les *typika* de fondation byzantins, assez rapidement évoquée, mériterait d'être développée, et envisagée dans un cadre plus large que ce seul dossier. On

¹⁰⁶ Voir *supra*, p. ***-***.

¹⁰⁷ Voir *Rev. Sc. ph. et th.* 103 (2019), p. 222-224.

relèvera aussi l'éclairage, trop souvent sibyllin, qu'apportent les testaments sur les biens du monastère – les livres sont certes mentionnés, par exemple, mais sans aucun détail. Si certains aspects de l'ouvrage intéresseront sans doute peu les spécialistes de littérature patristique, sa lecture, même cursive, ne pourra que profiter à tous les spécialistes du christianisme ancien par la plongée qu'elle offre dans l'organisation et la vie (la mort) d'une communauté ascétique et de ses premiers supérieurs au VII^e siècle.

Vie d'Aaron

Les textes d'hagiographie monastique sont nombreux, tant en grec que dans d'autres langues de l'Orient chrétien ; si certains sont célèbres depuis longtemps, tous sont loin d'avoir encore reçu une édition satisfaisante, une traduction dans une langue moderne, et plus encore un commentaire détaillé. C'est ce qu'offrent dans ce volume Jitse H. F. DIJKSTRA et Jacques VAN DER VLIET pour l'œuvre connue comme *Vie d'Aaron*¹⁰⁸. Il s'agit d'un écrit composé en copte, probablement au VI^e siècle ou au début du VII^e siècle, et qui narre, dans un contexte plus large sur lequel on reviendra, la vie et surtout les miracles d'un ascète de Haute Égypte, en l'occurrence au niveau de la première cataracte et de Philae. Cet ascète aurait vécu vers la fin du IV^e siècle et fait l'objet d'un culte régional. L'œuvre a déjà été largement exploitée, en particulier par le premier des deux auteurs du livre, pour écrire l'histoire ecclésiastique ancienne de la région et éclairer plus largement la question de l'histoire religieuse de la zone à la période tardive.

Le texte est connu par un unique manuscrit du X^e siècle, qui comprend une *akolouthie* complète pour le saint, c'est-à-dire non seulement sa vie mais aussi les textes liturgiques liés à son culte, ainsi que des textes pour d'autres fêtes de la même période. On conserve également quelques fragments d'une autre copie du texte, plus ancienne, que les éditeurs datent du VI^e ou du VII^e siècle, qui atteste d'une rédaction un peu plus simple du même texte. L'étude en a été publiée sous forme d'article, par les deux auteurs, mais il aurait été utile d'en reprendre ici un peu plus longuement la démonstration et les conclusions¹⁰⁹. La *Vie*, mutilée au début, embrasse un champ plus large que la seule histoire d'Aaron : il s'agit en effet d'une série de récits emboîtés, que les éditeurs rapprochent de la *Vie d'Onuphre*, et qui conduit le lecteur auprès de plusieurs ascètes de la région, pour entendre les récits de leur formation et de la rencontre avec leur maître, mais narre aussi l'histoire des premiers évêques de Philae. C'est la deuxième moitié du texte (§ 86-140) seule qui concerne proprement Aaron et rapporte, en particulier, de nombreux miracles.

L'ouvrage comporte une ample introduction, l'édition du texte à partir de son témoin unique (et les quelques fragments de l'autre témoin) accompagnée d'une traduction anglaise, et un vaste commentaire linéaire qui couvre environ cent vingt pages. L'introduction, après une rapide présentation de l'état de la question, étudie successivement : les témoins manuscrits et les informations apportées par leur contenu et le long colophon du ms. principal (London, British Library, Or 7029, daté de 992) ; la langue du texte ; sa structure narrative – étape indispensable, étant donné la complexité de composition en ce domaine ; le genre littéraire et le contexte d'écriture ; les sources du texte (en particulier bibliques) et les autres textes qui sont en relation avec la *Vie* ; la date, ou plutôt l'époque, de composition du texte et sa portée historique ; enfin, une rapide présentation des principes d'édition et de traduction. La traduction est dépourvue de note et propose simplement les références bibliques explicites entre parenthèses ; le texte copte est pourvu d'un apparat minimal, qui signale les écarts par rapport à l'*editio princeps* (Wallis Budge, 1915) et les corrections des éditeurs. Le

¹⁰⁸ Jitse H. F. DIJKSTRA et Jacques VAN DER VLIET, *The Coptic Life of Aaron. Critical Edition, Translation and Commentary*, Leiden, Boston, Brill (coll. « Supplements to Vigiliae Christianae », 155), 2020 ; 24 × 16, relié, XVI + 327 p., 138 €. ISBN : 978-90-04-41300-9.

¹⁰⁹ Jitse H. F. DIJKSTRA et Jacques VAN DER VLIET, « The Earliest Manuscript of the Coptic *Life of Aaron*: British Library, Or. 7558 (89) (93) (150) », *Vigiliae Christianae* 69 (2015), p. 368-392.

commentaire, qui présente des synthèses par section avant de proposer une étude par lemmes brefs, s'attache tant à la langue du texte qu'à sa portée historique, à son contenu en termes de *realia* ou à son contexte littéraire. Le volume se termine par des index (sources écrites, au premier chef biblique ; texte copte : noms propres, lieux, mots égyptiens, mots grecs ; index général).

Voilà donc une utile publication, qui rend aisément accessible un texte et le présente avec tous les outils d'étude que peut souhaiter le lecteur ; peut-être l'introduction aurait-elle pu être présentée d'une manière un peu plus pédagogique pour ceux qui ne connaissent pas déjà le dossier et s'y intéressent pour des raisons diverses : il faut parfois chercher en des lieux dispersés ou peu évidents des informations essentielles. Mais on lira avec grand intérêt et plaisir cette *Vie*, qui présente aussi bien le miracle qui voit guérir la patte cassée d'un chameau que le récit de voyage d'une délégation d'habitants de Philae à Alexandrie pour obtenir du patriarche l'ordination et la confirmation de leur nouvel évêque, et ce d'autant plus grâce au riche commentaire qui l'accompagne.

Passion de Philothée d'Antioche

Je présenterai ici un autre texte hagiographique copte pour lequel on peut supposer un modèle grec perdu. Il s'agit de l'édition et traduction italienne de la *Passion de Philothée d'Antioche*, par Nikos KOUREMENOS¹¹⁰, parue dans la *Patrologia orientalis*. Le dossier hagiographique de Philothée d'Antioche, qui a déjà fait l'objet de plusieurs études, est attesté en copte et en géorgien (ainsi qu'en arabe et en éthiopien, qui dérivent très certainement du copte). Outre la passion sahidique, ici éditée, on connaît deux éloges (l'un en copte, l'autre en arabe), ainsi que trois hymnes en bohaïrique et quelques autres textes hymnographiques, ainsi que divers textes géorgiens. L'auteur fait l'hypothèse, à la suite de ses prédécesseurs, de l'existence d'un original grec, auquel remonteraient indépendamment les versions copte et géorgienne. Les études d'A. Papaconstantinou ont d'autre part montré la célébrité dont a joui le martyr en Égypte, en particulier dans la région d'Antinoé. La passion est située pendant la persécution de 303-305, à Antioche, où le martyr est confronté à Dioclétien. Elle comporte également une première section sur la jeunesse de Philothée et ses premiers miracles, qui précède la confrontation avec le Prince et le récit de la mort du martyr. On aurait aimé en savoir davantage, cependant, sur la datation de la traduction, et éventuellement de son modèle grec, ainsi que sur l'origine et le contexte de production de cette traduction copte, questions qui ne sont pas abordées dans l'introduction.

Le texte est édité à partir de l'unique manuscrit complet, New York, Morgan Library and Museum, M 583 (a. 848), qui provient du monastère Saint-Michel (trouvaille de al-Hamuli¹¹¹), origine qui n'est pas mentionnée par l'éditeur. On compte également neuf témoins fragmentaires, dont les variantes sont données en note. Le texte copte est accompagné d'une traduction italienne et de notes assez abondantes, qui porte principalement sur la langue et le vocabulaire. Les citations et allusions bibliques sont indiquées dans la traduction, entre parenthèse. Figurent également dans le volume divers index : bibliques, noms propres, mots grecs.

On ne peut que se réjouir de disposer ainsi du texte copte, avec traduction, de la *Passion de Philothée*. Sans doute aurait-on pu attendre un peu plus de l'éditeur, tant du point de vue de la comparaison avec le texte géorgien que de celui de l'étude du texte proprement dit, ainsi que de sa nature hagiographique. Au moins dispose-t-on maintenant des éléments nécessaires pour mener cette étude.

¹¹⁰ Nikos KOUREMENOS, *La Passione copta di san Filoteo di Antiochia*, Turnhout, Brepols (coll. « Patrologia Orientalis », 249 [57.1]), 2019 ; 26,5 × 18, 114 p., 114,55 €. ISBN : 978-2-503-58840-7.

¹¹¹ Voir *infra*, p. ***.

Homélie pseudo-athanasiennes

Les textes transmis sous le nom d'Athanase sont nombreux dans toutes les langues de l'Orient chrétien, et tout particulièrement en copte ; parmi eux, les pseudépigraphes sont légions, et souvent tardifs. Il en va ainsi de quatre homélies connues seulement en copte et éditées et traduites par Ibrahim SAWEROS¹¹². Cette publication est issue de sa thèse de doctorat soutenue en 2016 à Leiden sous la direction de Jacques van der Vliet. Les quatre homélies étaient déjà connues, et, pour l'une d'entre elles, partiellement éditée dans l'une de ses versions, mais n'avaient jamais reçu d'édition complète, moins encore de traduction, sauf exception. Il s'agit des textes suivants : *Éloge des archanges Michel et Gabriel* (CPG 2197), *Sur le meurtre et l'avarice et sur l'archange Michel* (CPG 2196, cf. 2191)¹¹³, *Sur Lc 11, 5-9* (CPG 2194), *Sur la Pentecôte* (CPG 2192).

Conformément aux usages de la collection, la matière est répartie en deux volumes : le premier (675) comprend l'édition des textes, accompagnée d'une introduction dédiée à la tradition manuscrite ainsi qu'à l'attribution et à la datation des quatre homélies. Le second (676) présente la traduction anglaise, avec une introduction consacrée au contenu de chaque homélie ainsi qu'à l'étude de leurs formes littéraires et des parallèles et sources. Aucun des deux livres, malheureusement, n'est pourvu d'un index – outre les index des noms et mots, un index biblique aurait été indispensable.

La réunion de ces quatre textes, mise à part leur attribution putative, tient à leur provenance : ils sont tous quatre transmis dans des manuscrits qui proviennent de la découverte d'al-Hamuli, dans le Fayoum, aux alentours du monastère de Saint-Michel (1910). Les trois manuscrits en question (le premier contient les deux premières homélies) sont aujourd'hui conservés à la Morgan Library and Museum à New York (M 602, M 577 et M 595). Le premier est daté largement (IX^e-1^{re} moitié du X^e siècle), tandis que les deux autres comportent un colophon (respectivement 894/895 et 855). Les trois premiers textes sont également connus chacun par un autre témoin, fragmentaire, qui transmet qui plus est une version légèrement différente du texte ; ils proviennent tous trois du Monastère Blanc (du moins est-ce probable pour le premier d'entre eux, palimpseste). Ces textes fragmentaires et variants sont édités en parallèle et traduits de même.

Les quatre homélies ne sont pas dues, apparemment, au même auteur ; les trois premières peuvent être datées, grossièrement, entre le VI^e et le VIII^e siècle, tandis qu'aucun élément assuré n'émerge pour la dernière, pour laquelle on doit cependant, semble-t-il, postuler un modèle grec plus sûrement que pour les autres. Les trois premières sont marquées par un fort caractère composite, enchaînant les histoires édifiantes ou les récits de miracle, faisant apparaître en particulier Pachôme (hom. 2 et 3) ; la dernière, dans laquelle la Pentecôte n'intervient que de manière peut-être secondaire (début et fin), est une homélie didactique, qui traite successivement de divers péchés, de la famille chrétienne, des richesses et de la pauvreté (section parallèle à une homélie attribuée à Pierre d'Alexandrie [CPG 1659]), et de la conduite à l'église.

Les deux introductions sont fort riches, mais parfois un peu désordonnées ; il aurait été utile de disposer d'emblée d'une liste claire des témoins de chaque texte, avec leur dates et une description normalisée de leur contenu. De même, le choix de séparer la discussion du contenu des textes, de leurs sources et parallèles (vol. 676) et de leurs datations et contextes d'origine (vol. 675) risque de compliquer inutilement la tâche du lecteur. Dans le vol. 676, les maladresses restent nombreuses dans l'analyse littéraire et le rapport aux sources, en particulier

¹¹² Ibrahim SAWEROS, *Another Athanasius. Four Sahidic Homilies Attributed to Athanasius of Alexandria: Two Homilies on Michael the Archangel, the Homily on Luke 11:5-9 and the Homily on Pentecost*, Leuven, Peeters (coll. « Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium », 675-676, Copt. 51-52), 2019 ; 24 × 16, XXXVIII + 83 p. et XXX + 75 p., 89 et 79 €. ISBN : 978-90-429-4009-3 et 978-90-429-4011-6.

¹¹³ Il en existe une traduction italienne de 1981, due à Tito Orlandi.

patristiques. Ne serait-il pas temps que le CSCO abandonne la division en deux volumes, qui se justifiait sans doute naguère entre autres par des raisons typographiques, pour rassembler en un seul volume texte et traduction, avec une introduction unifiée et tous les index nécessaires ?

Sans doute le travail d'étude et d'analyse de ces homélies n'est-il pas achevé dans ces deux livres, mais il est maintenant rendu possible par l'édition et traduction dont on dispose grâce à I. Saweros, ainsi que par les premiers éléments qu'il a rassemblés à leur sujet¹¹⁴.

Chénouté

On ne mentionnera qu'en passant la réédition en version brochée de la traduction de vingt-deux discours de Chénouté (vers 347-465), célèbre supérieur du Monastère Blanc, par David BRAKKE et Andrew CRISLIP¹¹⁵ ; le volume d'origine était paru en 2015. Le livre comporte une utile introduction qui présente l'auteur et son contexte historique et ecclésial, ainsi que ce qui survit de son œuvre. Les textes de Chénouté sont ensuite répartis en quatre sections, pourvue chacune d'une courte introduction : Hérétiques et autres ennemis de l'Église ; Chénouté pasteur et prédicateur ; la lutte du chrétien avec Satan ; le conflit avec Flavius Aelius Gessius (gouverneur de Thébaïde de 376 à 380). Les traductions sont pourvues de notes minimales, qui identifient, pour l'essentiel, les références bibliques. Outre une bibliographie, on trouve à la fin du livre divers index (noms, sujets, références bibliques). Pour ceux qui n'auraient pas encore eu l'occasion de lire et de découvrir la prose du grand responsable monastique et prédicateur que fut Chénouté, la réédition moins couteuse de ce recueil de traduction leur facilitera sûrement la tâche.

Histoire ecclésiastique

Revenons maintenant vers des lieux et des sujets sans doute plus familiers aux patrologues.

Le siège de Constantinople

Issu de sa thèse de doctorat soutenue à l'Australian Catholic University en 2016, le livre de Justin M. PIGOTT¹¹⁶ porte sur la position ecclésiastique de Constantinople entre 381 et 451. L'ouvrage cherche à réévaluer le récit traditionnel d'une ascension irrésistible du siège épiscopal constantinopolitain entre le concile de 381 et celui de 451, ascension dont témoignerait le canon 3 du premier concile et le canon 28 de celui de Chalcédoine. L'auteur veut montrer que loin d'une image de force et de prééminence, l'évêque de Constantinople serait dans une situation de faiblesse relative, dans tous les domaines ou presque (doctrines, politique ecclésiastique, rapport au pouvoir impérial, etc.), et son siège, l'un des terrains d'affrontement d'Alexandrie et d'Antioche. Les deux canons, loin d'affirmer et de conforter une suprématie croissante, tenteraient au contraire de pallier les principales faiblesses. J. M. P. réfute donc une lecture téléologique, qui projette à rebours sur l'histoire ancienne du siège constantinopolitain l'importance et le rôle qu'il aurait acquis seulement plus tard ; cette remise en cause va de pair avec une relecture plus large de l'histoire de la ville, dont l'auteur conteste également le caractère téléologique, qui voit dans le projet d'origine de la ville le rôle qu'elle acquit par la suite.

¹¹⁴ On consultera avec profit l'article compte-rendu que M. Müller a consacré à ces deux volumes, ainsi qu'à celui qui a été présenté précédemment (p. ***-***), à paraître dans le *Journal of Coptic Studies* 24 (2022) ; je remercie vivement Anne Boud'hors, une nouvelle fois, pour m'en avoir fait part et m'avoir permis de le lire.

¹¹⁵ David BRAKKE et Andrew CRISLIP, *Selected Discourses of Shenoute the Great: Community, Theology, and Social Conflict in Late Antique Egypt*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 2015 (2019) ; 23 × 15, XIV + 326 p., 25,99 £. ISBN : 978-1-107-60667-8.

¹¹⁶ Justin M. PIGOTT, *New Rome Wasn't Built in a Day: Rethinking Councils and Controversy at Early Constantinople 381-451*, Turnhout, Brepols (coll. « Studia Antiqua Australiensia », 9) 2019 ; 23,5 × 15,5, XI + 231 p., 55 €. ISBN : 978-2-503-58448-5.

Une longue introduction (numérotée chap. 1) présente l'objet et la méthode, ainsi qu'un panorama historiographique ; les trois chapitres suivants adoptent, pour l'essentiel, un parcours chronologique : le chapitre 2 porte sur les débats historiographiques relatifs à l'histoire du siège constantinopolitain et de la Ville de 330 à 381 ; le chap. 3 concerne le concile de Constantinople tenu en 381 – on notera en passant que l'auteur ne dit pas un mot des doutes sur la date et les circonstances de rédaction du symbole lié traditionnellement à ce concile¹¹⁷ ; le chap. 4 s'intéresse au rôle du pouvoir impérial et au rapport entre celui-ci et le siège épiscopal de la Ville, à travers les différentes formes d'influence qu'exerce le champ politique ; le chap. 5 porte sur le concile de Chalcédoine entendu en un sens large, c'est-à-dire en y incluant ses prodromes, et il comporte une section assez importante consacrée aux rapports du pouvoir épiscopal constantinopolitain avec les moines et le mouvement ascétique en général. Une courte conclusion reprend les principaux acquis du livre, qui est complété par des listes épiscopales (Constantinople, Antioche, Alexandrie, Rome) et impériales pour la période considérée, ainsi que par le texte de quelques canons conciliaires (Nicée n° 15 ; Constantinople I n°s 1-4 ; Chalcédoine n° 28). L'ouvrage est malheureusement dépourvu de tout index.

Plusieurs des remarques et conclusions de l'auteur, si elles ne sont pas toujours neuves, sont justes et éclairantes ; ainsi, J. M. Pigott souligne que la période 381-451 est marquée par une série de crise pour l'épiscopat constantinopolitain, plutôt que par une ascension et un affermissement continus. L'auteur souligne en particulier le rôle de l'histoire antérieure de l'Église de la Ville, marquée par une forte présence non- ou anti-nicéenne, ainsi que la place des « sectes » (les différents courants ecclésiaux) en son sein. Sur ce dernier point, la perspective est sans doute quelque peu faussée et Constantinople n'est ni l'origine, ni le seul lieu (ou le principal) d'affirmation de courants déviants¹¹⁸.

La proximité du pouvoir impérial, plutôt que de renforcer l'autorité de l'évêque de Constantinople par l'influence supposée qu'elle lui offrirait sur le pouvoir politique, aurait plutôt l'effet inverse, en le plaçant à proximité immédiate d'un pouvoir bien plus puissant que le sien et multiforme – non seulement l'empereur, mais la cour – auquel les mécontents ou les adversaires de l'évêque en place pourraient recourir. Les évêques de Constantinople qui jouiraient du succès seraient donc des hommes discrets et diplomates, comme Nectaire¹¹⁹, non des figures de premier plan, qui seraient rapidement confrontées à des oppositions trop fortes, comme Grégoire de Nazianze¹²⁰ ou Jean Chrysostome. L'action d'Alexandrie à Constantinople serait motivée non par une jalousie contre un siège qui gagnerait en prééminence, mais par le désir de manipuler un siège manquant de stabilité et d'assurance, terrain de confrontation et de lutte d'influence avec Antioche. Moins que des agents d'Alexandrie, il faudrait chercher des factions constantinopolitaines, sur lesquelles s'appuie l'action alexandrine. Ce n'est qu'après le concile de Chalcédoine que le siège

¹¹⁷ Voir l'ouvrage de W. Kinzig mentionné *supra*, n. **.

¹¹⁸ La lecture de Richard P. VAGGIONE, *Eunomius of Cyzicus and the Nicene Revolution*, Oxford (coll. « Oxford Early Christian Studies »), 2000, aurait permis sans doute d'être plus juste sur ce point au moins pour le courant eunomien ; en l'état, l'auteur se réfère seulement au bon livre de Raymond VAN DAM, *Becoming Christian. The Conversion of Roman Cappadocia*, Philadelphia, 2003, qui est cependant bien limité en la matière. Voir aussi Sylvain DESTEPHEN, « Eunomios I, évêque de Cyzique (Hellénopont) », dans *Prosopographie du diocèse d'Asie (325-641)*, Paris (coll. « Prosopographie chrétienne du Bas-Empire », 3), 2008, p. 295-342.

¹¹⁹ Cependant, dans la présentation d'Atticus comme modèle d'un piètre orateur qui réussit bien, de ce fait, sur le siège constantinopolitain, il aurait fallu rappeler que son homélie pour la Noël a cependant été conservée, même si c'est de manière complexe et seulement très partiellement en grec (CPG 5650).

¹²⁰ On résiste cependant quelque peu lorsque l'auteur range, sans autre forme de procès, Grégoire dans le camp antiochien (p. 153).

constantinopolitain gagnerait en stabilité et en influence, non sans que certains des facteurs évoqués ne continuent cependant à l'affaiblir.

L'ouvrage présente donc une étude intéressante, dont tous les points sont cependant loin d'être neufs. En outre, le choix trop souvent fait de raconter ou reprendre en détail des événements et des interprétations bien connus conduit à quelques longueurs : on se demande parfois si la matière n'aurait pas pu être ramassée davantage. En outre, le livre comporte un nombre non négligeable d'erreurs ou d'approximations, ainsi que quelques manques bibliographiques non négligeables. Parmi les erreurs, certaines sont pour le moins surprenante, comme celle qui fait identifier à l'auteur la première session du concile d'Éphèse avec la session problématique du 22 juillet (p. 158), dont l'existence même est discutée¹²¹. L'affirmation selon laquelle les évêques d'Égypte n'auraient été invités au concile de 381 qu'après la mort de Mélèce d'Antioche pose de lourds problèmes au regard du temps nécessaire aux communications et aux déplacements, hypothèse appuyée sur une lecture biaisée de vers de Grégoire de Nazianze (*Carm.* II.1, 11, v. 1798-1800)¹²². La bibliographie est assez gravement déficiente ; ainsi pour les éditions de textes, il manque des livres importants, comme l'édition et traduction des *Poèmes personnels* de Grégoire de Nazianze dans la Collection des Universités de France (Paris, 2004), texte pourtant souvent cité par l'auteur, ou l'édition des GNO du *De deitate Filii et Spiritus sancti* de Grégoire de Nysse (Leiden, 1996), ou encore l'édition d'A. Lampadaridi de la *Vie de Porphyre* par Marc le Diacre, dont la lecture n'aurait pas été sans intérêt pour l'interprétation du passage considéré (p. 112)¹²³ ; en outre, on trouve des confusions surprenantes, qui font prendre les traductions des historiens ecclésiastiques dans la collection Sources chrétiennes, volumes fort précieux, pour des éditions du texte, ce qu'ils ne sont pas – le texte grec y est repris, éventuellement avec des modifications minimales, de l'édition de référence des GCS. Les ouvrages de référence de R. Janin¹²⁴ ne sont pas mentionnés, même lorsque l'auteur s'intéresse à l'histoire de l'urbanisme et à l'évolution topographique de la ville (voir par ex. p. 28).

Voilà donc un livre qui est loin d'être sans intérêt et invite à considérer l'histoire du siège épiscopal de Constantinople aux IV^e et V^e siècles sans y projeter son statut ultérieur. Sans doute l'ouvrage aurait-il gagné à être mieux achevé, corrigé et pourvu d'index. Cependant, en l'état, il mérite la lecture.

Concile d'Éphèse

Le livre précédent traçait une ligne de Constantinople I à Chalcédoine, englobant ainsi le concile d'Éphèse, qui fournit la matière de l'ouvrage ici présenté. Le premier des conciles pour lesquels on dispose d'actes est en effet celui d'Éphèse (431) ; c'est l'édition de ceux-ci qui ouvre la magistrale collection des *Acta conciliorum œcumenicorum* (ACO) et qui est l'œuvre d'E. Schwartz. Cependant, ces Actes ne répondent pas tout à fait à ce que l'on attend d'un tel genre littéraire : loin de présenter un (ou plusieurs) récits autorisés des seules séances du concile, les textes édités sont en fait différentes collections formées certes des actes du synode cyrillien et de ceux du synode des orientaux, mais aussi de nombreuses lettres,

¹²¹ Voir sur ce point Mark S. SMITH, *The Idea of Nicaea in the Early Church Councils, AD 431-451*, Oxford, New York (coll. « Oxford Early Christian Studies »), 2018, en particulier p. 75-79, 108-117.

¹²² Il aurait d'ailleurs été bon de prendre en compte la longue note sur ce passage des derniers éditeurs du texte : André TUILIER, Guillaume BADY et Jean BERNARDI, *Saint Grégoire de Nazianze, Œuvres poétiques. I.1, Poèmes personnels (II, 1, 1-11)*, Paris (coll. « CUF, série grecque »), 2004, p. 200 n. 333, qui soulignent le contexte politique qui préside à l'invitation tardive des évêques de Macédoine et d'Égypte – mais invitation tardive ne veut en aucun cas dire après la mort de Mélèce : c'est leur arrivée qui est postérieure à ce décès.

¹²³ Anna LAMPADARIDI, *La conversion de Gaza au christianisme. La Vie de S. Porphyre de Gaza par Marc le Diacre (BHG 1570)*, Bruxelles (coll. « Subsidia hagiographica », 95), 2016.

¹²⁴ Raymond JANIN, *Constantinople byzantine : développement urbain et répertoire topographique*, Paris (coll. « Archives de l'Orient chrétien », 4), 1964² ; *Le Siège de Constantinople et le patriarcat œcuménique : les églises et les monastères*, Paris (coll. « Géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin »), 1969².

discours, pétitions et traités ; en outre, ces collections émanent non directement du concile, avec validation impériale, mais pour l'essentiel du parti cyrillien, avec incorporation plus tardive de documents orientaux. Le volume ici présenté propose la traduction d'une sélection de ces documents, œuvre de Richard PRICE, avec une introduction générale, des introductions partielles et des notes de Thomas GRAUMANN¹²⁵ ; elle n'adopte pas l'ordre de telle ou telle collection, ou des collection successives, mais tente de reconstituer une séquence chronologique des textes.

L'ample introduction générale, qui couvre environ 80 p., présente d'abord les sources (les collections, grecques et latines, évoquées ci-dessus), puis un rapide récit historique, qui retrace également le contexte du concile, et enfin une présentation des enjeux théologiques des débats. Les documents sont ensuite rassemblés en six sections : avant le concile ; la session du 22 juin ; après la session du 22 juin ; la « session du 22 juillet » – on se reportera avec profit à l'introduction de Th. Graumann sur ce problème épineux¹²⁶ ; de la fin de juillet au retrait de Nestorius ; des discussions de Chalcédoine à la dissolution du concile. Les auteurs ont fait le choix assumé de limiter les textes traités à la période du concile lui-même, excluant ses suites qui sont pourtant également très présentes dans les collections ici exploitées. Les introductions, générales et partielles, sont riches, de même que l'annotation, même si on l'aurait souhaitée parfois un peu plus précise, par exemple pour l'identification des textes cités. On s'étonne d'ailleurs que Th. Graumann, qui a pourtant naguère amplement et magistralement traité de cette question du recours à l'autorité patristique¹²⁷, ne l'ait pas évoquée de manière significative en introduction, alors même que le concile d'Éphèse constitue l'occasion où le recours au florilège patristique dans l'argumentation théologique, et plus particulièrement conciliaire, trouve l'un de ses premiers exemples significatifs. Le livre comprend également un glossaire, une bibliographie, des cartes, et divers index : personnes citées dans les Actes (évêques, autre clergé et moines, laïcs) ; textes (documents classés par auteur, documents dans l'ordre des *ACO*). Un index biblique et un index des sources patristiques auraient été indispensables et font gravement défaut ; le recours aux index des *ACO* n'est qu'un pis-aller.

L'ordre d'exposition, de même que le choix des textes, ne recoupe qu'imparfaitement celui qu'avait effectué André-Jean Festugière dans sa traduction parue en 1982¹²⁸ ; en particulier, les éditeurs du présent volume ont fait le choix d'exclure les textes théologiques un peu long, comme la *Lettre aux moines* de Cyrille d'Alexandrie (*CPG* 5301) ou la plupart des homélies, comme celles de Théodote d'Ancyre, au contraire de Festugière.

La qualité de l'ouvrage est grande et on ne peut qu'être admiratif devant le travail mené. Il reste cependant quelques erreurs ou contradictions, sûrement plus nombreuses que ce qui a frappé l'œil du présent lecteur. Ainsi, dans l'introduction (p. 12 et n. 28), une certaine contradiction demeure dans la reconstitution des motivations qui ont présidé aux additions faites à la *Collectio Vaticana* : l'auteur retient, dans le corps du texte, un intérêt historique des compilateurs, tandis qu'il souligne, en note, que l'absence d'intérêt théologique et polémique de ces mêmes compilateurs reste à prouver, pour ne pas dire plus. Dans la *Contestatio* d'Eusèbe de Dorylée (p. 96), la citation, attribuée par l'auteur à Eustathe d'Antioche, provient

¹²⁵ Richard PRICE et Thomas GRAUMANN, *The Council of Ephesus of 431: Documents and Proceedings*, trad. Richard PRICE, intro. et notes Thomas GRAUMANN, Liverpool, Liverpool University Press (coll. « Translated Texts for Historians », 72), 2020 ; 22 × 15,5, relié, XII + 696 p., 125 £. ISBN : 978-1-78962-147-1.

¹²⁶ Voir également dans le précédent « Bulletin de patrologie », *Rev. Sc. ph. et th.* 104 (2020), p. 291-410, ici p. 376-379, sur cette question et plus largement sur la réception du concile de Nicée et de son Symbole à Éphèse.

¹²⁷ Thomas GRAUMANN, *Die Kirche der Väter. Vätertheologie und Väterbeweis in den Kirchen des Ostens bis zum Konzil von Ephesus (431)*, Tübingen (coll. « Beiträge zur historischen Theologie », 118), 2003.

¹²⁸ André-Jean FESTUGIERE, *Éphèse et Chalcédoine, actes des conciles*, Paris (coll. « Textes, dossiers, documents », 6), 1982. Je prépare, avec Xavier Moralès et Sylvain Destephen, une nouvelle édition revue et complétée de cette traduction, mais c'est un vaste chantier, et de longue haleine.

en fait du pseudo-Athanase, *De incarnatione et contra arianos* (CPG 2806), comme on l'a reconnu depuis longtemps¹²⁹. On corrigera encore une amusante coquille (p. 439) : lire « hypothesis » et non « hypostasis ».

Qu'on excuse ces broutilles au lecteur : la traduction proposée est extrêmement précieuse (on laissera les anglophones en évaluer la fidélité et l'élégance), et accompagnée d'un appareil critique de grande qualité. À partir du moment où le lecteur a conscience de ne lire qu'une partie des documents disponibles, reclassés selon un ordre qui demeure hypothétique – et les différentes introductions soulignent très clairement ces points – on ne peut que recommander vivement la lecture et l'utilisation de ce livre.

Historiens de l'Antiquité tardive

Les répertoires et *claves* sont toujours des instruments utiles, à condition que leur champ soit bien défini et qu'ils apportent du neuf, ou du moins qu'ils permettent de baliser un domaine où les savants avaient quelque difficulté à se repérer. Peter VAN NUFFELEN et Lieve VAN HOOF, grâce à divers projets collectifs (ERC, FWO, NWO), ont mis au point, avec une petite équipe, un nouvel outil de ce genre, intitulé *Claves historicorum Antiquitatis posterioris*¹³⁰. La publication papier se double, fort heureusement, d'une base de données en libre accès, qui en reprend la plupart des éléments et s'ouvre également à une période plus longue¹³¹ ; cette base de données permettra sûrement des mises à jour, bienvenues, pour ne pas dire indispensables.

Le livre s'ouvre par une ample introduction, qui définit les contours du projet et en justifie la perspective et le contenu. Il s'agit de recenser et décrire tous les textes historiographiques pour la période 300-800, en latin, grec, syriaque, copte, arménien, géorgien – auxquels s'ajoutent des textes juifs en araméen et des textes en moyen-perse, rares. L'ouvrage est fondé sur une approche générique, définie à partir des catégories tardo-antiques, plutôt qu'à partir des catégories modernes ; il retient quatre genres centraux : histoire séculière, histoire ecclésiastique, histoire sacrée, chroniques, qui reçoivent à leur tour diverses subdivisions. Les œuvres qui ressortissent à ces genres sont systématiquement relevées et analysées. Y sont associés des genres affiliés : collections de documents, synopsis des conciles, listes d'évêques, fastes, listes de gouvernants, tables pascales, comput, textes d'astronomie, calendriers, qui reçoivent des traitements différents. D'autres genres sont qualifiés de voisins ou périphériques : discours, poésie, épistolographie, rapports, géographie, exégèse, biographie, roman ; selon leurs subdivisions, ils sont ou non couverts dans la *Clavis*, en fonction de leur proximité avec l'écriture de l'histoire – mais aussi, ce qui est plus surprenant, en fonction de leur inclusion dans d'autres répertoires, argument mis en avant pour laisser de côté les textes hagiographiques. On trouvera p. LXXXI un utile tableau qui récapitule les différents genres littéraires et la manière dont sont traités dans le volume les textes qui en relèvent. L'introduction s'achève par une rapide synthèse sur les caractéristiques de l'écriture de l'histoire dans l'Antiquité tardive, d'un point de vue générique ; les auteurs soulignent les innovations, comme l'histoire ecclésiastique ou l'importance prise par le genre de la chronique, tout en rappelant l'importance des facteurs de continuité, en amont et en aval.

Le corps de l'ouvrage est formé du répertoire des textes, qu'ils soient conservés intégralement, de manière fragmentaire ou simplement connu ; se succèdent deux séries

¹²⁹ Voir par exemple José DECLERCK, *Eustathii Antiocheni patris Nicaeni, Opera quae supersunt omnia*, Turnhout, Leuven (coll. « Corpus christianorum, Series graeca », 51), 2002, p. CLXXXI- CLXXXIV ; il s'agit d'ailleurs du fgt 132 pseudo-eustathien, dans cette édition, et non du fgt 88 (édition, périmée, de M. Spanneut). Je prépare, avec P.-M. Hombert, une édition, traduction et commentaire du *De incarnatione et contra arianos*.

¹³⁰ Peter VAN NUFFELEN et Lieve VAN HOOF, *Clavis Historicorum Antiquitatis Posterioris. An inventory of Late Antique historiography (A.D. 300-800)*, Turnhout, Brepols (coll. « Corpus Christianorum, Claves – Subsidia », 5), 2020 ; 25 × 16, relié, CXV + 1079 p., 295 €. ISBN : 978-2-503-55295-8.

¹³¹ <https://www.late-antique-historiography.ugent.be/database>.

alphabétiques, par auteur d'abord, puis par titre pour les textes anonymes (sous leur forme anglaise dans les deux cas). Chaque notice d'auteur fournit les informations suivantes : nom anglais et dans la langue d'origine, ses dates, son affiliation religieuse et son statut social (ou profession). Les différentes œuvres sont ensuite présentées, avec les rubriques suivantes : titre (sous différentes formes), lieu et date de composition, langue, état de conservation, genre, sources, utilisations ultérieures (ces deux dernières rubriques ne contiennent que des renvois aux autres textes / auteurs de la *Clavis* et ne prétendent en aucun cas à l'exhaustivité) ; éditions et traductions, liste des principaux manuscrits ou liste des fragments, bibliographie générale. On trouve aussi une rubrique, rédigée, qui rassemble les principales questions ou informations supplémentaires sur le texte. La rubrique « manuscrits » paraît particulièrement problématique : le choix des témoins est discutable – par exemple, pour *Proclus ou sur le bonheur*, de Marinus, parmi les deux manuscrits cités, un seul correspond aux deux témoins primaires de l'édition – et il aurait sans doute mieux valu, au moins pour le grec, renvoyer aux fiches d'œuvres dans la base de données *Pinakes*¹³² – on notera d'ailleurs que la rubrique est absente de la base de données en ligne. La mention des numéros identifiants dans d'autres répertoires, y compris quand ils sont fondamentaux comme la *Clavis Patrum graecorum*, sont loins d'être systématiques et sont parfois erronés¹³³ ; en outre, ils sont perdus dans la bibliographie secondaire et auraient gagnés à figurer dans les rubriques initiales.

Le volume est pourvu de nombreux et abondants *indices* (p. 747-1076) : noms d'auteurs, auteurs par langue, par siècle, par religion, par statut social ; titres, titres par langue, par genre littéraire, par siècle, par lieu, par état de conservation ; manuscrits.

Il n'est que trop facile, dans une telle masse, de relever des oublis, en particulier en termes de bibliographie. La liste qui suit ne prétend en rien être exhaustive, ni souligner des défauts de l'ouvrage ; elle vise seulement à aider à la mise à jour de la version en ligne de la *Clavis*, pour le profit des utilisateurs, et ne porte que sur quelques rares auteurs choisis. Anastase le Sinaïte, *Récits édifiants* et *Récits sur le Sinaï* : édition du texte et traduction française par A. Binggeli (thèse inédite)¹³⁴ ; il aurait aussi été utile de citer l'ouvrage d'Uthemann, même si ses conclusions sont très discutables¹³⁵. Eunape de Sardes, *Vies des sophistes* : l'édition de référence, due à R. Goulet, avec traduction française, manque¹³⁶. Eusèbe de Césarée, *Histoire ecclésiastique* : la sélection des manuscrits n'est pas exacte et au moins une cote erronée (Moscou)¹³⁷ ; *Vie de Constantin* : la traduction parue en Sources chrétiennes manque¹³⁸. Jean Lydos, *Sur les mois* : on consultera avec profit les travaux d'E. Zingg, qui prépare une

¹³² <https://pinakes.irht.cnrs.fr/>.

¹³³ Par exemple, pour Anastase le Sinaïte, les *Récits édifiants* ont bien un numéro de CPG (7774), mais il est erroné : c'est celui du *De haeresibus*, présenté deux pages plus loin, sans numéro de CPG ; les *Récits sur le Sinaï* sont, eux, dépourvu de numéro (en fait CPG 7758.A). De même, pour Eusèbe, alors que l'*Histoire ecclésiastique* ou les *Martyrs de Palestine* ont bien un renvoi à leur numéro de CPG, ce n'est pas le cas de la *Collection de martyres anciens* (CPG 3491). Il aurait aussi été utile de faire figurer les numéros de BHG.

¹³⁴ André BINGGELI, *Anastase le Sinaïte, Récits sur le Sinaï et Récits utiles à l'âme*, Thèse de doctorat, Université Paris IV, 2001.

¹³⁵ Karl-Heinz UTHEMANN, *Anastasios Sinaites: Byzantinisches Christentum in den ersten Jahrzehnten unter arabischer Herrschaft*, Berlin, Boston (coll. « Arbeiten zur Kirchengeschichte », 125), 2015. L'ouvrage n'est mentionné que pour le traité *Sur les hérésies*.

¹³⁶ Richard GOULET, *Eunape de Sardes, Vies de philosophes et de sophistes*, Paris (coll. « Collection des Universités de France, série grecque »), 2014 ; les manuscrits retenus dans la notice n'ont pas de titre particulier à l'être.

¹³⁷ Voir Matthieu CASSIN, « Tradition manuscrite grecque de l'*Histoire ecclésiastique* », dans S. MORLET et L. PERRONE (éd.), *Eusèbe de Césarée, Histoire ecclésiastique. Commentaire. I, Études d'introduction*, Paris (coll. « Anagôgê »), 2012, p. 209-242.

¹³⁸ Luce PIETRI et Marie-Josèphe RONDEAU, *Eusèbe de Césarée, Vie de Constantin*, Paris (coll. « Sources chrétiennes », 559), 2013.

nouvelle édition¹³⁹. Nicéphore I^{er} de Constantinople, *Chronique brève* : on consultera maintenant avec profit l'article récent de J. Signes-Codoñer, en attendant l'édition qu'il prépare avec M. Featherstone¹⁴⁰. D'autres ont déjà proposé des compléments plus significatifs, d'autres le feront encore : la chose est sans importance, ou presque.

Il restera à mesurer la portée d'un tel répertoire pour les études tardo-antiques : on peut espérer qu'il suscite des travaux plus nombreux sur des auteurs et des textes moins connus, comme les deux maîtres d'œuvre le souhaitent en introduction ; il faut aussi souhaiter qu'ils trouveront les forces nécessaires pour maintenir à jour la base de données en ligne, ce qui est toujours un labeur long et pénible, comme l'auteur du présent Bulletin ne le sait que trop bien. Seul l'avenir le dira. En l'état, la *Clavis* publiée rendra sûrement déjà de grands services à ceux qui pourront l'acquérir.

Approches transversales

Catéchuménat

Le livre de Matthieu PIGNOT que je présenterai maintenant, s'il traite d'un sujet proche de celui du livre de D. Vopřada présenté plus haut¹⁴¹, l'aborde avec une méthode toute différente : il traite en effet du catéchuménat en Afrique du Nord (IV^e-VI^e siècle), et porte pour sous-titre « Augustin d'Hippone, ses contemporains et leur première réception »¹⁴². Issu d'une thèse de doctorat en histoire soutenue à Oxford en 2016, ce volume offre une perspective bien plus large que l'autre, sans pour autant perdre l'attention détaillée aux textes ; en outre, comme l'indique la faculté à laquelle il se rattache, l'auteur adopte une perspective qui est celle de l'histoire de l'Église ancienne, plutôt que celle de la théologie, fut-elle historique. Autre différence avec l'ouvrage de D. Vopřada, qu'il convient de mentionner d'emblée : M. Pignot est plus que sceptique, et avec de bons arguments, tant sur l'attribution à Quodvultdeus des sermons étudiés par D. Vopřada, que sur l'unité d'auteur supposée pour ces textes. Cependant, c'est bien la perspective d'ensemble qui diffère : là où D. Vopřada s'intéressait à la figure de l'évêque en relation avec son Église et avec ceux qui y entrent, M. Pignot s'intéresse au phénomène de seuil qui marque l'entrée dans une communauté, en l'occurrence chrétienne, à son évolution et à ses traits propres, ainsi qu'aux fonctions que remplit cette zone intermédiaire pour la définition de la communauté chrétienne, et réciproquement, au rôle de la communauté dans la conception et le contenu du catéchuménat – entendu en son sens large, depuis les premiers rites d'enrôlement jusqu'au baptême. Cette approche est pour beaucoup dans l'intérêt de l'ouvrage, qui conduit à considérer, de manière dynamique, les relations entre le groupe des chrétiens déjà intégrés dans l'Église et ceux qui se situent, en différentes étapes, à son seuil, y compris dans la durée. Autrement dit, le catéchuménat est considéré non seulement comme le processus d'entrée dans l'Église, mais aussi comme une des modalités d'appartenance à celle-ci. Si Augustin et ses œuvres sont centraux dans l'ouvrage, ce qui aurait donc dû me conduire à le laisser de côté, selon les principes énoncés à l'orée de mon premier Bulletin¹⁴³, l'étroite relation du livre de M. Pignot avec celui de D. Vopřada tout autant que le fait que son objet ne se réduise pas au seul Augustin m'ont conduit à l'intégrer dans le présent Bulletin. Il me semble en outre qu'il s'agit

¹³⁹ Voir entre autres Emmanuel ZINGG, « Références internes et séquences des fragments dans l'ouvrage de Jean le Lydien, *Sur les mois* », *Revue des Études byzantines* 78 (2020), p. 109-141.

¹⁴⁰ Juan SIGNES CODOÑER, « Las dos versiones de la *Crónica breve* atribuida al patriarca Nicéforo y su vinculación con la obra de Jorge Sincelo », *Revue des études byzantines* 79 (2021), p. 5-68.

¹⁴¹ Voir *supra*, p. ***-***.

¹⁴² Matthieu PIGNOT, *The Catechumenate in Late Antique Africa (4th-6th centuries): Augustine of Hippo, his Contemporaries and Early Reception*, Leiden, Boston, Brill (coll. « Supplements to Vigiliae Christianae », 162), 2020 ; 24 × 16, relié, XI + 414 p., 132 €. ISBN : 978-90-04-43189-8.

¹⁴³ *Rev. Sc. ph. et th.* 100 (2016), p. 459.

d'un livre important, dont la lecture ne peut que bénéficier à tous les spécialistes du christianisme antique, tant par son objet, le catéchuménat, que par sa méthode.

Après une ample introduction, qui fournit entre autres une vaste situation historiographique, les quatre premiers chapitres sont consacrés à Augustin et forment les deux tiers du livre environ. Le premier chapitre traite du catéchuménat d'Augustin lui-même, fort bien documenté ; le deuxième, de l'admission au catéchuménat ainsi que des rites particuliers qui leurs sont propres et les caractérise comme groupe, quelle que soit la durée de l'appartenance à cette catégorie. Les deux chapitres suivants portent sur l'intégration complète des catéchumènes dans la communauté chrétienne, en deux étapes : l'inscription des catéchumènes pour être baptisés à Pâques, et les appels qui cherchent à les y entraîner ; la préparation finale, au cours du carême. Ces quatre chapitres s'appuient sur des sources augustiniennes. Au contraire, les chapitres cinq et six élargissent la perspective en s'attachant à d'autres sources, non augustiniennes, africaines mais aussi romaines, et étirent la question jusqu'au VI^e siècle. Sont successivement envisagés les canons des conciles, les sermons attribués à Quodvultdeus, d'autres sermons anonymes qu'on peut possiblement rattacher à l'Afrique (chap. 5), puis le débat entre Ferrand de Carthage et Fulgence de Ruspe sur le baptême dans l'urgence, et la lettre de Jean le Diacre à Sénarius sur le catéchuménat, dans le contexte de l'Italie ostrogothique.

Tout au long de sa riche enquête, l'auteur veille à replacer les textes et les extraits qu'il étudie dans leur contexte de production, afin de n'en pas dévoyer l'interprétation. Il s'appuie sur une très riche bibliographie, largement citée et maîtrisée, qui fait du livre une utile porte d'entrée pour qui s'intéresse à la question du catéchuménat dans l'Église ancienne, y compris en Orient. On notera d'intéressants développements, par exemple sur la discipline de l'arcane, lue non comme un moyen d'empêcher de connaître les rites de l'initiation, mais seulement d'en réserver la compréhension – et même d'exclure les non-initiés de la participation au rite, et non de sa compréhension – de même que l'usage de la séparation des catéchumènes comme un moyen de les attirer vers une intégration complète à la communauté ecclésiale. Plus loin, l'auteur prolonge la discussion à propos du Notre Père, qui est connu, mais non prié par les catéchumènes. L'analyse des témoignages canoniques est nécessairement plus restreinte, vu le faible nombre de témoignages et leur caractère allusif, qui conduit parfois l'auteur à des hypothèses pour lesquelles les textes apportent peu de soutien, ainsi à propos du sens de *sacramentum* dans le canon 3 du *Breuiarium Hipponense*. Les p. 239-276 fournissent une analyse des sermons attribués à Quodvultdeus qui diffère sensiblement de celle de D. Vopřada, tant par sa prudence que par l'orientation de l'attention. Elle semble plus économique et plus convaincante, même si l'on y perd la figure d'un auteur unique, à la biographie plus ou moins reconstituable, qui serait Quodvultdeus. Ce chapitre cinq, appuyé également sur des sermons anonymes, conduit l'auteur à souligner la diversité des pratiques et des idées dans le catéchuménat d'Afrique du Nord, loin de l'image standardisée et uniforme qu'en donnent souvent les études. Le dernier chapitre pose la question de la continuité du catéchuménat et, partant, de l'âge du baptême dans le monde latin au VI^e siècle ; M. Pignot montre, à l'aide de l'analyse des deux dossiers épistolaires, qu'il n'y a pas, comme on l'a souvent affirmé, de changement rapide vers une compréhension médiévale de l'initiation chrétienne, mais bien une continuité de la tradition africaine, où les catéchumènes constituent un groupe important par son nombre et par son rôle dans la communauté ecclésiale. Dans l'échange africain comme dans la lettre du diacre romain, le catéchuménat n'est pas seulement décrit, mais affirmé et défendu comme institution vivante.

Pourvu d'une ample bibliographie et de larges index, ce livre trace une image riche et complexe du catéchuménat, modalité d'appartenance à l'Église différente du statut de fidèle au plein sens du terme, groupe essentiel pour la définition de la communauté en ses différentes composantes. Profondément lié au contexte de débat et de concurrence entre les

différents courants ecclésiastiques (« hérésies » et schismes), le catéchuménat n'est pas unifié dans ses rites et dans son déroulement avant une date assez tardive, dans le courant du 6^e siècle. L'ouvrage de M. Pignot constitue donc une très belle enquête, qui sera utile tant aux spécialistes de l'Afrique du Nord chrétienne qu'à tous ceux qui s'intéressent à l'Église antique ; par son acceptation de la complexité des situations et des pratiques, par son attention aux textes et à leurs contextes d'écriture, tout autant qu'aux difficiles questions d'attribution, il s'agit d'un livre important, dont la lecture profitera à tous.

Théologie et métaphysique

On ne peut dire que les controverses christologiques anciennes ont été délaissées par la critique, ni que manquent les études, y compris récentes, sur ce sujet. De même, la question de la place de la philosophie dans la littérature patristique est un sujet très (trop) souvent abordé. Cependant, l'approche proposée par Johannes Zachhuber dans son livre *The Rise of Christian Theology and the End of Ancient Metaphysics* apporte du neuf dans l'un et l'autre domaine, dans la mesure précisément où il contribue à déplacer le regard¹⁴⁴. L'auteur, spécialiste depuis longtemps des Cappadociens, et en particulier de Grégoire de Nysse, mais aussi de l'histoire de la théologie à l'époque contemporaine, a fait porter ses travaux depuis plusieurs années sur la question des universaux dans le christianisme ancien, et plus largement autour des concepts de substance, d'hypostase, de nature et d'individu à partir du IV^e siècle. L'ouvrage ici présenté constitue une première synthèse de l'auteur à ce sujet, qui part de la réflexion cappadocienne, menée au sujet de la Trinité, pour en étudier l'évolution et les modifications dans le cadre des controverses christologiques, jusqu'à Maxime le Confesseur et Jean Damascène. La structure en est chronologique et doctrinale : après une introduction, la première partie comporte deux chapitres, consacrés à la philosophie chrétienne des Cappadociens et à sa confrontation aux enjeux christologiques ; la deuxième partie porte sur les adversaires myaphisites de Chalcedoine, avec Sévère d'Antioche (et Jean le Grammairien), Jean Philopon, Damien d'Alexandrie et Pierre de Callinice ; la troisième partie traite du parti chalcédonien, avec Léonce de Byzance, Pamphile, Théodore de Raithou et l'*Anonyme Coislin*¹⁴⁵, Léonce de Jérusalem, Maxime le Confesseur et Jean Damascène. Une conclusion, assez brève, synthétise les résultats acquis et envisage quelques pistes d'élargissement à propos de la postérité de ces réflexions du christianisme ancien. Trois index (textes anciens, biblique, général) complètent le livre.

Le point de départ de l'enquête réside dans une double démarche : mettre au jour la dimension proprement philosophique de la contribution des auteurs chrétiens anciens, aux côtés de leurs apports théologiques et doctrinaux, et partant réévaluer la place de la philosophie dans le christianisme ancien ; mettre en évidence le rôle durable joué par la solution cappadocienne aux discussions trinitaires du IV^e siècle, appuyée sur une approche philosophique du rapport entre substance et hypostase, ainsi que les modifications apportées à cette théorie au cours des siècles suivants, du fait des nouvelles questions théologiques auxquelles il fallait répondre, en particulier dans le cadre des controverses christologiques – seul l'apport du corpus dionysien est délibérément laissé de côté. Le point de départ fondamental de l'enquête réside dans ce constat initial : avec les trois grands Cappadociens a été élaboré un système philosophique qui sert de soubassement à la résolution des controverses trinitaires et permet une intégration plus large de la pensée chrétienne. J. Zachhuber dégage tout d'abord deux versions de la théorie cappadocienne, qui serviront ensuite de norme : la première, qu'il appelle « abstraite », considère la substance commune à

¹⁴⁴ Johannes ZACHHUBER, *The Rise of Christian Theology and the End of Ancient Metaphysics: Patristic Philosophy from the Cappadocian Fathers to John of Damascus*, Oxford, New York, Oxford University Press, 2020 ; 24 × 16, relié, XI + 357 p., 79 £. ISBN : 978-0-19-885995-6.

¹⁴⁵ Marwan RASHED, « Un texte proto-byzantin sur les universaux et la Trinité », dans IDEM (éd.), *L'héritage aristotélicien : Textes inédits de l'Antiquité*, Paris, 2007, p. 345-377.

de nombreux individus, en qui elle existe, et qui sont sans différence de rang ou de degré, dans la mesure où ils possèdent la même « formule de la substance » (λόγος τῆς οὐσίας) ; chacun, chaque hypostase, est caractérisée en outre par des propriétés qui lui sont propres ; la seconde, qu'il nomme « concrète », est ancrée dans les individus, dans les noms qui leur sont donnés et dans les composants d'une classe, d'un groupe, ainsi que dans la prise en considération de leur existence – dans ce cas, une nature est formée de tous les individus qui y ont part. Cette approche est tournée clairement vers le niveau de la substance, de la nature et de l'universel ; l'individu n'y trouve que secondairement sa place.

Après avoir présenté rapidement comment la théorie cappadocienne, sous ses deux aspects, devient une norme admise au début du 5^e siècle, dès Cyrille d'Alexandrie et Théodoret de Cyr, J. Zachhuber envisage différents contextes dans lesquels cette théorie a été mise en déséquilibre : la controverse autour d'Apolinaire, puis l'adaptation de l'*hoomousios* à une double prédication à propos du Christ, consubstantiel à Dieu et à l'homme (double *homoousios*). Dans la seconde partie, consacrée aux auteurs myaphisites, J. Zachhuber montre comment les différents auteurs retiennent tel ou tel aspect de la norme cappadocienne, en nuancant les remarques de ses prédécesseurs – entre autres de J. Lebon, à propos de Sévère d'Antioche, dont les positions auraient conduit à un particularisme absolu. C'est cependant la figure de Jean Philopon qui paraît ici centrale, et la plus chère à l'auteur du livre : sa formation philosophique néoplatonicienne, et de commentateur d'Aristote, en font en effet l'un des penseurs les plus à même de faire progresser la « philosophie patristique » envisagée par J. Zachhuber. C'est en particulier le cas autour de la notion de substance particulière, par laquelle est traité l'individuation de la nature universelle, et qui constitue l'un des objets privilégiés de discussion pour les adversaires chalcédoniens ; d'autre part, son approche est marquée par un rejet presque complet de la forme concrète de la théorie cappadocienne. L'étude de Philopon est prolongée, à l'occasion de celle de la querelle trithéiste, par celle de Damien d'Alexandrie et Pierre de Callinice. Toute cette partie repose, pour l'essentiel, sur des sources syriaques.

Au contraire, les auteurs chalcédoniens sont pour l'essentiel conservés en grec mais, comme le note J. Zachhuber, il est souvent beaucoup plus difficile de les situer historiquement et intellectuellement que leurs adversaires. Je n'entrerai pas dans le détail du contenu de cette partie, qui envisage avec soin et clarté les différentes solutions envisagées, en particulier autour du terme d'*enhypostaton* et des différentes réalités qu'il peut recouvrir. On notera seulement que l'auteur montre clairement comment les discussions sur la relation des deux natures dans l'unique hypostase du Christ conduit à faire porter l'essentiel de l'attention sur l'individu et le particulier, et non sur l'universel, comme dans l'étape cappadocienne.

Ce riche ouvrage n'est pas de nature aisée : si l'auteur guide le lecteur avec beaucoup de clarté, les sujets abordés sont ardu. Sans doute était-il difficile d'être plus pédagogue et plus clair. Cela n'empêche cependant pas J. Zachhuber de faire progresser significativement les discussions, par exemple sur Sévère d'Antioche, ou encore dans les nombreuses nuances qu'il apporte aux positions souvent provocatrices et trop risquées de D. Krausmüller. La bibliographie aurait pu parfois être complétée¹⁴⁶ et quelques étrangetés ont échappé à l'œil du

¹⁴⁶ On pense par exemple à l'excellente notice sur Maxime le Confesseur : Peter VAN DEUN et Pascal MUELLER-JOURDAN, « Maxime le Confesseur », dans C. G. CONTICELLO (éd.), *La Théologie byzantine et sa tradition*. I.1, (VI^e-VII^e s.), Turnhout, 2015, p. 375-514. Il n'aurait pas non plus été inutile de citer Carlo DELL'OSSO, *Monoenergiti/monoteliti del VII secolo in Oriente*, Roma (coll. « Studia ephemeridis Augustinianum », 148), 2017 (sur cet ouvrage, voir « Bulletin de patrologie », *RSPT* 102 [2018], p. 299-375, ici p. 341-344). Pour Théodoret de Cyr, et son traité *Sur la Trinité et l'Incarnation*, il faut maintenant renvoyer à : Jean-Noël GUINOT, *Théodoret de Cyr, La Trinité et l'incarnation (De theologia sanctae Trinitatis et de oeconomia)*, Paris (coll. « Sources chrétiennes », 574-575), 2015. Pour les fragments attribués à Eustathe d'Antioche par Damien d'Alexandrie et leur rapport à Grégoire de Nysse (p. 176 n. 25), il aurait été utile de renvoyer au traitement très riche de la question proposé par José DECLERCK, *Eustathii Antiocheni patris Nicaeni*

correcteur¹⁴⁷, voire de l'auteur¹⁴⁸. Mais ce ne sont là que détails au vu de l'ampleur et de la précision de l'enquête. Certains lecteurs ont regretté que l'approche de J. Zachhuber réduise la philosophie patristique à une seule dimension, celle des universaux et des individus, et plus encore réduise l'apport des auteurs chrétiens de l'Antiquité à cette seule philosophie¹⁴⁹ : c'est là lui faire un mauvais procès. Son étude ne cherche à aucun moment à prôner une telle réduction, non plus qu'à la décrire – il élargit d'ailleurs la perspective à propos de Grégoire de Nysse, montrant comme sa théorie irrigue l'ensemble de sa pensée, y compris dans les domaines cosmologique et anthropologique. Les phénomènes qu'il décrit et étudie ne sont qu'une facette d'un tableau complexe, facette essentielle et structurante mais qui est loin d'être le tout de la pensée patristique. En ce sens, même la question de savoir si le tournant qui met au centre l'individu, non chez les Cappadociens mais à l'époque des débats qui suivent Chalcédoine, tient davantage à l'énigme de l'Incarnation qu'aux réflexions philosophiques paraît mal posée par J. O'Leary : jamais l'auteur de l'ouvrage ne le prétend. Il éclaire simplement les moyens mis en œuvre pour penser une telle énigme, et ce de manière magistrale.

Théologie et littérature

On a vu plus haut, à propos de Clément d'Alexandrie, la fécondité d'une approche des textes patristiques lorsqu'elle prend en compte la dimension littéraire d'une œuvre, voire lorsqu'elle en fait sa clef de lecture première¹⁵⁰. L'approche proposée par Morwenna LUDLOW dans son dernier livre est un peu différente : il s'agit non d'étudier un genre littéraire ou les modalités littéraires d'une œuvre donnée, mais de considérer différentes facettes du métier d'écrivain, et de rhéteur, chez plusieurs auteurs du IV^e siècle, Basile de Césarée, Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse et Jean Chrysostome, pour l'essentiel¹⁵¹. M. Ludlow fait plusieurs choix importants dans son approche : chercher un état d'esprit commun parmi des contemporains et le résultat d'échanges éventuels, plutôt que des filiations et des sources ; s'attacher aux procédés d'écriture (et de parole), à leurs effets sur les lecteurs et les auditeurs et à leur fonction dans les œuvres où ils interviennent, c'est-à-dire à envisager la dimension littéraire en sa réalisation et non en sa théorie ; envisager l'écriture littéraire comme un moyen essentiel de faire de la théologie, et non comme un décor superfétatoire. En outre, elle concentre son propos sur deux types de procédés, l'*ekphrasis* et la *prosopopée*, qui se prêtent directement à une telle enquête, puisque l'un et l'autre visent à impliquer l'auditoire (ou le lectorat) dans le texte qu'ils constituent.

Après une ample et utile introduction, qui définit clairement l'approche de l'auteur et la situe dans l'état actuel des recherches, tant du point de vue rhétorique que patristique,

(cité n. ***), p. CCLXXXIII-CCCV. Sur la vie et les Vies de Jean Damascène (p. 288), il aurait été utile de renvoyer aux travaux de V. Kontouma sur ce sujet.

¹⁴⁷ Ainsi, « by » a été régulièrement remplacé par « be » ; quelques erreurs dans la bibliographie (l'article de Wickham sur Philopon et Grégoire date de 1990, le titre de l'article de J. Lebon datant de 1952-1953 a été écorché par la correction automatique anglaise, de même que celui de l'article d'A. de Halleux de 1977, etc.).

¹⁴⁸ On comprend mal pourquoi maintenir la date traditionnelle de la mort de Basile ; il faudrait en outre ne pas citer seulement l'article de P. Maraval de 1988, mais aussi : Jean-Robert POUCHET, « La date de l'élection épiscopale de Basile et celle de sa mort », *RHE* 87 (1992), p. 5-33 ; Pierre MARAVAL, « Retour sur quelques dates concernant Basile de Césarée et Grégoire de Nysse », *RHE* 99 (2004), p. 153-157. Le 20 septembre est une élucubration d'A. Silvas, sans fondement ; on peut simplement parler de l'automne 378.

¹⁴⁹ Voir en particulier la recension de Joseph S. O'LEARY, « The Rise of Christian Theology and the End of Ancient Metaphysics: Patristic Philosophy from the Cappadocian Fathers to John of Damascus. By Johannes Zachhuber », *The Journal of Theological Studies*, 2021 (DOI : 10.1093/jts/flab101, consulté le 13/10/2021).

¹⁵⁰ Voir l'ouvrage sur Clément d'Alexandrie présenté *supra*, p. ***-***.

¹⁵¹ Morwenna LUDLOW, *Art, Craft, and Theology in Fourth-Century Christian Authors*, Oxford, Oxford University Press (coll. « Oxford Early Christian Studies »), 2020 ; 24 × 16, relié, XI + 269 p., 65 £. ISBN : 978-0-19-884883-7. Je ne présenterai ici que succinctement ce livre, sur lequel je reviendrai dans une recension à paraître dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*.

l'ouvrage est formé de trois parties. La première, « Experimenting with pictures », porte sur l'*ekphrasis* ; les quatre chapitres qui la composent traitent successivement de la modification du regard induite par l'*ekphrasis*, de son rôle dans le jugement et la décision, puis du paysage (le chapitre en question, consacré à la cinquième des *Homélie sur le Cantique* de Grégoire de Nysse avait déjà été publié dans le colloque de Rome sur ce texte) et de l'articulation entre lieu et fonction, ascèse et paysage, à travers l'étude des lettres échangées entre Basile de Césarée et Grégoire de Nazianze sur leur retraite ascétique. La deuxième partie concerne la prosopopée : après avoir présentée le procédé et ses emplois dans l'Antiquité, M. Ludlow étudie successivement son usage dans trois situations et fonctions : faire parler le Christ, les femmes – et en particulier la mère des Maccabées et la mère de l'un des Quarante martyrs de Sébastée¹⁵² – et les pauvres. La dernière partie, enfin, beaucoup plus brève, tient lieu de conclusion double : tout d'abord, M. Ludlow, en s'appuyant de nouveau sur une étude déjà publiée (2015), reprend la question des influences réciproques et du milieu de création, littéraire et théologique, autour des trois grands Cappadociens, avant de conclure autour des trois termes du titre du livre, *Art*, *Craft* et *Theology*.

L'approche, si elle reste un peu fragmentée et partielle, est particulièrement intéressante et féconde, en ce qu'elle conduit le lecteur à envisager les modalités de l'écriture littéraire non comme un supplément détachable par rapport à l'écrit et à la pensée théologiques, mais comme sa matière même et son moyen indispensable. On pourrait certes reprocher au livre de s'appuyer davantage sur la prédication que sur les textes dans lesquels se fait l'élaboration de la théologie doctrinale ; sans doute en est-ce une limite, relativement assumée, mais c'est aussi tout l'intérêt de l'enquête que de montrer comment, dans la prédication également, l'écriture littéraire est au service non seulement de la persuasion de l'auditoire, mais aussi de son instruction, d'une présentation de Dieu et du monde qui ne se réduit pas à une explication théorique.

Le livre aurait mérité une finition un peu plus poussée de la part de l'éditeur¹⁵³ et surtout, le lecteur patrologue regrette que la bibliographie ne renvoie qu'aux traductions des textes anciens, non à leurs éditions, et que les citations soient en traduction, sans le texte grec – même si une référence à l'édition figure en note, de manière irrégulière. De même, un index des passages examinés et cités dans le livre aurait été fort utile. Enfin, les renvois internes sont au chapitres ou aux sections, non aux pages, ce qui ne facilite pas la tâche du lecteur.

Voilà donc un intéressant livre, dont la lecture ne peut que bénéficier à tous ceux qui s'intéressent aux textes chrétiens de l'Antiquité : il contribuera sûrement à modifier leur regard et, partant, leurs approches, même s'ils travaillent sur des corpus et des périodes différents.

Deuil à la mort d'un enfant

L'histoire des enfants et de la famille, de même que l'histoire des émotions, sont deux approches qui ont largement été mises en avant ces dernières décennies, y compris à propos de l'Antiquité tardive. Cependant, l'approche que propose le livre de Maria E. DOERFLER est loin d'être sans intérêt et ne fait pas que fouler de nouveau des sentiers déjà battus, bien au contraire¹⁵⁴. Autant qu'à la mort des enfants dans l'Antiquité tardive, sous-titre du livre, celui-ci est consacré aux représentations du deuil des parents, ou plutôt des réactions des parents à la mort, imminente ou réalisée, de leurs enfants ; plus précisément, M. E. Doerfler a choisi

¹⁵² Ce chapitre est à lire en parallèle avec l'étude de M. Doerfler, présentée ci-dessous, qui aborde également ces textes à travers le prisme du discours des femmes devant la mort de leurs enfants : voir *infra*, p. ***-***.

¹⁵³ Ainsi de l'abréviation pour les *Supplements to Vigiliae Christianae*, écrite SVS au lieu de SVC, dans les deux listes d'abréviations de l'ouvrage. Quelques coquilles demeurent ailleurs également.

¹⁵⁴ Maria E. DOERFLER, *Jephthah's Daughter, Sarah's Son: The Death of Children in Late Antiquity*, Oakland (CA), University of California Press (coll. « Christianity in Late Antiquity », 8), 2019 ; 15 × 21,5, relié ; XIII + 396 p., 29,95 \$. ISBN : 978-0-520-30415-4.

d'étudier le traitement par les auteurs chrétiens d'un certain nombre d'épisodes bibliques dont elle cherche à montrer qu'ils servent à guider les réactions et les émotions des parents au moment du deuil. Il ne s'agit donc ni d'une étude d'histoire médicale ou démographique sur la mort des enfants, ni d'une étude doctrinale sur les théories sur le salut ou la damnation des enfants morts prématurément – pour reprendre le titre d'un traité nysséen sur le sujet – mais bien d'une étude des discours qui visent à réguler et guider les émotions parentales.

Le livre présente la structure suivante : après une introduction qui présente l'orientation de l'ouvrage, un premier chapitre vise à donner un panorama historique et historiographique sur les morts d'enfants dans l'Antiquité tardive. Viennent ensuite cinq chapitres qui abordent successivement le deuil d'Adam et Ève à la mort d'Abel (et devant la perte corrélative de Caïn), la ligature d'Isaac et les réactions d'Abraham et de Sarah, l'épisode de la fille de Jephthé et celui de la mère des Maccabées, les enfants de Job, le massacre des Innocents. Pour chacun de ces épisodes bibliques, l'auteur présente et met en série des textes, le plus souvent homilétiques, pris à des auteurs, des périodes et des langues variés. Elle les étudie en prêtant une grande attention aux modalités rhétoriques, aux genres et à la théâtralisation. L'étude comprend de nombreuses traductions, dont une partie est de première main, y compris pour des textes inédits.

L'un des grands intérêts du volume est qu'il couvre un vaste champ et permet de prendre une vue d'ensemble de cette thématique ; sans doute est-ce aussi là une de ses faiblesses, dans la mesure où, inévitablement, le traitement n'est ni équilibré entre les périodes et les zones géographiques et linguistiques, ni fondé sur des textes et des contextes comparables. Ainsi le monde syriaque occupe-t-il une place prépondérante, et le champ chronologique s'étend jusqu'au 12^e-13^e siècle, soit bien au-delà des bornes dans lesquelles on situe en général l'Antiquité tardive, même entendue en un sens large – bornes que l'auteur confirme d'ailleurs en introduction. Ce débordement chronologique, de même que la grande place occupée par le monde syriaque, me semble fragiliser les conclusions du livre : le rôle joué par la mise en scène des différentes figures bibliques envisagées n'est sans doute pas le même, ni significativement présent, dans tout le monde méditerranéen pendant toute la période envisagée. La prise en compte d'une périodisation interne et de zones géographiques et surtout culturelles aurait peut-être permis d'affiner le propos. De même, et sans doute est-ce inévitable vu la masse de textes couverte, il n'est pas rare que l'auteur traite comme un texte authentique une œuvre qui ne l'est pas, et provient d'un contexte chronologique, voire culturel, différent (comme pour certaines homélies attribuées à Amphiloque) ; d'autres œuvres sont bien reconnues comme pseudépigraphes, mais traitées comme un corpus unifié, alors que ce n'est pas le cas, par exemple pour les textes rangés sous l'appellation générique d'Éphrem grec. La bibliographie sur chacun de ces textes ou corpus ne peut non plus être exhaustive, et manquent parfois des études essentielles ; on relève aussi des erreurs un peu trop fréquentes dans la description bibliographique des éditions et traductions. De ce fait aussi, le contexte de production et l'orientation fondamentale d'une œuvre manque souvent. Ainsi, pour le discours *Sur la divinité du Fils et de l'Esprit* de Grégoire de Nysse, où intervient un long développement sur la ligature d'Isaac, avec une proposopée niée de Sarah (ce qu'elle aurait pu dire mais n'a pas dit) : il importe, pour comprendre les discours ou attitudes prêtés aux deux parents, de revenir au contexte du passage, qui constitue un argument dans la défense de la divinité du Fils. Le dessaisissement d'Abraham fait écho à celui du Père céleste, et le deuil auxquels sont prêts les parents d'Isaac vise à faire prendre conscience à l'auditoire de l'horreur qu'il y aurait à séparer le Fils du Père, dans le cadre des controverses trinitaires. On ne peut donc lire simplement ce passage dans le contexte du deuil familial – qu'il éclaire aussi.

Les remarques qui précèdent ne tendent pas à invalider un tableau qui ne manque pas d'intérêt, bien au contraire ; je me demande simplement s'il vaut vraiment et pleinement pour

l'Antiquité tardive, ou si la fonction de guide émotionnel attribué à ces exégèses, en particulier sous leur forme homilétique, n'appartient pas surtout à une période un peu plus tardive que les IV^e-VI^e siècles, que l'auteur présente en introduction comme son champ d'étude.

Traductions anciennes

Il n'est pas dans mes habitudes de rendre compte, dans ce Bulletin, des volumes collectifs, mais comme les lecteurs réguliers l'auront remarqué par le passé, ce principe souffre quelques exceptions, pour des raisons diverses. C'est entre autres le cas cette année du livre édité par Madalina TOCA et Dan BATOVICI sur les traductions anciennes de textes chrétiens de l'Antiquité tardive¹⁵⁵. Ce volume, qui est pour une part issue d'un workshop tenu à Leuven en 2017, rassemble 13 contributions de forme et de contenu variés¹⁵⁶. Les études sur les traductions anciennes ne sont pas neuves, en particulier pour les textes chrétiens de l'Antiquité ; cependant, comme le rappellent les éditeurs en introduction, ces traductions sont souvent considérées uniquement, ou du moins principalement, sous l'angle de leur apport à l'édition du texte original, moins souvent sous celui de leur témoignage sur des contextes de réception et de lecture des œuvres grecques ou latines – ici grecques ou syriaques – dans un contexte historique, culturel, linguistique et religieux différent du contexte d'origine, ou des contextes byzantins et latins plus souvent étudiés. Certes, toutes les contributions du livre ne répondent pas également à ce projet, mais les différentes facettes du tableau ainsi déployé sont loin d'être sans intérêt, à condition de n'y pas chercher une vision organique et construite, mais simplement des éclats de miroir, qui nous éclairent chaque fois sur un texte et un contexte particuliers. Il serait hors de propos ici de résumer toutes les contributions, une à une ; je chercherai seulement à dégager quelques lignes de force et à souligner des apports ponctuels.

On notera tout d'abord que certaines contributions traitent d'un texte en particulier, comme la *Lettre de Timothée sur la mort des apôtres* ou les *Chapitres gnostiques* d'Isaac de Ninive, ou encore les *Homélies sur le Cantique des cantiques* de Grégoire de Nysse, tandis que d'autres s'attachent à une vue d'ensemble du corpus d'un auteur, comme celui de Jean Chrysostome ou de Jacques de Saroug. D'autres études prennent pour objet des états pour ainsi dire intermédiaire, comme les *Lettres* d'Isidore de Péluse, la recension moyenne de celles d'Ignace d'Antioche, ou encore le corpus cappadocien de l'*Hexaameron* (Basile de Césarée, *Homélies sur l'Hexaéméron* et Grégoire de Nysse, *Sur la constitution de l'homme*).

¹⁵⁵ Madalina TOCCA et Dan BATOVICI (éd.), *Caught in Translation: Studies on Versions of Late-Antique Christian Literature*, Leiden, Boston, Brill (coll. « Texts and Studies in Eastern Christianity » 17), 2020 ; 24 × 16, relié, VIII + 330 p., 169 €. ISBN : 978-90-04-41706-9.

¹⁵⁶ Madalina TOCA et Dan BATOVICI, « Trajectory, Marginalia, Selection: Issues in the Study of Versions of Late Antique Christian Literature », p. 1-8 ; Caroline MACE et Michael MUTHREICH, « Latin and Oriental Translations of the *Epistola ad Timotheum de morte apostolorum* Attributed to Dionysius the Areopagite », p. 9-34 ; Emilio BONFIGLIO, « The Armenian Translations of John Chrysostom: The Issue of Selection », p. 35-63 ; Andy HILKENS, « The Armenian Reception of the Homilies of Jacob of Serugh: New Findings », p. 64-84 ; Adrian PIRTEA, « St. Isaac of Nineveh's *Gnostic Chapters* in Sogdian: The Identification of an Anonymous Text from Bulayiq (Turfan) », p. 85-103 ; Marion PRAGT, « Sacred Spices: The Syriac Reception of Gregory of Nyssa's *Homilies on the Song of Songs* », p. 104-121 ; Dan BATOVICI, « Four New Syriac Witnesses to the Middle Recension of the Ignatian Corpus », p. 122-137 ; Madalina TOCA, « The Reception of Isidore of Pelusium in Its Ancient Versions: Latin as a Case-Study », p. 138-159 ; Lara SELS, « Manuscripts and Margins: The Case of the Late Mediaeval Slavonic *Hexaameron* Collection or *Šestodnevnik* and Its Greek Source Text », p. 160-179 ; Francesco BERNO, « Between Translation and Rewriting: The Nag Hammadi Corpus and the *First Book of Enoch* », p. 180-203 ; Vincent W. J. VAN GERVEN OEI et Alexandros TSAKOS, « Translating Greek to Old Nubian: Reading between the Lines of Ps.-Chrysostom's *In venerabilem crucem sermo* », p. 204-240 ; Ted M. ERHO, « A Fourth Ethiopic Witness to the *Shepherd of Hermas* », p. 241-266 ; Samuel NOBLE, « A Byzantine Bureaucrat and Arabic Philosopher: Ibrāhīm ibn Yuḥannā al-Anṭākī and His Translation of *On the Divine Names* 4.18-35 », p. 267-312.

Certaines études présentent quelques témoins manuscrits : c'est le cas de D. Batovici, à propos de quatre collections canoniques de l'église des Quarante martyrs à Mardin, qui contiennent des extraits de certaines *Lettres* (aux Éphésiens, Magnésiens, Tralliens, Philadelphiens, Smyrniotes, à Polycarpe ; rédaction moyenne) d'Ignace d'Antioche ; d'autres y ajoutent une étude ou une édition d'un texte (témoin éthiopien partiel du *Pasteur* d'Hermas, traduction sogdienne de quelques *Chapitres gnostiques* d'Isaac de Ninive) ; d'autres encore étudient la tradition manuscrite d'une œuvre, dans une ou plusieurs langues (*Lettre de Timothée sur la mort des apôtres* : latin, syriaque, arménien, géorgien) ou présentent un point sur la traduction d'un auteur dans une langue (Chrysostome en arménien). Enfin, d'autres travaux sont d'intérêt plus ponctuel, comme celui de M. Toca sur les traductions latines de *Lettres* d'Isidore de Péluse ; le dossier est fort intéressant, mais la contribution paraît apporter peu de neuf, sinon quelques hypothèses sur la justification du choix des *Lettres* traduites en latin, qui ne convainquent qu'imparfaitement, comme le reconnaît l'auteure elle-même¹⁵⁷.

Ce livre, que complètent d'utiles index (manuscrits ; auteurs modernes ; sources anciennes ; personnes, sujets et lieux), s'il ne prétend pas donner ni un panorama ni une étude exhaustive des traductions anciennes de la littérature chrétienne, offre d'utiles aperçus et des présentations souvent intéressantes, qui disent bien l'ampleur du travail qui reste à mener en ce domaine, tout autant que les richesses qu'il reste à découvrir.

Chaînes exégétiques et dérivés

Codex Zacynthius

Les chaînes exégétiques qui ont fait l'objet d'une édition critique sont rares ; celles dont on étudie et transcrit un manuscrit en particulier, à défaut d'en fournir une édition critique ou en complément de celle-ci, ne sont pas non plus fréquentes. Le *Codex Zacynthius*, témoin palimpseste du Nouveau Testament, qui comporte dans sa couche supérieure un lectionnaire de l'évangile du dernier quart du XII^e siècle, et dans sa couche inférieure un témoin mutilé de l'*Évangile de Luc* accompagné d'une chaîne exégétique marginale, qu'on date actuellement du VIII^e siècle, sans certitude, vient de bénéficier d'une double publication : l'édition quasi-diplomatique et la traduction anglaise de la couche inférieure du palimpseste (évangile et chaîne), due à Hugh A. G. HOUGHTON, Panagiotis MANAFIS et Amy MYSHRALL¹⁵⁸, et un ouvrage collectif dirigé par Hugh A. G. HOUGHTON et David C. PARKER sur l'ensemble du manuscrit, son contenu et son histoire¹⁵⁹ ; ce deuxième volume comporte neuf chapitres, qui étudient les différentes facettes du livre¹⁶⁰.

¹⁵⁷ Sur Isidore de Péluse et sa correspondance, voir *supra*, p. ***-***.

¹⁵⁸ Hugh A. G. HOUGHTON, Panagiotis MANAFIS et Amy MYSHRALL, *The Palimpsest Catena of Codex Zacynthius: Text and Translation*, Piscataway (NJ), Gorgias Press (coll. « Texts and Studies [Third Series] », 22) 2020 ; 25,5 × 18, relié, XI + 242 p., 146 \$. ISBN : 978-1-4632-4105-6. Version électronique en accès libre : https://research.birmingham.ac.uk/files/102240956/Palimpsest_Catena_of_Codex_Zacynthius.pdf.

¹⁵⁹ Hugh A. G. HOUGHTON et David C. PARKER (éd.), *Codex Zacynthius: Catena, Palimpsest, Lectionary*, Piscataway (NJ), Gorgias Press (coll. « Texts and Studies [Third Series] », 21) 2020 ; 25,5 × 18, relié, XVII + 317 p., 146 \$. ISBN : 978-1-4632-4107-0. Version électronique en accès libre : https://research.birmingham.ac.uk/files/102242218/Codex_Zacynthius_Catena_Palimpsest_Lectionary.pdf.

¹⁶⁰ David C. PARKER, « History of Research on Codex Zacynthius », p. 1-8 ; Hugh A. G. HOUGHTON, « The Codex Zacynthius Project », p. 9-18 ; David C. PARKER, « The Undertext Writing », p. 19-32 ; Hugh A. G. HOUGHTON, « The Gospel of Luke in the Palimpsest », p. 33-58 ; Hugh A. G. HOUGHTON, « The Layout and Structure of the Catena », p. 59-72, suivi de « Contents of the Catena », p. 73-95, tableau qui figure également p. 388-409 de l'édition et traduction de la chaîne ; Panagiotis MANAFIS, « The Sources of Codex Zacynthius and their Treatment », p. 97-120 ; William LAMB, « A Question of Attribution: The Theological Significance of the Catena in Codex Zacynthius », p. 121-135 ; Panagiotis MANAFIS, « Catena on Luke and the Catena of Codex Zacynthius », p. 137-168 ; Amy C. MISHRALL, « An Introduction to Lectionary 299 », p. 169-267 ; « Appendix 1. Concordance of Overtex and Undertext Pages », p. 269-280 ; J. Harold GREENLEE,

Le manuscrit, offert à un général anglais à Zante (d'où son nom) en 1820 par Antonio Comuto (1748-1833), a été rapidement reconnu comme palimpseste, mais son étude intégrale a été longue. Après bien des péripéties, dont une étude et transcription intégrale de la couche inférieure par J. Harold Greenlee en 1950-1951, restée inédite, c'est l'acquisition du manuscrit par l'University Library de Cambridge, en 2014 qui a donné l'impulsion nouvelle dont les deux volumes ici présentés représentent l'aboutissement. Le volume est donc aujourd'hui conservé dans cette bibliothèque, où il porte la cote Add. 10 062 – il est d'autre part connu des spécialistes du Nouveau Testament sous son sigle (Ξ) ou ses numéros Gregory-Aland (040 pour la couche inférieure, 1 299 pour la couche supérieure). Ce nouvel environnement a été l'occasion d'un double projet, porté par David C. Parker et Hugh A. G. Houghton pour la partie anglaise, consacrée uniquement au manuscrit, et par le second seul pour la partie européenne, élargie à l'ensemble des chaînes sur le Nouveau Testament¹⁶¹. Outre les deux livres, le premier a en particulier donné lieu à une photographie, normale et multispectrale, complète du manuscrit, avec un traitement avancé des images, et une transcription intégrale. L'ensemble des images et des transcriptions est librement accessible en ligne¹⁶².

Le premier des deux livres comprend une brève introduction, qui résume l'essentiel des acquis du second volume et permet au lecteur de prendre une vue globale rapide tant du livre manuscrit que de la chaîne sur Luc et du texte évangélique¹⁶³. Elle est suivie par l'essentiel du volume, à savoir la transcription du texte néotestamentaire (Lc 1, 1-11, 33) et de la chaîne exégétique, précédée d'une préface à la chaîne et de la table des *kephalaia* (avec renvois aux *kephalaia* parallèles des autres évangiles). Non seulement orthographe et ponctuation ont été respectés, mais l'édition cherche à reproduire graphiquement la disposition d'origine, position et longueur des lignes, numéros et signes marginaux, etc. Le choix a d'ailleurs été fait d'utiliser une police de caractères en petite majuscule, censée donner une impression visuelle similaire à celle du manuscrit – mais sans que la police ne corresponde à aucune des deux écritures, majuscule biblique pour le texte néotestamentaire, et ogivale droite pour la chaîne. L'édition diplomatique n'est pas pourvue d'apparats, mais simplement de notes de bas de page, communes avec la traduction anglaise, précise, qui lui fait face pour la chaîne exégétique – et sans reproduire la disposition du manuscrit, dans ce cas. Les extraits patristiques sont aussi identifiés en note, de manière grossière (auteur, œuvre) et parfois imprécise pour les fragments composites. À la fin du livre, on trouve plusieurs annexes : concordances des pages du texte supérieur et du texte inférieur (la chaîne est publiée ici dans l'ordre d'origine, reconstitué par Samuel Prideaux Tregelles) ; liste des scholies exégétiques, avec référence plus précise à une édition et rappel du numéro et de l'attribution de la scholie dans le manuscrit ; figurent également une bibliographie et deux index, biblique et des noms – ce dernier comprend aussi, en fait, un index des textes de la chaîne, par auteur et par œuvre.

Le deuxième livre présente d'abord brièvement l'histoire de la recherche sur ce manuscrit et le projet de recherche qui lui a été consacré ; sont ensuite étudiés successivement : l'*Évangile de Luc* de la couche inférieure, la présentation et la structure de la chaîne, les sources de la chaîne, puis une étude plus surplombante sur le possible contexte théologique d'émergence de cette compilation exégétique, avant que la chaîne du manuscrit ne soit comparée à d'autres chaînes sur Luc, en particulier à la chaîne CPG C 131 et à celle du ms. Paris, BnF, Supplément grec 612 – l'identification des folios de garde du ms. Città del Vaticano, BAV, Pal. gr. 273 comme un autre témoin de la même chaîne que celle du *Codex*

« Appendix 2. Codex Zacynthius: The Catena and the Text of Luke », p. 281-299, première publication de l'introduction dactylographiée de J. H. Greenlee à sa transcription de la chaîne et de l'évangile, jamais publiées.

¹⁶¹ <https://www.birmingham.ac.uk/research/itsee/projects/catena/project.aspx>.

¹⁶² <http://cudl.lib.cam.ac.uk/collections/codexzacynthius/1>.

¹⁶³ Dans l'exemplaire papier dont je dispose, les planches, annoncées, manquent (p. 15-22).

Zacynthus a été trop tardive pour que le manuscrit ait pu être pris en compte. Enfin, un dernier long chapitre, dû à A. C. Myshrall, porte sur le lectionnaire qui constitue la couche supérieure du palimpseste. L'auteur y propose une étude qui porte en particulier sur les péripécies bibliques, du synaxaire comme du ménologe, mais aussi sur la matérialité du livre et son contexte d'origine. On retrouve en appendice une double concordance entre les folios du manuscrit ancien et du manuscrit recomposé (à la fin du chap. 5 figurait la reprise du tableau du contenu de la chaîne, déjà présent dans le premier volume), puis la préface du travail de Greenlee, jamais publiée. Ferment le volume une bibliographie générale, un index des manuscrits – qui sépare malheureusement les manuscrits néotestamentaires, identifiés par leur numéro Gregory-Aland, et les autres, identifiés par leur cote¹⁶⁴ – des auteurs et textes anciens, et un index thématique.

On voit que des lecteurs assez différents pourraient espérer trouver une matière intéressante dans ces deux ouvrages : spécialistes du Nouveau Testament, de la littérature chrétienne ancienne, des manuscrits grecs. Cependant, le niveau scientifique des différentes sections n'est malheureusement pas tout à fait identique. Sans doute est-ce le Nouveau Testament, tant pour le texte lucanien que pour le lectionnaire, qui bénéficie du traitement le plus abouti, même si le lecteur profane reste un peu sur sa faim devant la caractérisation du texte évangélique ancien : 359 versets sur 545 sont conservés pour la portion que transmettent les folios palimpsestes ; le texte est muni à la fois d'une division en *kephalaia* et des chapitres vaticans, autrement attestés uniquement dans le *Codex Vaticanus* (Città del Vaticano, BAV, Vat. gr. 1209), mais les sections eusébiennes sont absentes ; l'état textuel est ancien et important, il est particulièrement proche du *Codex Sinaiticus* (le manuscrit est aujourd'hui dispersé entre plusieurs bibliothèques ; voir en particulier London, British Library, Add. 43725) et du *Codex Regius* (Paris, BnF, Grec 62).

L'étude des deux étages du manuscrit palimpseste est intéressante et apporte de nouveaux renseignements, sans pour autant lever toutes les zones d'ombre. On notera en particulier que G. Parpulov a identifié la main responsable de l'écriture supérieure : il s'agit de Neilos, higoumène du monastère Saint-Jean-le-Théologien (*tou Artamitou*) à Rhodes, actif dans le dernier quart du XII^e siècle¹⁶⁵. Ce copiste, assez bien connu, a fait l'objet en 1991 d'un article de S. Lucà, qui n'est malheureusement ni cité ni utilisé par les auteurs¹⁶⁶ ; l'utilisation de cet article aurait aussi permis d'ajouter un autre livre dû au même copiste (El-Escorial, Real Biblioteca, R.II.1). Quant à l'écriture de la couche inférieure du palimpseste, qui combine majuscule biblique (évangile), ogivale droite (chaîne), ogivale inclinée (préface de la chaîne), elle pose de redoutables problèmes de datation ; D. C. Parker propose une datation entre 700 et le milieu du IX^e siècle ; cependant, d'autres voix, dont certaines ne sont pas dépourvues d'autorité, ont proposé encore récemment des datations très différentes, par exemple E. Gamillscheg (VI^e s.)¹⁶⁷, ou encore E. Goeke-Mayr et G. Makris¹⁶⁸, qui penchent pour les

¹⁶⁴ On aurait d'ailleurs pu y préciser ou corriger quelques éléments : le ms. de Florence cité, le célèbre manuscrit des *Pandectes*, ne porte certes pas de cote mais appartient au fond Pandete ; les cotes de la Bayerische Staatsbibliothek sont de la forme Cod.graec. pour les mss. grecs ; le fonds Coislin de la BnF ne contient que des mss. grecs et les cotes de ces derniers sont donc simplement Coislin, suivi du numéro.

¹⁶⁵ Il aurait été utile de signaler son numéro identifiant dans le troisième volume du *Repertorium der griechischen Kopisten* (III 477), répertoire de référence en la matière.

¹⁶⁶ Santo LUCA, « Il Messan. gr. 73 e il copista Nilo di Rodi », dans *XVIII^e Congrès international des Études Byzantines. Résumé des communications – XVIIIth International Congress of Byzantine Studies. Summaries of communications*, Moskva 1991, p. 681-682.

¹⁶⁷ Ernst GAMILLSCHEG, « Die Lektüre der Bibel in Byzanz. Kurze Beobachtungen zu einigen griechischen Handschriften mit Bibelketenen », dans C. RAPP et A. KÜLZER (éd.), *The Bible in Byzantium: Appropriation, Adaptation, Interpretation*, Göttingen (coll. « Reading Scripture in Judaism and Christianity », 25,6), 2019, p. 39-45, ici p. 41.

¹⁶⁸ Elisabeth GOEKE-MAYR et Georgios MAKRIS, « Dating the codex Patmiacus 171: Iconoclastic remarks on the Byzantine illuminated manuscripts of the Book of Job and on the supposed origins of the Catenas in the 6th

IX^e-X^e siècles, pour ne retenir que deux exemples extrêmes – ces deux études ont paru sans doute trop tard pour pouvoir être prises en compte par l’auteur. L’utilisation par D. C. Parker de la datation de la chaîne, qui plus est sur des bases théologiques, on y reviendra, pour contribuer à dater l’écriture du livre n’est pas sans danger. Il n’aurait d’autre part pas été sans intérêt de chercher à éclairer l’histoire du *Codex Zacynthius* entre la copie de sa couche supérieure, à la fin du XII^e siècle, et le don du manuscrit aux Anglais au début du XIX^e siècle ; peut-être l’étude comparée de ce manuscrit et des autres livres copiés par Neilos aurait-elle permis d’avancer un peu en ce domaine, qui n’est pas même effleuré ici.

Mais c’est l’étude de la chaîne exégétique elle-même qui pose le plus de problème dans ces deux volumes. On relève plusieurs défauts de méthode qui ne laissent pas de surprendre : tout d’abord, P. Manafis, qui est responsable de la plupart des études de la collection exégétique dans le cadre des deux projets, semble totalement ignorer que la plupart des textes de Sévère d’Antioche cités dans la chaîne sont certes perdus en tradition directe grecque, mais conservés dans des traductions syriaques très fidèles, et qui fournissent une pierre de touche essentielle. En outre, pour les *Homélie sur Luc* de Cyrille d’Alexandrie, autre texte fondamental dans la chaîne, il semble tout ignorer des homélies retrouvées depuis l’édition et la traduction de Payne-Smith, lesquelles sont pourtant énumérées dans la *CPG*¹⁶⁹. En deuxième lieu, P. Manafis utilise comme point de comparaison et clef d’attribution aussi bien des textes transmis en tradition directe et édités comme tels que des recueils d’extraits composés pour la plupart à partir de chaînes exégétiques ; en outre, il paraît accorder la même valeur argumentative aux rapprochements avec ces deux types d’éditions. Enfin, les comparaisons avec d’autres chaînes sur Luc sont menées de manière au mieux incomplète : l’auteur souligne à juste titre une proximité avec la chaîne *CPG C 131*, mais de manière surprenante, il n’appuie sa comparaison que sur la série de scholie indiquées comme sans attribution (ἐξ ἀνεπιγράφου) ; s’il est de fait significatif que les deux chaînes partagent une telle désignation, dont on aurait cependant aimé savoir si elle se retrouvait dans d’autres collections, il aurait été intéressant, voire nécessaire, de comparer aussi le reste de leur contenu, afin de préciser leurs relations et les sources qu’elles pouvaient avoir en commun (seulement la collection antérieure d’où proviendraient les scholies ἐξ ἀνεπιγράφου, ou un fonds caténique plus large ?). De même, P. Manafis montre les liens étroits qui unissent le ms. Paris, BnF, Supplément grec 612, copié en 1164 dans le même style d’écriture que la couche supérieure du *Codex Zacynthius*, avec la chaîne de ce dernier manuscrit. Mais on s’étonne que la démonstration ne soit pas poussée plus loin, jusqu’à montrer qu’il s’agit d’une copie, peut-être indirecte, de ce volume ; rien ne semble s’opposer à une telle déduction, dans les traits relevés par l’auteur. On ne prendra que deux exemples, combinés, des erreurs auxquelles conduisent les deux premiers défauts méthodologiques. L’auteur indique, p. 115, qu’un extrait attribué au Discours 2 de Sévère d’Antioche est aussi édité par Rauer comme provenant d’Origène ; or cet extrait apparaît bien dans la version syriaque de la *Deuxième homélie cathédrale* de Sévère (*CPG 7035* ; *PO 38.2*, trad. p. 281, 17-23). Il en va de même, dans le même passage, de l’extrait 260-3, attribué par le manuscrit à Sévère, mais que P. Manafis veut rendre à Cyrille sur la seule foi de l’édition des fragments sur Luc d’A. Mai : la version syriaque de l’*Apologie du Philalèthe* (*CPG 7031*) indique clairement que le passage est bien sévérien (*CSCO 318-319*, ici trad. p. 50, 6-11)¹⁷⁰. C’est donc tout le processus d’attribution

century, dans C. BROCKMANN, D. DECKERS, D. HARLFINGER et S. VALENTE (éd.), *Griechisch-byzantinische Handschriftenforschung. Traditionen, Entwicklungen, neue Wege*, Berlin, Boston, 2020, p. 437-460, ici p. 453.

¹⁶⁹ *CPG 5207* ; cette ignorance paraît s’étendre à l’édition du syriaque par J.-B. Chabot (*CSCO 70*, 1912) et sa traduction latine par R.-M. Tonneau (*CSCO 140*, 1953), qu’il faudrait citer au lieu de celle de Payne-Smith ; en outre, il omet de mentionner, parmi les homélies conservées en grec, l’hom. 51. On attend, sur ce texte, la thèse de B. Enfrein, qui prépare une étude d’ensemble et une nouvelle édition d’une sélection d’homélies.

¹⁷⁰ On notera que cette erreur d’attribution, prise au premier degré, est utilisée comme argument *a fortiori* par W. Lamb (p. 128).

des extraits, d'identification précise de leurs sources et de discussion des rapprochements avec les autres chaînes qui est à reprendre. Il est d'ailleurs significatif que les numéros *CPG* des œuvres considérés ne soient presque jamais donnés.

Je m'arrêterai pour finir sur l'article de William Lamb, dans lequel celui-ci cherche à prendre de la hauteur pour évaluer les positions théologiques dont témoignent la chaîne, en fonction du choix des auteurs et de la sélection des extraits. W. Lamb souligne que les auteurs antiochiens sont absents, en particulier Théodoret¹⁷¹ et Théodore de Mopsueste, et s'attache à la place faite à Cyrille d'Alexandrie et Sévère d'Antioche. En outre, l'auteur relève l'absence de tout développement qui pourrait être lié au monoénergisme. De ce fait, il propose une datation de la composition de la chaîne (non du manuscrit) dans la seconde moitié du 6^e siècle. Il s'oppose en outre directement à toute la tradition historiographique qui a voulu voir dans les chaînes exégétiques un lieu de paix théologique, qui inclut tant des auteurs « orthodoxes » que d'autres qui ont été condamnés, ne retenant apparemment comme principe de sélection que l'intérêt exégétique des extraits cités. Sans doute l'auteur a-t-il raison d'attirer l'attention sur cette question, peut-être trop rapidement réglée par une lecture irénique un peu facile, qui peut conduire à ne pas voir des traits théologiques qui pourraient aider à situer la composition d'une chaîne. Cependant, le recours aux arguments *e silentio*, ici à propos de l'absence d'éléments liés au monoénergisme, rend le raisonnement peu convaincant. En outre, l'auteur paraît tout ignorer du long débat mené à propos d'autres chaînes exégétiques sur la présence de Sévère d'Antioche et des manières de le désigner, qui aurait pu pour le moins lui fournir un contexte de réflexion important¹⁷². Sans doute aurait-il aussi été fructueux de prendre en considération la question des sources disponibles pour le caténiste, et de la forme de l'accès à ces sources, directe ou indirecte. Un tel éclairage n'aurait pas été non plus sans conséquence sur l'interprétation du contexte de production de la chaîne.

Voilà donc deux livres importants, et qui présentent les fruits d'une étude essentielle du *Codex Zacynthius*. Ils seront donc incontournables, avec les ressources électroniques qui les accompagnent, pour l'étude des chaînes exégétiques, en particulier sur *Luc*, mais aussi du texte néotestamentaire de cet évangile, ainsi que des évangéliques byzantins. On ne peut que vivement regretter, cependant, qu'ils soient déparés par des erreurs dont certaines sont majeures et par des manques ou des approximations tels que ceux qui ont été relevés ci-dessus.

Procope de Gaza

Dans la première livraison de ce Bulletin¹⁷³, j'avais eu l'honneur de rendre compte de la publication de la première édition critique et de la traduction allemande du commentaire de Procope de Gaza sur la *Genèse*. C'est avec plaisir que je puis présenter aujourd'hui l'édition et traduction de la section sur l'*Exode* du même ouvrage, de nouveau dues à Karin METZLER. Le résultat en est présenté en deux volumes : le premier contient une ample introduction, l'édition critique du texte grec et d'utiles tableaux et index, ainsi que des *corrigenda* au volume d'édition sur la *Genèse*¹⁷⁴ ; le second présente la traduction allemande, accompagnée d'index et de tableaux correspondants à ceux du volume d'édition, et de *corrigenda* pour le

¹⁷¹ Il ne semble pas, cependant, qu'un commentaire de Théodoret sur Luc soit attesté, contrairement au cas de Théodore de Mopsueste.

¹⁷² On se contentera de renvoyer à un article récent, qui fournit la bibliographie antérieure : Laurence VIANES, « Chaîne de Jean le Droungaire sur les Grands Prophètes, ou chaînes pro-sévériennes ? », dans B. CROSTINI et R. CEULEMANS (éd.), *Receptions of the Bible in Byzantium: Texts, Manuscripts, and their Readers*, Uppsala, 2021, p. 405-426.

¹⁷³ *Rev. Sc. ph. et th.* 100 (2016), p. 489-491.

¹⁷⁴ Karin METZLER, *Prokop von Gaza, Eclogarum in libros historicos Veteris Testamenti epitome. II, Der Exoduskommentar*, Berlin, Boston, De Gruyter (coll. « Die Griechischen Christlichen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte », N.F. 27), 2020 ; 24 × 17, relié, CLXV + 401 p., 139,95 €. ISBN : 978-3-11-069485-7.

volume de traduction sur la *Genèse*¹⁷⁵. La matière a donc ici été répartie de manière beaucoup plus satisfaisante que dans le premier duo de livres, où une partie du matériel critique ne figurait que dans le volume de traduction, et où les deux tomes comportaient chacun une introduction à part entière, qui n'étaient pas sans divergence.

Je ne reprendrai pas ici la présentation que j'avais faite en 2016 de l'ensemble de l'œuvre exégétique de Procope, non plus que de la méthode mise en œuvre dans ce texte, et me concentrerai sur les points qui ont suscité la discussion, assez nourrie, autour de cette publication majeure, ainsi que sur les traits propres à ce volume sur l'*Exode*. En effet, K. Metzler énumère les principales recensions qui ont été faites des deux premiers volumes sur la *Genèse*, et en discute, plus ou moins longuement, les remarques ; il faut en particulier signaler le long et important compte rendu publié par Reinhart Ceulemans¹⁷⁶, qui en discute plusieurs des thèses, tout en soulignant l'importance du travail éditorial accompli.

On rappellera brièvement la forme que prend l'œuvre de Procope et les problèmes qu'elle pose, qui ont précisément suscité la discussion entre K. Metzler et R. Ceulemans¹⁷⁷, en particulier sur le titre à donner à l'œuvre. En effet, K. Metzler juxtapose dans les titres de ses volumes l'indication *Eclogarum... epitome* et celle de *Kommentar*. C'est que l'œuvre de Procope sur le début de la Bible a été formé à partir d'une réécriture et d'un abrègement d'une sélection d'extraits pris à des œuvres antérieures (un abrégé d'extraits, donc, c'est-à-dire une chaîne exégétique avec abrègement), mais retravaillé pour former un tout continu, avec des interventions de l'auteur lui-même. Faut-il donc parler plutôt d'épitomé, ou de commentaire ? De chaîne, ou de commentaire ? Il faut introduire dans le débat l'existence des autres écrits exégétiques de Procope, dont nous disposons généralement sous la forme d'un épitomé d'extraits (une chaîne abrégée et réécrite), comme pour l'*Ecclésiaste* et le *Cantique*, ou sous forme de commentaire où les extraits patristiques sont unifiés, comme pour *Isaïe* ; il est cependant surprenant que K. Metzler ne mentionne à aucun moment les chaînes sur les *Proverbes*, qui font connaître différents états du texte de la chaîne de Procope sur ce livre¹⁷⁸, et qui avaient pourtant été mentionnées par au moins deux de ses recenseurs, R. Ceulemans et moi-même. Dans le cas de l'Heptateuque – ou de l'Octateuque, nous y reviendrons – Procope indique clairement avoir travaillé d'abord à une chaîne exégétique, avant de se décider à abrèger et unifier une matière trop ample. En outre, on a pu montrer qu'il avait recours à un état plus ancien que celui qui est actuellement conservé de la chaîne sur l'Heptateuque (*Urkatene*). Il est en revanche difficile de se prononcer sur la paternité exacte de cette *Urkatene* et des relations de Procope avec celle-ci. Il n'est cependant pas sans intérêt de noter que sont directement liés à Procope au moins trois états différents de travail exégétique : une chaîne ample et sans abrègement ; des abrégés où les extraits ne sont pas fondus, mais éventuellement réécrits et retravaillés ; des commentaires où l'auteur intervient plus directement, de façon à proposer un texte continu et unifié, à partir de ses sources antérieures, qui restent globalement identifiables mais n'apparaissent plus clairement. Il me semble donc

¹⁷⁵ Karin METZLER, *Prokop von Gaza, Der Exoduskommentar aus den „Eclogarum in libros historicos Veteris Testamenti epitome“*, Berlin, Boston, De Gruyter (coll. « Die Griechischen Christlichen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte », N.F. 28), 2020 ; 24 × 17, relié, xxxiv + 382 p., 129,95 €. ISBN : 978-3-11-069486-4.

¹⁷⁶ Reinhart CEULEMANS, « The Transmission, Sources and Reception of Procopius' Exegesis of Genesis: Observations in the Wake of the New Edition », *Vigiliae Christianae* 71 (2017), p. 205-224.

¹⁷⁷ On verra aussi les remarques plus récentes d'Agnès LORRAIN, « Éditer les chaînes exégétiques grecques : Quelle place pour les mises en page ? », *Byzantion* 91 (2021), p. 219-263, ici n. 92, p. 237-238. Cette dernière les a cependant nuancées dans sa recension du présent ouvrage, à paraître dans la *Revue d'histoire ecclésiastique* ; je la remercie de me l'avoir fait lire avant sa parution.

¹⁷⁸ Voir en particulier Meredith DANEZAN, « Le chaînon manquant : La source de l'Épitomé de Procope (Type II) dans la Chaîne du Vatican », *Byzantion* 89 (2019), p. 123-152, ainsi que la thèse non publiée de la même chercheuse : *Du texte d'auteur aux textes des chaînes. Édition et traduction des chaînes aux Proverbes (1-3 ; 8, 22-36 ; 30, 15-33 et 31, 10-31)*, Thèse de doctorat, Sorbonne Université 2018. Ces chaînes étaient cependant connues et identifiées depuis longtemps.

légitime de parler, pour l'Heptateuque, comme pour *Isaïe*, de commentaire, à condition de préciser qu'il s'agit d'un commentaire formé à partir d'extraits patristiques, donc d'un commentaire dérivé, comme peuvent l'être aussi les commentaires de Pierre de Laodicée, et dans une moindre mesure ceux de Théophylacte de Bulgarie. Il conviendrait de reprendre en détail ce dossier, en rapprochant ces textes à la fois de la tradition des commentaires profanes, dont certains sont précisément composés à partir d'un agrégat de sources antérieures, et des différents types de chaînes, dont certaines sont rédigées de manière à former un continuum presque parfait, sans attributions, avec des formules de liaisons entre les extraits, etc. Je me réserve de revenir sur cette question dans les années qui viennent. Pour faire bref, donc, les remarques de R. Ceulemans et A. Lorrain, qui soulignent l'importance de la présence des extraits, même non apparents, dans le commentaire de Procope et sa continuité directe avec les chaînes exégétiques, sont importantes et ne doivent pas être négligées ; en revanche, la position de K. Metzler, qui souligne la différence de forme littéraire du texte de Procope sur *Genèse*, *Exode*, etc. – par opposition aux épitomés sur *Proverbes*, *Ecclésiaste* et *Cantique* – par rapport aux chaînes et retient, à juste titre, l'intégration dans le genre des commentaires, est tout à fait valable.

Un autre point de discussion est la désignation globale de l'œuvre ; en effet, dans son état actuel, le commentaire ne couvre que le Pentateuque, *Josué* et *Juges*, tandis que *Ruth* n'est pas traité. Il faudrait donc parler d'*Heptateuque*, mais dans sa préface (*In Gn*, Prol. 3), Procope parle bien d'*Octateuque*. Il y a là un flottement difficile à expliquer. Le statut du texte sur *Règles* et *Chronique* (CPG C4.3) est plus problématique encore. On notera que toute la fin de l'introduction du volume d'édition est consacrée à plusieurs développements qui viennent combler des manques relevés pour le premier volume, ou apporter des compléments et des corrections sur certains points.

Cependant, l'essentiel de l'introduction est consacré à la discussion de la vie et de l'œuvre de Procope, du genre littéraire du texte édité, à la justification de l'édition et à l'histoire du texte – sans nouveauté majeure par rapport au volume précédent, mais l'éditrice a pris soin de faire de nouveau la démonstration des relations entre manuscrits pour *Exode* – et du rapport du commentaire de Procope à ses sources. On notera en ce domaine la mise en évidence de l'usage d'un commentaire perdu de Didyme l'Aveugle, la discussion subtile des modalités de recours à Origène, ou encore le débat sur les sources antiochiennes. Je me contenterai de rappeler ici l'hypothèse de K. Metzler : Procope aurait travaillé à la bibliothèque de Césarée, lieu où aurait également été élaborée l'*Urkatene* sur *Exode* – travail auquel il aurait peut-être collaboré – et y aurait eu accès à des liasses de notes d'Origène sur *Exode*, probablement classées par thème, une sorte de *Nachlass* origénien distinct des *Homélies* et, au moins pour partie, des *Scholies* sur ce livre biblique. Sans doute pourrait-on discuter cette reconstitution, et sans doute ne faut-il pas non plus oublier tout à fait les bibliothèques de Gaza et d'autres lieux de Palestine. Il importe de relever aussi que l'éditrice a clairement mis en évidence les différentes modalités de travail de Procope sur ses sources, à travers l'*Urkatene*, mais aussi par une relecture directe ; si la démonstration est généralement probante, il ne faudrait pas oublier, cependant, que nous n'avons plus l'*Urkatene* et que des citations plus longues ou plus amples que celles de la chaîne conservée sur *Exode* n'indiquent pas toujours ni nécessairement un retour à l'œuvre d'origine. Aux côtés d'Origène, Cyrille d'Alexandrie (*De adoratione*, et secondairement *Glaphyres*) ou Grégoire de Nysse (*Vie de Moïse*) occupent une place fort importante parmi les sources de Procope.

Le texte est édité avec soin, et accompagné de précieux appareils, dont le plus ample est bien souvent celui des sources ; y figurent en particulier à la fois la référence à la source patristique d'origine, lorsqu'elle a pu être identifiée, et la référence aux sections correspondantes de la chaîne sur l'*Exode*. L'apparat critique est réduit, dans la mesure même où la tradition manuscrite l'est aussi (cinq manuscrits au maximum). Après le texte, dont

l'édition couvre 265 p., figurent les éléments suivants : index biblique, avec un appendice sur les variantes hexaplares ; index des textes anciens ; lieux bibliques variants, avec l'ensemble des matériaux nécessaires (texte et variantes) ; index des étymologies et explications de noms ; un appendice dû à Johann Anton Zienne sur les modifications du texte biblique dans le ms. b (Milano, Bibl. Ambrosiana, Q 96 sup.). Le volume de traduction comprend un rapide avant-propos, une bibliographie, puis la traduction du texte en allemand, avec des notes restreintes ; on retrouve à la fin du livre les mêmes index, sans l'appendice.

Avec ces deux volumes, K. Metzler apporte donc une contribution remarquable aux études sur le christianisme ancien, et en particulier sur l'exégèse ancienne. Il faudra de nombreuses années pour exploiter comme ils le méritent les riches volumes, tant pour le texte lui-même que pour tout le matériel scientifique dont l'a pourvu l'auteur. Elle annonce vouloir poursuivre cette édition pour les autres livres de l'*Heptateuque*, ce qu'on ne peut que très vivement souhaiter : elle est la mieux placée pour mener à bien cette tâche d'importance.